NUMÉRO 1088 — 1er Avril 1954

MERCVRE DE FRANCE

JEAN COCTEAU... ... ... Page 577 ... ... Poèmes.
GIUSEPPE MAROTTA.. ... ... Page 581 ... ... L'Or de Naples.
MARIE-JEANNE DURRY... ... Page 601 ... ... Poèmes.

★

RABELAIS

H. de BOUILLANE de LACOSTE... ... ... Page 604 ... ...de Pantagruel.
RAYMOND LEBÈGUE... ... ... Page 630 ... ...La pensée de Rabelais dans Gargantua.
V.-L. SAULNIER.. ... ... Page 649 ... ..Le festin devant Chaneph.
CHARLES SAMARAN ... ... Page 667 ... ...Le Paris de Rabelais.
de l'Institut

MERCVRIALE

PIERRE MAC ORLAN, *de l'Académie Goncourt* : **Le Mois de Paris**, p. 690. — **Lettres**, p. 693. — **RAYMOND SCHWAB : Poésie**, p. 698. — **DUSSANE : Théâtre**, p. 705. — **JEAN QUEVAL : Cinéma**, p. 706. — **RENÉ DUMESNIL : Musique**, p. 710. — **J.-F. ANGELLOZ : Lettres germaniques**, p. 713. — **JACQUES VALLETTE : Lettres anglo-saxonnes**, p. 722. — **NINO FRANK : Italie**, p. 728. — **ROBERT LAULAN : Institut et Sociétés Savantes**, p. 734. — **ACHILLE OUY : Philosophie**, p. 737.

GAZETTE

LE
MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

reparaît le 1er de chaque mois depuis le 1er Janvier 1947

RÉDACTEUR EN CHEF : S. DE SACY

Nouveau tarif

	France et Union Française	Étranger
Un an	1.800 fr.	2.300 fr.
6 mois	950 fr.	1.200 fr.

LE NUMÉRO : 180 francs

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).
Tél. ODÉon 02-13 — R. C. Seine 80-493 — Chèques postaux 259-31 Paris.

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se regarde pas comme engagée à les signaler.

Exemplaires rognés

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement. A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de vingt francs en timbres.

Correspondants du « Mercvre » *à l'étranger*

Pour simplifier les formalités financières d'abonnement à l'étranger on peut s'adresser :

En Belgique : à l'Agence et messageries de la Presse, 14-22, rue du Persil, Bruxelles (un an : 330 francs belges, 6 mois : 170 francs belges, le numéro : 30 francs belges).

Au Brésil, à l'Agencia Francesa de Assinaturas, 28, Teofilo-Otoni 3e andar, Rio de Janeiro.

En Grèce, à la Librairie Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes.

En Égypte, à la Librairie Au Papyrus, 10, rue Adly Pacha, le Caire

Aux Pays-Bas (représentation exclusive), Éditions Françaises d'Amsterdam, Herengracht 477, Amsterdam.

POÈMES

par JEAN COCTEAU

LE SOMMEIL ET LA MORT...

Le sommeil et la mort sont mes thèmes fameux.
L'un sans doute à l'autre ressemble
Et parfois on dirait qu'ils s'entendent entre eux
Pour que la mesure soit comble.

Chacun à sa façon nous sculpte ce portrait
Où s'arrête notre bourrasque.
Soyez prudent, beau couple, on vous reconnaîtrait
Si vous n'aviez pas un seul masque.

QUE NE SUIS-JE...

Que ne suis-je un de cette Egypte
Où mourir était voyager?
Tu saurais au fond de ma crypte
Descendre à boire et à manger.

Tu n'aurais aucune tristesse
Des lieux qui m'éloignent d'ici.
Tu te dirais simplement : « Est-ce
Que son voyage a réussi? »

Tu pourrais admirer la feinte
D'imiter un homme qui dort,
Appuyer tes lèvres sans crainte
Sur mes gants et mon casque d'or.

Mais ce n'est point ce qui se passe
Car sitôt fini son travail
La mort se hâte à notre place
De planter un épouvantail.

ENROULÉ DANS TON BRAS...

Enroulé dans ton bras tu te gavais de songe
Et j'avais peur de ce sommeil
Et voilà que la mort dans un sommeil t'allonge
Où n'existe plus de réveil.

Ton réveil souriait et me rassurait vite.
Une charmante crampe emplissait ton bras nu.
Mais de l'autre sommeil que ta figure habite
Aucun être n'est revenu.

Lorsque je te veillais, j'avais toujours envie
De déplier ton bras pour te tirer dehors.
Mais cette fois plus rien ne t'attache à la vie
Car seulement la mort intéresse les morts.

D'ÉVEILLER EN SURSAUT...

D'éveiller en sursaut ma main jalouse hésite.
Car si je crains, sommeil, ton visage inconnu,
Abolir une rive à mes yeux interdite
Offense dans un corps son double revenu.

Et de quel droit, debout près des formes couchées,
Les irai-je remettre en un monde trompeur?
Et de quel droit vouloir ces formes arrachées
A ce règne secret dont notre amour a peur.

Vers la petite mort si le sommeil t'emporte
Voudrais-je comme Orphée une route obtenir
Et ramener chez elle une vivante morte
Sans craindre le dégoût de désensevelir.

J'AI CHANTÉ LE SOMMEIL...

J'ai chanté le sommeil, c'est la mort que je chante,
L'âge m'ouvre les yeux.
Je ne suis plus victime hélas! de l'alléchante
Imposture des dieux.

Croyant plus long qu'il n'est le fil de ma pelote
J'ai prodigué ma nuit.
J'ai de l'ogre chaussé les détestables bottes
Qui ramènent à lui.

Que me vaut de sauter barrière sur barrière
D'aller comme le vent?
Puisqu'après avoir cru laisser l'ogre en arrière
On le trouve devant.

MES OREILLES SOURDES...

Mes oreilles sourdes
Au monde léger
Sortent des eaux lourdes
Où j'aime nager.

Cette mer empêche
De prendre un filet,
D'emporter sa pêche
Et d'être où l'on est.

Lorsque je déplonge
Je sais où je suis,
Songes songes songes
Poissons de ma nuit.

QUELQUEFOIS, TEMPS CRUEL...

Quelquefois, temps cruel, ta machine tu montres.
Notre poignet rongé par l'insecte des montres
Enlace loin de nous ses veines d'un bleu-clair
Fleuves d'une patrie insensible à nos craintes
Et sous la peau menteuse où leurs courbes sont peintes
Mêlant une encre rouge au sel de l'eau de mer.

Le sang ne cherche pas à comprendre sa course.
Son destin est de fuir pour rejoindre sa course.
Il m'effraye et mon pouls avec ma montre bat.
Je n'ose regarder vivre ni l'un ni l'autre...
Alors en vous, sommeil, lâchement je me vautre,
Votre balai j'enfourche et je vole au sabbat.

L'or de Naples

par GIUSEPPE MAROTTA
traduction de Michel Arnaud

Voici trois chapitres du livre que Giuseppe Marotta a appelé L'Or de Naples.

« Cette capacité de se relever après chaque chute, cette « patience profonde, héréditaire, intelligente, supérieure : « remontons le cours des siècles, des millénaires, et peut-être en « trouverons-nous l'origine dans les convulsions du sol, dans « les bouffées de vapeur mortelle qui jaillissaient brusquement « des vagues de lave qui enjambaient brusquement les collines, « dans tous les dangers qui assaillaient ici la vie humaine. Cette « patience, c'est l'or de Naples. »

Ainsi Giuseppe Marotta explique-t-il le titre du livre qui paraîtra bientôt aux Editions du Mercure de France, dans la traduction de Michel Arnaud, et dont Vittorio de Sica et Cesare Zavattini, en ce moment, tirent un film. Ces anecdotes plaisantes, colorées, ironiques et tendres ne sont donc pas seulement des anecdotes : elles traduisent l'âme même d'une ville, mais avec cet humour qui sert parfois à voiler l'émotion, et avec cette sorte d'exubérance qui peut être une forme méridionale de la pudeur.

LES GENS DU VICOLO

Le Vico Lungo Sant'Agostino degli Scalzi, à Naples, est un couloir entre de vieux *palazzi* revêches; les portes des *bassi* (1) claquent au vent de mars; des enfants noirs et collants s'agglomèrent sur le seuil des portes, sous l'action de la même force centripète qui détermine la

(1) *Basso :* local situé au rez-de-chaussée, à la fois boutique et logement.

formation des grappes de moules dans les viviers de Santa Lucia; une chemisette bien remplie apparaît à une fenêtre; de l'un des derniers étages descend en tressautant une cordelette, à laquelle est attaché le caractéristique « panier »; des rayons de soleil et des gouttes de pluie jouent, en cette saison, à qui arrivera le premier sur les gens.

Ce fut justement au mois de mars de je ne sais plus quelle année que le Vico Lungo Sant'Agostino degli Scalzi eut à souffrir et jouit du scandale de la bague d'émeraudes; ce fut justement entre l'eau et le soleil, entre le oui et le non du plus changeant des ciels printaniers que sa bague d'émeraudes manqua inexplicablement à donna Sofia Pugliese et qu'il se passa ce qui suit.

Le diable seul sait où était allé finir le bijou disparu : était-il ou n'était-il pas dans la *pizza* (2)? C'est précisément de cela qu'il s'agit; et il faut donc s'occuper immédiatement de don Rosario Pugliese, en tant qu'industriel et en tant qu'homme.

A l'aube de chaque jeudi et de chaque samedi, don Rosario Pugliese paraissait sur le seuil de son *basso*. Il tenait dans ses bras un gros fourneau de marchand de marrons, qu'il déposait comme un petit trône, avec d'adroites et harmonieuses flexions de son corps rond, toujours au même endroit sur les pavés inégaux. Pendant ce temps, de l'intérieur de la maison, les bras blancs de sa femme lui tendaient une petite table recouverte d'une nappe un peu moins blanche et pure. Un énorme poêlon, les fiasques d'huile, le panier de *ricotta* (3), les petits pots de sel et de poivre, un petit cahier graisseux et un crayon que don Rosario, après en avoir essayé la pointe, mettait derrière son oreille, complétaient ces singuliers préparatifs. Enfin donna Sofia sortait à son tour dans la ruelle et plaçait sur une deuxième petite table la pâte de pure farine, préparée pendant la nuit et déjà prête à être utilisée.

(2) Galette de farine agrémentée de fromage, ou d'anchois, ou de jambon, etc.

(3) Fromage frais fait avec du lait de brebis.

La signora Pugliese était une femme d'une trentaine d'années, dodue, bouclée et blonde; sa poitrine généreuse semblait se tenir en équilibre sur sa taille mince, et l'ampleur de ses hanches soulignées par une étroite ceinture confirmait l'impression que les charmes de donna Sofia étaient attachés à un fil. La beauté de la signora Pugliese était un prodige de statique, qu'un soupir viril mais bien placé, sinon une brusque caresse, pouvait peut-être interrompre, quand d'oppressantes humeurs fermentent chez les femmes, quand les regards et les paroles masculines les assaillent avec une fatalité ancestrale.

Je dis cela histoire de parler. Toujours est-il que, maintenant, don Rosario a allumé le feu et, environné d'étincelles, il chantonne pour essayer sa voix. Le Vico Lungo Sant'Agostino s'éveille, vaguement excité par l'odeur de friture qui monte du poêlon; dans une minute, du reste, il sera trop tard pour tous ceux qui auront pu résister à ces sollicitations olfactives, car don Rosario va entonner d'une voix de stentor le vibrant éloge de son ingénieux commerce qui pivote sur une curieuse symbiose de rôtisserie et de banque.

Devinez-vous qu'il s'agit de *Pizze a oggi a otto*? (« Mangez vos *pizze* aujourd'hui et payez-les dans huit jours. »)

Voici le premier client, constitué par don Amedeo Cafiero, le veilleur de nuit. Je suppose que le sommeil a dû souvent le prendre pendant qu'il était adossé aux rideaux de fer : tout frais et souriant, il se plonge avec délices dans la fumée de charbon et de friture, reçoit deux odorantes *pizze* enveloppées dans du gros papier spongieux et, mordant dans l'une d'elles, s'éloigne.

Don Rosario humecte avec de la salive la pointe de son crayon : « Veilleur Cafiero, deux *pizze* », inscrit-il laborieusement dans son petit cahier. Bref, ces *pizze*, gonflées de fondante *ricotta*, et non exemptes de quelques copeaux de jambon, ne se paient que dans huit jours. Vous vous rendez compte que cela encourage, stimule et renforce le consommateur. Il peut arriver beaucoup de choses en huit jours, non exclue la mort, sans héritiers,

du rôtisseur lui-même; c'est pour cette raison et aussi pour d'autres qu'on ne peut dissocier du ciel et des pierres de Naples, qu'il arrive que des estomacs, d'une capacité infime pour les aliments payés au comptant, sont en mesure de contenir un nombre impressionnant de *pizze* à crédit, pour le profit évident de notre don Rosario qui regarde sa femme à la dérobée et s'écrie en jubilant :

— Je te prie d'intensifier la production!

Les mains laiteuses de donna Sofia aplatissent à petits coups la souple pâte : il en sort des sons chauds, tantôt atténués comme un murmure, presque gutturaux dirais-je, tantôt décidés et pleins, sensuels, qui font vibrer comme des antennes les moustaches des artisans qui attendent leurs *pizze* et sur lesquels il vaut mieux ne pas s'attarder si l'on regarde en même temps la signora Pugliese. Dans le poêlon, les galettes frissonnent et prennent, tandis que la cuiller les arrose scientifiquement d'huile fumante, la blonde couleur des aisselles de donna Sofia; les hommes mangent comme quatre et regardent comme cinquante : don Rosario se réjouit et souffre, car la jalousie le mord au plus gras de sa personne, aux points les plus mous et les plus sensibles de son être indolent. Il lorgne du coin de l'œil la bague d'émeraudes qui est au doigt de sa femme, et la verte auberge de Resina où s'est déroulé leur repas de noces flotte dans l'air, venant vers lui, avec sa treille qui ondule comme un baldaquin, sur la confuse précipitation des jours et des années écoulés.

Ils s'étaient mariés quatre ans auparavant. Depuis lors, don Rosario tendait à l'embonpoint et à la paix. Elle s'éprit inexplicablement de cette large poitrine débonnaire, de ces sourires affectueux et lents, de ce désir inoffensif; oui, même dans les plus intimes attentes de donna Sofia, don Rosario fut un homme composé d'un dossier et de bras. C'est justement à l'auberge de Resina que don Rosario, après lui avoir passé au doigt la bague d'émeraudes qui avait appartenu à sa mère, eut peur. Pour fêter la mariée, des clients inconnus s'étaient transformés sur le tard en convives;

et parmi eux, un jeune constructeur de barques se fit remarquer. Lorsque don Rosario fut accablé par la sensation que l'on ne devrait permettre à personne de regarder sa femme comme cet homme la regardait, il se leva mélancoliquement et alla dans le jardin. Accoudé au puits, il réfléchit et fuma; l'eau profonde et vivante recevait en riant ses soupirs.

La nuit, sur le sein de sa femme, il se mit brusquement à pleurer. « Mais que t'ai-je fait? » lui disait-elle avec une complaisance maternelle, et don Rosario dut l'empêcher par la force de se rendre compte, en allumant la lumière, qu'elle était trop belle pour lui.

Combien d'hommes, à partir de ce jour-là, la regardèrent comme l'avait fait le constructeur de barques? Trois ans plus tard, comme, ayant atteint les cent kilos, il était de ce fait de moins en moins enclin à la tragédie, don Rosario commença à recevoir des lettres anonymes. Ne différant que par le style et la méchanceté, elles lui signalaient toutes le même individu et la même maison. Ce fut exactement après la quinzième lettre qu'arriva ce matin de mars auquel j'ai fait allusion au début de ce récit. Une exceptionnelle distribution de *pizze a oggi a otto* venait de s'achever, et les époux Pugliese étaient en train de rapporter chez eux fourneau et guéridons, quand don Rosario cria :

— Jésus, et ta bague?

Donna Sofia tressaillit, car elle revoyait dans un éclair le marbre bleu de la table de nuit sur lequel, la veille au soir, elle avait oublié le bijou.

— Elle a dû glisser pendant que je travaillais la pâte, dit-elle au hasard. Ah! Rosario elle doit être dans une *pizza!*

Les *pizze a oggi a otto* ont, sur toutes les autres délices répandues dans le monde par un poêlon, l'avantage d'être nominatives. En outre, don Rosario était fainéant, mais avare. Il resta quelques minutes effondré sur une chaise, plaint par d'innombrables jeunes personnes en négligé et luttant courageusement contre un début d'apoplexie; puis, brusquement, il se leva, saisit d'une main le poignet

de sa femme et de l'autre le petit cahier de comptes, et s'éloigna.

Pour une fois, exceptionnellement, donna Sofia sentit qu'elle avait près d'elle un vrai homme. En subit-elle le charme insolite? En tout cas, elle le suivait, savourant féminement cette tragédie, la sentant qui alourdissait et inquiétait ses seins opulents, s'imaginant pâle et atterrée.

De *basso* en *basso*, de boutique en boutique, don Rosario rendait visite à ceux qui aujourd'hui lui avaient acheté des *pizze*. C'étaient de petits artisans de toutes les catégories, des couturières ou des gantières, des femmes du peuple affairées. Chacun d'entre eux pouvait avoir trouvé la bague; devant chacun d'eux don Rosario s'arrêtait un moment, l'air menaçant, sans prononcer une syllabe. Ses prunelles, devenues féroces, transperçaient le suspect, le soumettaient d'abord à un examen radioscopique. Ensuite don Rosario commençait son enquête par des allusions ironiques, haineuses. Rien de neuf? La *pizza* avait-elle satisfait cette fois encore les goûts du client? En tant que contenant et en tant que contenu? Il va de soi qu'à un certain moment le brûlant sang méridional de la personne interrogée commençait à bouillir :

— Don Rosario, maintenant, il faut que vous vous expliquiez, disait le cordonnier ou l'orfèvre en se levant avec une lenteur exagérée.

— Il est marqué ici qu'on vous a remis cinq *pizze*, vous avez donc cinq probabilités, répondait énigmatiquement le rôtisseur angoissé, en brandissant le petit cahier et en se dirigeant vers la maison suivante.

Un sérieux incident fut sur le point de se produire dans la boutique d'un marchand de fruits, dont le visage enflé par un terrible mal de dents porta à leur comble les soupçons de don Rosario.

— C'est une pierre dure, l'émeraude! hurla-t-il, se laissant aller à formuler une accusation précise.

Le fruitier indigné se rua en avant sans se rappeler

qu'il était à califourchon sur une chaise; il avait l'air du baron de Münchhausen sur son boulet de canon.

Le bruit que don Rosario était devenu fou trouva un large crédit auprès de la foule qui le suivait. La compassion générale ne le quittant pas, il parcourut les ruelles jusqu'au coucher du soleil. Vers le soir, il sentit tressaillir dans sa main le bras de sa femme.

Sur le seuil du luxueux *basso* mentionné dans toutes les lettres anonymes qu'il recevait depuis quelque temps, l'infortuné rôtisseur reconnut don Alfredo Guarino. L'état et la profession de celui-ci sont sans importance; c'était un jeune homme cossu, qui portait avec ostentation un costume de couleur et de coupe théâtrales et qui adressa à donna Sofia un imperceptible et significatif coup d'œil.

— S'il vous plaît, don Alfredo, demanda la signora Pugliese en s'écartant un peu de son mari, n'auriez-vous pas trouvé, par hasard, ma bague dans les *pizze* de ce matin?

Au milieu des larmes qui voilent les pupilles de cette blonde dodue apparaît et disparaît comme le fait dans le ciel nuageux le moribond soleil de mars, une lueur subtile. La bague verte sort galamment du gousset de don Alfredo et est rendue à sa blanche propriétaire, au milieu des applaudissements d'une foule qui croit fermement à l'heureux épilogue de toute chose.

Mais les cent kilos de don Rosario vacillent sur leur base. Il feuillette fébrilement son petit cahier et déclare que don Alfredo n'y figure pour aucune *pizza*.

— Vous faites erreur. J'en ai pris quatre et j'en appelle à madame, réplique le désinvolte jeune homme, manifestant même le désir de les payer, afin que don Rosario ne soit pas obligé de repasser dans une semaine pour encaisser.

C'est là un fait absolument nouveau dans les annales des *pizze a oggi a otto;* la popularité de don Alfredo en sort augmentée; à ce moment, il pourrait, s'il le voulait, poser sa candidature à la députation. Abasourdi, don Rosario observe la foule et la sent hostile à tout autre

règlement de l'incident : des hérauts sont déjà partis répandre cette version des faits, et il ne reste plus aux époux Pugliese qu'à rentrer chez eux.

Cette nuit, le Vico Lungo Sant'Agostino degli Scalzi n'est tout entier qu'un seul murmure. Il pleut, du reste. Dans le lit conjugal, donna Sofia dort ou presque : l'un de ses doux avant-bras sort des couvertures. Près du guéridon enfariné, don Rosario continue de feuilleter le petit cahier de comptes.

— Et pourtant il n'y est pas, gémit-il.

Et je ne sais combien de lettres anonymes lui font mal, en même temps, au point le plus sensible de son âme indolente. Il est difficile pour un homme aussi corpulent de comprendre pourquoi des beautés comme celles de donna Sofia sont littéralement retenues par un fil. Il entr'ouvre avec précaution la porte qui donne sur le *vico* (4) et interroge la tendre et douce pluie que le ciel ne déverse pas, mais pose sur la ruelle endormie. Quelle paix!

LE « RAGOUT »

Depuis combien de siècles, chaque dimanche, comme la messe sur les autels, le ragoût (5) revient-il sur les tables napolitaines? Dès les toutes premières heures de la matinée, une tendre vapeur prend congé des poêlons en terre où l'oignon devient blond et où la petite branche de basilic, qui vient à peine d'être cueillie dans le pot qui est sur le rebord de la fenêtre, exhale ses nobles essences : et tant mieux si les aromatiques petites feuilles étaient couvertes de perles de rosée; le ciel de Naples préside également de plusieurs autres façons au destin du ragoût, car on ne fait pas cuire le ragoût, on « y parvient »; ce n'est pas une sauce mais l'histoire, le roman et le poème d'une sauce. Depuis le moment où le poêlon

(4) Vico, vicolo : ruelle.
(5) Le « ragoût » napolitain (*ragù*) est une sauce à base de viande destinée à accompagner les pâtes.

est mis sur le fourneau et où la cuillerée de saindoux hésite, s'émeut et glisse, commençant à fondre, jusqu'à celui où le ragoût est vraiment prêt, tout peut arriver et peut ne pas arriver au détriment ou à l'avantage de cette très laborieuse sauce qui préoccupe celui qui la prépare comme un tableau préoccupe le peintre. A aucune phase de sa cuisson le ragoût ne doit être abandonné à lui-même; de même qu'une musique interrompue et reprise n'est plus une musique, un ragoût négligé un instant cesse d'être un ragoût et perd même toute possibilité de le devenir; la personne qui, pendant quelques minutes, a l'air de ne pas s'occuper du ragoût qu'elle est en train de faire, est tout bonnement un virtuose dans son art; il lui plaît de manifester avec ostentation la confiance qu'elle a en ses exceptionnels moyens : elle fait semblant, elle fait semblant.

Je me rappelle don Ernesto Acampora, le commerçant don Ernesto Acampora, fameux dans le Rione Mercato et peut-être même dans Naples tout entière, pour ses sublimes ragoûts. Celui qui ne s'est pas assis un dimanche à la table de don Ernesto ignorera toujours ce que c'est qu'un ragoût d'auteur. Deux mots sur l'homme. Il n'avait pas d'âge et n'avait pas de chemise; ou, du moins, il portait exclusivement, sur d'ondulants pantalons de marin, un petit tricot de fil et un scapulaire des saints Cosme et Damien qui lui servait non seulement à contenir je ne sais quelles reliques de ces saints patrons mais aussi de réceptacle pour le résidu de ses cigarettes; il était commerçant en ce sens qu'il disposait d'une petite voiture-boutique, adaptable à tous les genres de marchandises ou de denrées, selon son inépuisable inspiration et selon les immuables saisons de Dieu : aujourd'hui, des concombres, des olives, des lupins, des figues de Barbarie ou du poisson; demain, des aiguilles, des rubans, des bobines de fils, de petits miroirs et des portefeuilles à la douzaine, quand il ne s'agissait pas de pieds de porc bouillis, de tresses de sucre filé ou de châtaignes blanchies; faute de mieux, don Ernesto Acampora, se servant toujours de sa petite voiture pour y installer les instru-

ments et le matériel indispensables, aiguisait les couteaux et réparait les chaises et les parapluies. Son hallucinante activité lui conférait une indéniable aisance et, l'incitant à s'attarder dans les ruelles les plus écartées de la ville, près de toutes les portes de *basso*, l'exposait à des tentations amoureuses qui ne manquèrent pas de lui créer des devoirs précis. Don Ernesto Acampora ne voulut jamais entendre parler de se marier. Il eut, de manières diverses, sept enfants. Il donna à chacun d'eux son nom (à la seule exception de Pasqualino qui, hélas! dut être attribué, pour des raisons compréhensibles, à un Napolitain émigré en Amérique) et dès qu'ils furent en mesure de faire leurs premiers pas, il les prit chez lui où la vieille mère Acampora les éleva impartialement. Celle-ci était si vieille que tous les ans, au Duomo, elle assistait en tant que parente de saint Janvier au prodige de la liquéfaction du sang. Cela lui permettait, entre autres choses, d'insulter le saint : « Vilain, face de carême — pouvait-elle lui dire et lui disait-elle — tu le fais, ce miracle? » Elle fut tout aussi péremptoire et humaine avec ses petits-enfants : « Mon petit cœur », « Assassin », criait-elle en les poursuivant, et quand elle réussissait à en empoigner un, elle l'embrassait et le mordait sur tout le corps. Ils étaient deux garçons et cinq filles, déjà pas mal grands, quand je fis la connaissance de don Ernesto. Une paix relative s'était faite en lui; depuis des années il rentrait à la maison sans autres enfants. Gris et hirsute, il s'échinait comme toujours; mais le dimanche était son jour, le jour du repos, de la famille et du ragoût.

A 7 heures du matin, voici que don Ernesto Acampora choisit chez le boucher son morceau de viande. Il sait tout sur ce morceau de viande, il l'identifie à coup sûr, comme s'il l'avait eu à l'œil depuis que ce morceau a commencé à grandir sur le dos de la bête. Un morceau de viande à ragoût ne doit pas être maigre et ne doit pas être gras; il est indispensable qu'il ait cessé de vivre depuis au moins quarante-huit heures; il faut s'assurer qu'il a été découpé avec douceur, que le couteau a suivi et non contrarié le cours des fibres ou l'imperceptible

rayonnement des nerfs. Bien. Don Ernesto est en possession de son impeccable morceau de viande, il chasse tout le monde de la cuisine et commence à exécuter son ragoût. Je n'exclus pas qu'il ait fait un furtif signe de croix : « Libère du mal, Seigneur, ce ragoût. » C'est un travail digne de n'importe qui; Ferdinand de Bourbon l'avait en prédilection, les mains de don Ernesto sont maintenant des mains de roi. Il gradue l'intensité du feu et surveille tout : les humeurs qui se dissolvent, l'eau qui abandonne sous forme de vapeur la viande et celle qui dilue ou assimile les graisses, en favorisant la cuisson; le rissolement; il connaît l'instant où il faut, avec la cuiller de bois, retourner le morceau de viande, ou, avec la délicatesse de quelqu'un qui œuvre dans une matière vive et sensible, l'enduire d'une première couche de tomates en conserve. Don Ernesto a alors les gestes graves et réfléchis d'un officiant; il ne fait pas cuire, il célèbre le ragoût. Sortant par la fenêtre, l'odeur du ragoût de don Ernesto rencontre celle d'autres innombrables ragoûts, très purs ou bâtards, elle les annexe ou les supprime; les narines des anges, c'est un fait, palpitent, le parfum de ce seul et suprême ragoût les a atteintes et convaincues. Maintenant, la tomate en conserve ayant été ajoutée à de scientifiques intervalles, le dernier et très long mot appartient au feu et à la cuiller. Le ragoût ne bout pas, il pense; il importe seulement de le débarrasser avec la cuiller de ses pensées les plus profondes et d'avoir soin que le feu soit doux, très doux. Rien n'incite à la réflexion comme la préparation d'un insigne ragoût; et même, puisque nous en sommes là, à quoi pense donc maintenant un homme comme don Ernesto, un homme sans âge et sans chemise?

A la blanche nappe des dimanches, entre le pain et le vin; au bruit argentin des couverts; à la vieille mère Acampora présidant le repas, avec le regard fixe et poussiéreux d'une idole; à ses commensaux en cet instant de tendresse que fait naître la soupière fumante chez ceux qui la voient arriver; au ragoût, à ce rouge et aromatique ragoût qui bat dans les macaronis comme le sang dans

les artères : à tout cela peut-être? Les dimanches se suivent, se bousculent, se précipitent; pendant que don Ernesto, ou n'importe qui, remue le ragoût dans le poêlon, des années et des années s'écoulent. Pour ne pas donner une marâtre à ses sept enfants, cet homme les a privés de sept mères. Ils ont poussé comme des plantes sauvages; saint Janvier, insensible à ses liens de parenté présumés avec la vieille Acampora, n'a pas empêché que Mariuccia et Teresa meurent tuberculeuses, que Gaetano devienne un mauvais garçon et récolte en conséquence dix ans de prison, qu'Assunta suive un marin à Gênes et aille ensuite retrouver dans une maison mal famée Luisella qui était partie quelques mois auparavant avec un soi-disant ténor. Il restait Anna qui était déficiente et Pasqualino. Ce dernier avait une cicatrice au milieu du front et le regard fuyant. Quand il rentra du service militaire, il feignit de ne pas voir les bras que lui tendait don Ernesto et dit :

— Etant donné que tu es mon père mais qu'en même temps tu es en Amérique en tant que Scarano et non en tant qu'Acampora, pourrais-je du moins savoir qui est ma mère?

Don Ernesto, perplexe, répondit qu'il ne s'en souvenait pas; Pasqualino lui donna une gifle, manquant en cela doublement de générosité : parce que son père n'avait pas menti et parce qu'à sa manière il l'avait beaucoup aimé, de même qu'à sa manière il l'avait mis au monde. Le jeune homme sortit et on ne le revit plus dans le Rione Mercato; mais qu'il soit mort ou vif, cet impulsif Pasqualino, qui sait si la joue de don Ernesto a cessé de le brûler? Les vides autour de la blanche nappe des dimanches sont maintenant comblés par des étrangers; la vieille Acampora, assise à la place d'honneur, semble sculptée dans le tuf tant elle est vieille; Anna, la jeune idiote, rit stupidement en regardant fixement la soupière : et là, il y a le ragoût.

Il se peut que ce soit à cela qu'ait pensé le dernier don Ernesto tous les dimanches, tandis qu'il préparait son célèbre ragoût. Il s'agit, je le répète, d'un long et difficile

travail, que l'on exécute en rêvant, la cuiller de bois remue dans le poêlon, en même temps que l'incomparable sauce, du passé et de la douleur. Mais le ragoût ne sera pas moins bon pour cela, attendez avant de le juger.

IL SUFFIT DE LE VOIR UNE FOIS

Dans mon pays, je ne le nie pas, la *jettatura* est florissante. A Naples, il ne se passe rien sans raison : si, à 3 heures du matin, quelqu'un chante dans la ruelle, c'est parce qu'il souffre d'insomnie ou d'amour; si, dans la foule, un type aux yeux rêveurs s'approche de vous plus qu'il ne le faudrait, cela peut seulement signifier que votre stylo lui plaît; mais s'il ne réussit à en chaparder que le capuchon (ça arrive), il vous le restituera après avoir feint de le ramasser sur le trottoir, parce qu'il ne saurait qu'en faire et parce qu'il n'est pas nécessaire de vous causer un dommage quand il ne peut en retirer aucun profit; si un sombre et guenilleux morveux imagine de s'amuser en obturant avec la paume de sa main une généreuse fontaine publique, afin d'éclabousser d'eau jusqu'aux murs d'en face, c'est parce que trois passants sur cinq sont habillés de neuf; si les coqs, dont des arrêtés municipaux appropriés interdisent la présence dans les habitations, se mettent brusquement à chanter derrière chaque persienne, c'est parce que le soleil est sur le point de faire irruption sur le sol et sur la mer de Naples, ville qui fut édifiée à l'endroit où elle est, à si peu de distance de la lave, des tremblements de terre et des épidémies, uniquement pour que saint Janvier puisse la protéger de ces fléaux et gagner de la sorte une estime et une dévotion qui survivront à ses autels. Mais les cas où saint Janvier est impuissant? Le maçon qui dégringole de son échafaudage et qu'une main divine n'immobilise pas à quelques mètres de terre? Le tram qui déraille pour écraser et supprimer don Giovanni Cesarano qui venait tout juste d'installer sa petite table sur le seuil de son *basso* et qui se préparait, estimant ne s'être jamais senti

aussi bien, à savourer un demi-kilo de spaghetti? Dans ces cas-là, on ne peut en douter, a agi une diabolique et très mystérieuse entité qui se manifeste plus bruyamment à Naples que partout ailleurs; elle a ses dépositaires inconscients mais empressés, ses infatigables serviteurs et, de mon temps, dans le Rione Avvocata, l'employé du gaz don Nicola Angarella fut l'un de ceux-ci.

Les antécédents d'un employé du gaz *jettatore* (6) sont ce qu'ils sont : ils le révèlent et le forment, de même qu'à la base d'un philosophe il y a nécessairement les études qu'il a faites au lycée. On ne peut donc pas ne pas rapporter que la mère d'Angarella perdit la vie dans le dernier effort, hélas! couronné de succès, qu'elle fit pour le mettre au monde. Le chirurgien qui était sur le point de pratiquer une césarienne, lâcha son bistouri et se fit une égratignure à la cheville; bien que ce bistouri fût stérilisé, la gangrène survint, et comme il s'agissait d'un professeur fameux, la Faculté prit le deuil. Le père d'Angarella, que l'on avait prévenu, courut à l'hôpital des Pellegrini et y logea à son tour, s'étant rencontré, près dudit hôpital, avec une automobile qui en sortait. Il resta boiteux et, de facteur qu'il était, dut devenir cireur Piazza Salvator Rosa. Patience. Le vieil Angarella, courbé sur sa petite boîte, sentait le temps lui arquer de plus en plus l'échine et voyait les nuages et même les trams se réfléchir avec plaisir sur les étincelantes empeignes que ses brosses étaient sur le point d'abandonner : rien d'affligeant (au contraire, des jardinets de la place venait le murmure bienveillant des feuilles), pourtant le vieil Angarella ne se fiait pas à son fils. Il eut la confirmation de ses craintes le matin où le petit vint lui dire de rentrer immédiatement parce qu'une conduite d'eau avait crevé chez eux; brusquement, sur la place, un immense parapluie de nuages s'ouvrit tout grand, un vent furieux s'empara de la petite boîte du vieil Angarella, la fit rouler et la lui jeta au visage comme une pierre lancée avec une

(6) *Jettatura :* le mauvais œil. Le *Jettatore* est celui qui a le mauvais œil et contre lequel il convient de se prémunir par des amulettes ou des gestes appropriés.

fronde. Des monuments et des maisons furent endommagés, des arbres furent déracinés, seul le petit orphelin resta indemne à l'endroit où il se trouvait, à jamais porteur de la nouvelle que, à la maison, une conduite d'eau avait crevé. Donna Carmela, la tante qui l'avait élevé, négligea pendant quelque temps tous les avertissements; mais quand elle vit ses trois enfants tomber malades, le même jour, de la scarlatine, elle demanda et obtint que son neveu fût recueilli dans un hospice. Là, les redoutables influx du jeune garçon parurent s'atténuer parce qu'agissant sur une collectivité, ils se divisaient; souvent, durant les promenades dominicales dans la Via Caracciolo ou au Tonto di Capodimonte, cette longue et mélancolique file de bambins tous vêtus du même lugubre uniforme et aux yeux de qui la même solitude donnait une odeur d'eau stagnante, tressaillait brusquement et se brisait : le chef de file avait fait un faux pas et tous les autres étaient tombés sur lui inexplicablement, tels des quilles, mais Nicolino Angarella restait debout, regardant avec stupéfaction le prêtre qui les accompagnait et qui, gêné par sa soutane, et par une terreur instinctive, était toujours le dernier à se relever.

De l'eau écoulée, tout cela, des préliminaires : don Nicola Angarella, lorsque je fis sa connaissance, était irréparablement adulte, il était maintenant complet et fameux en tant que *jettatore*. On considérait qu'il était employé du gaz parce que la Compagnie du Gaz lui versait régulièrement un certain salaire et lui fournissait un uniforme; mais ses services n'étaient pas désirés, pour la simple raison que l'on ne réussit jamais à les dissocier de sa présence. Les premières années, quand le directeur de la Compagnie était un Allemand, don Nicola fut utilisé successivement dans de nombreux services; mais un chauffeur tomba dans le four D, le réservoir G éclata, les conduits de l'Arenaccia crevèrent et il s'en fallut de peu que le directeur en personne, salué par hasard par son humble ouvrier alors qu'il déjeunaît au « Giardino d'Italia », ne s'étranglât avec sa serviette dont un pan s'était pris, Dieu sait comment, dans le ventilateur.

Préposé à la vérification des installations privées, don Nicola rendit la Compagnie impopulaire et nocive. Il est à remarquer en passant que l'aspect de don Nicola n'était pas désagréable. Il avait des yeux en amandes, d'un noir un peu trouble et poussiéreux comme celui des taches d'encre essuyées avec du sable; son visage était doux et glabre, sa personne fluette; on ne pouvait considérer comme symptomatiques chez lui que son sternum d'oiseau et ses bras un peu courts. Mais son apparition dans les maisons faisait arquer le dos des chats et hurler d'angoisse les chiens; les enfants gémissaient et se jetaient de propos délibéré par la fenêtre ou dans l'eau bouillante; les cadres se détachaient des tableaux et les lampes des plafonds; don Nicola venait à peine de dire à un orfèvre de San Biagio dei Librai : « Il y a quelque chose qui ne me plaît pas dans le journal d'aujourd'hui », que la guerre de 1915 éclata. Le directeur allemand de la Compagnie du Gaz eut néanmoins le temps de sauter dans le train diplomatique; il fut remplacé par un ingénieur napolitain qui consacra toute son attention au cas Angarella. Congédier cet homme qui n'avait jamais démérité en tant que travailleur, on ne le pouvait, et surtout ce n'était pas prudent. On profita d'une légère maladie qu'il eut pour lui donner six mois de convalescence; finalement, on lui dit, à grand renfort de précautionneuses circonlocutions, de rester chez lui de façon illimitée et qu'il y recevrait avec régularité son salaire et son uniforme. La Compagnie tint promesse; deux fois, don Nicola protesta doucement et deux fois on lui répondit de ne pas se préoccuper.

— Mon cher Angarella, lui dit le chef du personnel, nous ne vous demanderons que de nous vouloir du bien.

— Que voulez-vous dire? balbutia don Nicola; mais il avait compris et c'est si vrai qu'il sortit tête basse et qu'on ne le revit plus.

La Piazza Salvator Rosa sur laquelle donnait son petit balcon était douce à voir; par les quatre rues qui y aboutissent, les lumières de la mer et celles des collines s'y rencontrent et s'y attardent; mais à un certain endroit,

près des jardinets, don Nicola continuait à regarder fixement, dans un nuage cendreux, la petite boîte qui avait abattu le vieux cireur : il revoyait les traînées de sang de la forme de métal usé fichée dans le bois pour que l'on y pose le pied et pensait : « Ç'a été comme un coup de pied de Dieu. » Parce que, maintenant, don Nicola savait. Il ne lui était plus possible d'ignorer sa condition de *jettatore;* l'attitude de la Compagnie du Gaz (une institution qu'il considérait comme égale, sinon comme supérieure à l'Etat) lui avait ouvert les yeux; et quand, pendant les journées de Caporetto, le marchand de journaux refusa de lui vendre son habituel exemplaire du *Roma*, don Nicola dit avec amertume :

— D'accord. Il ne me plairait pas à moi non plus de voir les Autrichiens à Naples.

Rentré chez lui, il saisit un miroir et pendant des heures se regarda fixement avec une haine sincère. « Si ce n'est pas là une sorte de suicide... » pensait-il, mais rien ne se passa. Brusquement, il lui parut que l'on actionnait le loquet de la porte et il se précipita pour ouvrir. Il avait les cheveux hérissés, un voile de larmes sur tout le visage : un inconcevable espoir le faisait haleter, celui que le démon à qui, sans le vouloir, il obéissait depuis qu'il n'était qu'un désir de forme et de vie dans le giron de sa mère, allait enfin se montrer à lui. « Je veux être aimé et non redouté... je suis las, vieilli... Excellence, congédiez-moi », allait-il lui dire en s'agenouillant; ou plutôt, se cramponnant à lui comme un noyé, il allait se précipiter avec lui dans la cage de l'escalier. Mais sur le palier il n'y avait que l'habituelle tortue, immobile dans une tempête de poudroiement solaire; la voix d'une fillette qui, de l'autre côté du mur, scandait en jouant à la balle, la comptine : « Allons sur le bord de la mer — voir si la tante Caterina — est morte ou si elle est vivante — si elle est morte, nous l'enterrerons — si elle est vivante, nous la marierons », se tut brusquement, avec un bruit étrange de fétus brisés.

J'imagine qu'aucune autre ville n'a eu, comme Naples eut don Nicola Angarella, un *jettatore* de vaste renommée

qui fut le premier à croire en son pouvoir maléfique et qui, non moins que tous ceux qui pouvaient en être les victimes, le redoutait et le méprisait. Il voyait en soi-même une arme chargée; et il la maniait avec une extrême prudence, dans l'intérêt de tous. Il s'habitua à sortir le moins possible; lors des grands événements, tels que Piedigrotta ou le pèlerinage à Montevergine, qui comportent de la foule, du mouvement et des passions, il restait toute la journée au lit, lisant *L'aveugle de Sorrente* ou *Les deux orphelines*, et s'efforçant de ne pas détacher sa pensée des personnages de son livre, vraisemblablement immortels ou du moins à l'abri de tous les malheurs, ceux du récit exceptés; le lendemain, il apprenait avec soulagement que les inévitables incidents de Piedigrotta ou de Montevergine avaient été sans importance et n'avaient pas fait de victimes.

Don Nicola trouvait justifiée la brusque pâleur des gens de sa connaissance avec lesquels il se trouvait par hasard nez à nez dans les rues bondées du centre; il distinguait ceux qui, feignant la cordialité, fouillaient anxieusement dans leur poche à la recherche d'une amulette, de ceux qui effectuaient carrément sur leur personne un geste de conjuration aussi grossier qu'impossible à rapporter : mais au lieu de le prendre mal, il imitait scrupuleusement les uns et les autres, dans le naïf espoir de rendre plus efficaces ces mesures. Sa bonté naturelle le contraignit à noter, dans un petit cahier, les morts et les infortunes que l'opinion populaire lui attribuait : en faveur des premiers il faisait de temps en temps célébrer une messe; aux seconds il envoyait des lettres anonymes contenant de petites sommes d'argent. Don Nicola opposa de faibles dénégations à ceux qui l'accusaient d'avoir déclenché, après la guerre, la mémorable épidémie de « grippe espagnole » qui décima la population napolitaine et qui, à la vérité, fut attribuée, dans d'autres quartiers, à divers *jettarori*. Ce fut peut-être la pensée qu'il n'aurait pas pu trouver de place dans son petit cahier pour tant de morts, qui l'incita à se cantonner dans la négative : mais les noms de *jettatori* des Rioni

Stella, Pendino, Porto, Chiaia et Son Giuseppe qui étaient à leur tour considérés comme responsables de la « grippe espagnole » lui inspirèrent une singulière et ambitieuse idée. En peu de mots : se mesurer avec eux, influx contre influx; les supprimer ou être supprimé par eux; libérer du moins en partie Naples, les pierres et les gens qu'il aimait, de la *jettatura*. Mais au moment précis où il étudiait un plan d'action très compliqué, don Nicola Angarella eut cinquante ans, tomba amoureux et mourut.

L'amour pour don Nicola fut foudroyant et tragique, comme c'est le cas, dit-on, pour certains insectes. Dans l'église del Carmine, il y a une miraculeuse Madone que l'on fête tous les ans par des cérémonies religieuses, des arcs de petites lampes dans les ruelles, des concerts d'instruments à cordes sur les estrades appropriées et surchargées d'ornements, et de solennelles indigestions de morue bouillie. Tard dans la soirée, on procède à l' « incendie du campanile », c'est-à-dire que l'on fait partir les girandoles qui habillent pour l'occasion la sainte tour. Don Nicola n'avait jamais été capable de se soustraire aux charmes de ce spectacle qui emplit la place d'une foule tumultueuse. Ce fut l'affaire d'un instant, ce fut comme si une main venait de se poser sur son épaule. La jeune femme se penchait à un petit balcon plein de visages rieurs; elle avait la trentaine, elle était rousse, dodue et blanche. Elle s'appelait Elvira Cuocolo, je le sais parce que, le lendemain, les journaux en parlèrent. Don Nicola se figura que cette Elvira le regardait. L'excitante odeur de l'acétylène dans l'air nocturne que le voisinage de la mer rendait dense corroborait toutes les folies. Le campanile commença à brûler. Les reflets multicolores simulaient sur la pompeuse beauté d'Elvira Cuocolo tantôt des cilices de soie, tantôt des feuillets d'éventails, tantôt des franges de châles; l'arc de son coude nu, la courbe péremptoire de son sein prenaient, à cette lumière bigarrée, un insoutenable relief. « Madonna del Carmine, l'adorable créature! » pensa don Nicola Angarella en devenant amoureux; et au même instant se détacha du campanile en flammes le sifflant et vivant fragment de

girandole qui, contre toutes les règles de la pyrotechnie, atteignit le petit balcon d'Elvira Cuocolo, enveloppa d'une rosée de phosphore la jolie femme et lui mit le feu. Les tentatives d'extinction furent vaines. Le destin. Don Nicola perdit connaissance. On le reconnut. « Ne le touchez pas », cria quelqu'un; un vide énorme se fit autour de lui et il resta longtemps étendu sur le sol; il ne rouvrit les yeux que lorsque le dernier arc de cercle lumineux s'éteignait sur le campanile et que les roues maintenant nues des girandoles étaient immobiles et iniques comme des instruments de supplice.

Tout de suite après, don Nicola Angarella tomba malade, de corps et d'esprit. Il avait coutume de se pencher sur la Piazza Salvator Rosa et de crier en se montrant : « Applaudissez-moi ou je vous maudis un par un comme des chiens »; mais l'heure de s'en aller vint aussi pour lui. Un prêtre catholique, mais turc, de passage à Naples, ne refusa pas de lui apporter les réconforts de la religion. Don Nicola lui raconta tout ce qu'il savait sur lui-même, remercia la Compagnie du Gaz et, après avoir déclaré qu'il n'en voulait pas aux gens du quartier, ajouta, avant de se taire pour toujours :

— S'il y en a qui rêvent que je leur indique des numéros pour le *lotto*, dites-leur, dans leur intérêt, de ne pas les jouer.

C'est ainsi que vécut, aima et mourut le pire et le meilleur des *jettatori* napolitains dont j'aie entendu parler; toutes les fois que je tente de m'expliquer pourquoi, à Naples, la malchance est aussi active et en même temps aussi affectueuse, je me rappelle don Nicola Angarella et je soupire.

POÈMES

par MARIE-JEANNE DURRY.

I

Mon pied droit sur ta nuque et l'autre sur la terre
Je pèse. Mon talon s'enfonce dans ton cou.
Ne bouge plus. Mange la terre homme de terre.
Mange l'angoisse, et pour jamais sache le goût
Du monde.

II

Devant un mur sans fenêtres
Je suis debout dans la nuit,
Le jour ne peut renaître,
Un pas sur la route fuit,
C'est la pierre que je touche,
Je cherchais un cœur obscur.
Le froid a gelé ma bouche,
Un corps tombe au pied du mur.

III

L'ineffaçable neige où s'étouffent les vols
A retenu l'empreinte agile de ces pattes,
Les dessins envolés des oiseaux sur le sol.
Neige, feu blanc qui dors, épaisseur d'âme, ouate
Froide où je m'engourdis, quelles traces de pas
Enfoncés dans ma nuit tu me gardes sans moi!

IV

Le signal était à l'envers
Les mots ne touchaient pas le cœur
Les maisons tombaient une à une
Sous le choc des arbres coupés.

Et je reste ce départ
De toi, vivant, sur la route,
Ce bruit de porte et de pas
Plus fidèle qu'un visage.

V

Je traversais les murs, qui donc fermait les portes
Mais rien ne résistait à ma course de morte!
Ces labyrinthes nus! Je heurtais des parois,
Je tournais en moi-même aux lourds cercles des salles,
Noir éclat, froid de pierre où se fige le cœur!
Je ne te cherchais plus, je ne cherchais que toi
Fuyard que je connais aux traces de tes larmes.

VI

L'ETOILE

J'ai marché sur mon ombre avec mes yeux crevés!
Je ne vois rien, je flaire et je tâte, au passage
Mes doigts ont caressé la rondeur d'un visage.
J'entends la nuit qui titube sur les pavés.
La voix de l'homme est un couteau qui me déchire.
Mais quel fil impalpable, entre le ciel et moi
Se tend, et me relie à l'Etoile, me tire?
Je regarde sans yeux l'astre que nul ne voit.

LA PREMIÈRE NAVIGATION DE PANTAGRUEL

par HENRY DE BOUILLANE DE LACOSTE.

L'étude présente a pour objet de signaler ce que nous croyons être une erreur d'Abel Lefranc : il s'agit de l'interprétation qu'il a donnée du voyage de Pantagruel en Utopie (*Pantagruel*, II, 24). Aujourd'hui partout répandue, ce qui s'explique par le prestige du maître qui l'a mise en circulation il y a près d'un demi-siècle, cette erreur altère assez gravement, selon nous, la pensée de Rabelais; il faut donc la combattre. Est-il besoin de dire qu'en écrivant ces pages nous n'avons oublié ni les éminentes qualités d'un homme loyal et bon, ni les immenses services rendus à tous ceux qui étudient la littérature du XVI^e^ siècle par l'érudit qui dirigea magistralement la *Revue des études rabelaisiennes* (1) et l'édition savante des œuvres de Rabelais? Mais notre admiration pour ses travaux ne nous dispense pas d'en faire la critique. Abel Lefranc avait une imagination complaisante, prompte à s'engager à fond dans de brillantes hypothèses que son érudition étayait aussitôt de vingt documents. Les textes qui eussent infirmé ses conjectures, les objections les plus fortes ne l'arrêtaient pas... C'est ainsi qu'il nous a bâti de toutes pièces un Rabelais militant de l'athéisme, erreur éclatante dont d'autres érudits ont fait bonne justice.

Dans un livre fameux (2), Lefranc a voulu démontrer que maître François s'était vivement intéressé aux grandes explorations maritimes du XVI^e^ siècle, et qu'il fallait voir dans le voyage de Pantagruel en Utopie une expédition vers l'Inde, le

(1) On désigne cette revue, pour abréger, par les initiales *R.E.R.*, et c'est de cette abréviation que nous nous servirons dans notre étude.

(2) *Les navigations de Pantagruel*, étude sur la géographie rabelaisienne, par Abel Lefranc, professeur au Collège de France. Paris, librairie Henri Leclerc, 1905.

Cathay et l'Indie supérieure ou Mandchourie. Cette expédition, Lefranc n'hésitait pas à en tracer l'itinéraire sur une carte, exactement comme s'il s'agissait des voyages d'un Vasco de Gama ou d'un Albuquerque. En d'autres termes, il s'attachait à réduire la part de la fantaisie, dans ces récits rabelaisiens, pour accroître celle de la réalité.

Son livre, très brillant, agréable à lire, orné de belles planches et de cartes anciennes, a été bien accueilli en 1905, et nous montrerons qu'il fait encore autorité aujourd'hui : l'hypothèse du voyage de Pantagruel au Cathay est admise à peu près sans discussion. Nous allons voir pourtant qu'elle ne résiste pas à l'examen des textes.

Pour commencer notre étude, transportons-nous d'un coup d'aile dans la mystérieuse Utopie.

I

Les deux Utopies : celle de Morus et celle de Rabelais.

On sait que l'Utopie, ce pays de Nulle-Part, est une invention romanesque de Thomas Morus. Le grand humaniste anglais, affligé de voir l'Europe et sa propre patrie mal gouvernées et malheureuses, composa un roman latin, *De optimo reipublicae statu, deque nova insula Utopia,* pour se donner le plaisir de décrire un pays heureux. Son livre, publié en 1516, eut un succès considérable; et Rabelais, lorsqu'il écrivit son *Pantagruel,* emprunta à Morus ce nom plaisant d'Utopie pour désigner le pays de ses géants.

Comment nos deux auteurs ont-ils conçu cette contrée? Pour nous en faire une idée claire, rappelons-nous qu'on trouve dans les contes et les mythes trois systèmes différents de géographie :

— la géographie réelle, que le lecteur peut contrôler la carte en main. Celle-là ne plaisante pas avec le nom des pays et des peuples, les longitudes et les latitudes, le régime des vents, les routes maritimes, etc.;

— la géographie des légendes et des mythes, où il est généralement question d'hommes et d'actions humaines qu'on est bien obligé de situer sur la terre. Cette géographie mythique, bien souvent, quittera le réel pour l'imaginaire, mais restera dans le domaine du possible. Seulement, les contrées qu'elle

décrit sont de celles où le lecteur est assuré de ne jamais aller. C'est l'Atlantide de Platon, continent englouti; c'est l'Eldorado de *Candide*, pays « inconnu à tout le reste de la terre », où Candide et Cacambo n'arrivent que par miracle; c'est l'Utopie de Morus, qui est une île située dans une mer très lointaine, indéterminée;

— et enfin la géographie burlesque. Celle-ci, au contraire de la précédente, a pour domaine l'impossible. Elle jongle avec les noms, en invente à plaisir, effare son lecteur en lui parlant d'un fleuve sans eau, d'un Pays-pour-rire, ou d'un vent méditerranéen dans la région de Madagascar... Elle ne se gêne pas plus que la chronologie facétieuse qui place la mi-août en mai.

Naturellement, rien n'empêche un romancier de passer d'un système géographique à l'autre : son héros peut très bien partir d'un pays réel pour s'enfoncer ensuite dans l'inconnu, à travers une espèce de brume, avant de parvenir dans le pays imaginaire. Plus tard il ressortira de cette pénombre pour rentrer dans sa patrie et raconter son voyage. C'est ainsi qu'a procédé Morus. Il nous montre le Portugais Raphaël Hythlodée, compagnon d'Améric Vespuce, partant des côtes brésiliennes (région sinon bien connue, du moins déjà en partie explorée par Vespuce lorsque Morus publia son livre), et se rapprochant d'abord de l'équateur, c'est-à-dire du nord. Mais cet équateur, le franchit-il? Pas encore, comme la suite le montrera. Morus fait parcourir à son voyageur des espaces immenses, sans autre précision. Hythlodée visite par terre ou par mer *des* peuples, *des* villes, *des* bourgs, « populos, urbes, oppida »... Nous ne saurons jamais lesquels et pour cause : *l'auteur brouille exprès les traces de son héros.* Ici plus de noms propres, nous sommes complètement perdus, et c'est alors seulement, à l'abri de tout regard indiscret, qu'Hythlodée découvre l'île heureuse appelée Utopie. Partis de la géographie réelle, nous aboutissons, après les circuits convenables, à la géographie mythique. C'est en effet par un mythe, comparable à ceux de Platon, que Morus propose à ses lecteurs l'exemple d'un peuple bien gouverné.

Voici maintenant qui appartient à la géographie burlesque : la capitale de l'île est *Amaurote*, c'est-à-dire Ville-Obscure ou Ville-Fantôme. Elle est arrosée par l'*Anhydre*, autrement dit le fleuve Sans-Eau..., dont le cours est « pur et non pollué », *purus et incorruptus*, tant que la marée montante n'en trouble pas la limpidité. Les peuples voisins s'appellent *Anémoliens*

(habitants du pays du vent) ou *Néphélogètes* (fils des nuages). Il faut bien égayer de temps en temps un sujet sérieux, tout en rappelant au lecteur qu'on n'est plus ici dans les régions connues du globe (3).

Hythlodée passe en Utopie cinq années, ce qui lui permet de se renseigner à fond sur cet admirable pays. Après quoi il reprend ses courses, franchit l'équateur, aborde à Taprobane (Ceylan), puis à Calicut où il retrouve des Portugais, ses compatriotes, qui le rapatrient.

— Voilà, dira-t-on, un singulier itinéraire. En 1516 déjà, trois ans avant le départ de Magellan pour le voyage au cours duquel ce grand marin contourna l'Amérique par le sud et traversa le Pacifique, Morus faisait faire à son Hythlodée une traversée toute semblable? Il avait donc des pressentiments que l'on ne peut comparer qu'à ceux d'un Jules Verne, et grâce auxquels il aurait inventé le Pacifique! Belle occasion pour lui de montrer en Hythlodée le grand découvreur de la route tant cherchée qui conduisait aux Indes par l'ouest. Pour un romancier doué d'imagination, quelles pages à écrire!

Ceux qui chercheraient ces pages dans l'*Utopie* seraient déçus. Morus, qui ramène son héros dans le monde connu viâ Taprobane, c'est-à-dire par Ceylan, se soucie fort peu de l'itinéraire qu'il a dû suivre entre l'Utopie et Ceylan; et ces deux noms de Taprobane et de Calicut sont tout ce qu'il mentionne des Indes orientales. Le récit de l'immense voyage est bâclé en quelques lignes :

> Après le départ de Vespuce, Hythlodée parcourut, avec cinq compagnons pris à la garnison du fort, une foule de contrées, débarqua à Taprobane comme par miracle, et de là parvint à Calicut, où il trouva des vaisseaux portugais qui le ramenèrent dans son pays, contre toute espérance (4).

(3) *L'Utopie* a été traduite en français par Stouvenel (1842), et c'est cette traduction que cite Abel Lefranc dans *les Navigations de Pantagruel*, p. 14, en note. Elle a le défaut de ne pas donner la lettre-préface de Morus à son ami Pierre Gilles d'Anvers, et d'omettre un passage important du texte latin : celui où les Européens sont appelés par les Utopiens *Ultra-æquinoctiales*. Nous citons plus loin ces deux textes, qui semblent avoir totalement échappé à Lefranc. S'est-il borné à lire Stouvenel, sans se reporter au latin de Morus? La supposition paraîtra injurieuse envers un érudit comme lui... Mais comment s'expliquer autrement qu'il ait négligé deux fragments aussi importants pour qui cherche à savoir où Morus plaçait son Utopie?

(4) Texte de Morus : « Ceterum postquam digresso Vespucio multas regiones cum quinque castellanorum comitibus emensus est, mirabili tandem fortuna Taprobanen delatus, inde pervenit in Caliquit, ubi repertis commode Lusitanorum navibus, in patriam denique præter spem revehitur. » Nous citons le roman latin d'après l'édition de Marie Delcourt (Droz, 1936). Le passage qu'on vient de lire se trouve à la page 48 de cette édition.

L'Utopie, non mentionnée dans cette phrase, mais dont il sera question dès la page suivante, fait donc partie de cette foule de contrées. Nous voilà bien renseignés sur sa position!

Avouons que de Morus à Jules Verne il y a loin, et qu'en fait de descriptions les lecteurs du XVI^e^ siècle n'étaient pas exigeants. Mais l'*Utopie* est l'ouvrage d'un moraliste et d'un homme d'état, non d'un voyageur ou d'un peintre. N'y cherchons pas surtout de préoccupations relatives à la géographie. Rien n'empêchait Morus de ramener Hythlodée du Brésil en Europe par le même chemin qu'il avait pris à l'aller : son Utopie pouvait se dissimuler dans les brumes de n'importe quel océan. Si l'écrivain anglais ne l'a pas fait, s'il lui a pris fantaisie de jeter dans son roman ces noms de Taprobane et de Calicut, qui évoquaient alors dans l'esprit des Européens une région située à plusieurs *années* de voyage, c'est uniquement pour suggérer que son île fortunée ne doit pas se chercher aux portes de l'Angleterre, ni même près de l'Europe. Qui en arrive revient de loin!

Cette contrée mythique est donc à situer... quelque part entre le Brésil et Ceylan. Peut-on essayer, d'après quelques passages du roman latin, de préciser un peu davantage, de savoir au moins *dans quel hémisphère* l'Utopie de Morus se cache?

On le peut. Ces passages, que nous allons citer, montrent clairement que Morus plaçait son Utopie dans l'hémisphère *austral*. Ce pays de Nulle-Part est ainsi rattaché, oh! très vaguement, par un lien extrêmement lâche, comme il convient dans un mythe, à un cadre géographique réel.

Dans une lettre-préface adressée à son ami Pierre Gilles d'Anvers, lequel était censé avoir pris part à l'entretien de Morus et d'Hythlodée, l'auteur s'exprime, il est vrai, de manière à décourager d'avance les indiscrets qui réclameraient des précisions sur l'Utopie :

> Nous n'avons pas pensé à lui demander, et lui n'a pas songé à nous dire dans quelle partie du nouveau monde l'Utopie est située. J'ai regret de cet oubli, et je donnerais bien ma petite fortune pour le réparer... J'ai un peu honte de ne pas savoir dans quelle mer est cette île sur laquelle je donne tant de détails (5).

(5) « Nam neque nobis in mentem venit quærere, neque illi dicere, qua in parte novi illius orbis Vtopia sita sit. Quod non fuisse prætermissum sic vellem profecto mediocri pecunia mea redemptum... Subpudet me nescire quo in mari sit insula, de qua tam multa recenseam. » Ed. Delcourt, p. 38.

Mais au livre I du roman, à l'avant-dernière page, on lit ceci :

A lire les annales des Utopiens, jamais, avant notre arrivée dans leur pays, ils n'avaient ouï parler de nous, qu'ils appellent les Ultra-équinoxiaux (6).

Ces derniers mots, que le traducteur Stouvenel a omis, situent évidemment l'Utopie dans l'hémisphère austral : la ligne équinoxiale, c'est l'équateur.

Au livre II, enfin, se lit un morceau plein d'ironie sur les traités internationaux, toujours religieusement respectés, comme on sait, par les princes d'Europe, alors que,

dans ce nouveau monde, séparé du nôtre moins encore par le cercle équinoxial que par les coutumes et les mœurs, on ne prête aucune confiance aux traités (7). (Trad. Stouvenel, p. 228.)

Ainsi la lettre à Pierre Gilles plaçait l'Utopie quelque part vers les régions mystérieuses du nouveau monde, sans plus. Les deux autres fragments qu'on vient de lire mettent le Pays Introuvable dans l'hémisphère austral. Morus ne nous en dit pas davantage et pour cause. Par conséquent, tenter de situer son Utopie sur la carte serait vouloir lui en remontrer à lui-même, puisqu'il déclare ne pas seulement savoir dans quelle mer est son île.

C'est pourtant ce qu'a fait Abel Lefranc; et nous allons voir comment, après toute une série de conjectures intrépides et de savantes inductions, *les Navigations de Pantagruel* arrivent à placer l'Utopie de Morus dans l'hémisphère *nord*..., et non pas vers l'Amérique, mais en Asie, « au nord de la Chine » !

En effet, quel était l'objectif d'Améric Vespuce dans son quatrième voyage, celui au cours duquel, selon Morus, il laissa Hythlodée sur les côtes brésiliennes? C'était, affirme Lefranc,

de gagner les Indes Orientales et de trouver le passage tant désiré qui permettrait de les atteindre plus sûrement par l'Ouest (8).

(6) « Nam ut ipsorum habent annales, ante appulsum illuc nostrum de rebus nostris, quos illi vocant Vltræquinoctiales, nihil unquam quicquam audierant... » Ed. Delcourt, pp. 98-99.

(7) « At in illo nouo orbe terrarum, quem circulus æquator vix tam longe ab hoc nostro orbe semovet, quam ulta moresque dissident, fœderum nulla fiducia est. » (Ed. Delcourt, p. 169.) Encore un passage qui a dû échapper à Lefranc...

(8) A. Lefranc, ouvr. cité, pp. 16-17. On appelait jadis Indes orientales ce que nous appelons aujourd'hui Extrême-Orient. Les deux expressions, aussi vagues l'une que l'autre, englobent « les pays de l'Asie orientale et les grands archipels de la Malaisie » (Larousse).

Vespuce dut rentrer en Europe sans avoir réalisé son dessein, mais :

> Quoi de plus plausible que de supposer qu'Hythlodée a pu justement accomplir le voyage que son maître, Vespuce, méditait de réaliser? Ayant réussi à atteindre les Indes Orientales, il aurait découvert, près du littoral asiatique, le pays d'Utopie qui, on le sait, était très proche de la côte du continent (9).
>
> Si l'on tient compte de ces renseignements, fournis... par Morus lui-même, il deviendra parfaitement raisonnable d'admettre que l'écrivain anglais plaçait son Utopie dans une région intermédiaire entre l'Amérique et Ceylan, c'est-à-dire, en tenant compte des connaissances géographiques de l'époque, *du côté de la Chine ou Cathay*, AU-DESSUS DE CET EMPIRE (10), dans une région du globe alors mystérieuse et fascinatrice par excellence, celle des fameuses Indes Orientales...

Conclusion : Morus « paraît » avoir mis son Utopie « près de l'Inde supérieure, au nord de la Chine ».

Que vient faire ici la Chine? Où Abel Lefranc a-t-il pris l'idée d'ajouter à un voyage déjà prodigieux cette colossale rallonge? *Pas un mot* du texte de Morus n'autorise à faire passer Hythlodée par le Cathay, — à plus forte raison par le nord du Cathay! Et le moins qu'on puisse dire de l'expression dont s'est servi Lefranc : « en tenant compte des connaissances géographiques de l'époque », c'est qu'elle est singulièrement vague, et qu'il est trop facile de s'abriter derrière ce paravent pour en faire sortir la Chine. Ce n'est plus de la critique, c'est de la prestidigitation.

Mais l'auteur des *Navigations de Pantagruel* s'était persuadé, lui-même nous l'indique, et avait persuadé à ses collaborateurs de la *Revue des études rabelaisiennes* (11) que l'Utopie de Morus et celle de Rabelais devaient être toutes proches l'une de l'autre, et voisines de la Scythie ou de l'Indie supérieure, c'est-à-dire de la Sibérie ou de la Mandchourie. Nous verrons un peu plus loin comment il s'y est pris pour conduire Pantagruel dans ces parages; mais du moment que Pantagruel y allait, il devenait nécessaire d'y faire d'abord aller Hythlo-

(9) Oui, mais de quel continent? Lefranc veut que ce soit l'Asie, mais Morus n'en dit rien. Il se borne à écrire (trad. Stouvenel, p. 125) : « Cette terre ne fut pas toujours une île. Elle s'appelait autrefois *Abraxa*, et tenait au continent. Utopus s'en empara et lui donna son nom. (...) Dès que la victoire l'eut rendu maître de ce pays, il fit couper un isthme de quinze mille pas, qui le joignait au continent; et la terre d'*Abraxa* devint ainsi l'île d'Utopie. » (Cf. l'éd. Delcourt, pp. 102-103.)

(10) C'est nous qui soulignons.

(11) Jacques Boulenger écrit (*R.E.R.*, 1905, p. 230) : Pantagruel « arrive dans le royaume d'Utopie (dont Rabelais a emprunté le nom et l'idée à Thomas Morus, et qu'il situe, *comme lui*, au nord de la Chine ou Cathay) »...

dée... Et voilà comment la route qui va du Brésil à Ceylan passe par le nord de l'empire chinois.

Lefranc, il est vrai, ne nous donne tout cela que comme des hypothèses; mais il trouve chacune de ces hypothèses « plausible », « parfaitement raisonnable », et ici nous ne pouvons plus le suivre. Pour avoir voulu tirer l'Utopie latine de la géographie mythique et la situer à toute force dans la géographie réelle; pour avoir négligé de lire de près les textes, et abusé du raisonnement et des conjectures, au lieu de placer l'Utopie de Morus quelque part dans l'hémisphère austral, il nous mène tout droit dans la mer du Japon... A l'énormité de l'écart on mesure le vice de la méthode. Mais nous ne sommes encore qu'au début d'un conte fantastique.

◆

Et l'Utopie de Rabelais? Ressemble-t-elle en quoi que ce soit à l'île heureuse de Morus? Est-elle aussi placée par maître Alcofribas dans l'autre hémisphère?

Certainement non. L'Utopie rabelaisienne n'est plus située, même très vaguement, sur notre globe. C'est une contrée entièrement chimérique, ou plutôt ce n'est qu'un nom vide, un attrape-nigaud, une grosse mystification du genre de la vieille plaisanterie : Où habites-tu? — Rue cherche, numéro trouve. La géographie, même mythique, est ici perdue de vue, et il ne s'agit plus que de rire (12).

Morus s'intéressait forcément, et intéressait son lecteur à une contrée qui faisait le sujet de son livre. Il la décrivait longuement, comme un pays de haute civilisation qui devrait servir aux nôtres de modèle. Rabelais ne s'intéresse en rien à la sienne et ne la décrit nulle part. D'ailleurs, qu'est-ce au juste que son Utopie? Il est le premier à ne pas le savoir. Tantôt il en fait un pays, tantôt une capitale, ou encore un continent, ou bien un port de mer. Ce lui est tout un.

Il semble en faire un pays lorsqu'il nous parle de Badebec, femme de Gargantua et fille du roi des Amaurotes « en Utopie » (*Pantagruel*, chap. II); et il en fait même expressément un pays dans deux passages au moins : au chapitre IX du même livre, lorsque après avoir entendu le dernier discours en

(12) Anatole France l'a bien vu : « Dans l'Utopie de Thomas Morus, le socialisme règne... mais... il n'y a rien de commun entre l'Utopie anglaise et l'Utopie française *qui n'est qu'une Utopie pour rire*. Oh! que nous n'aurons pas lieu d'y étudier les questions sociales! » (*Rabelais*, p. 89.)

baragouin de Panurge, Pantagruel déclare : « Ou c'est langaige de mon *pays* de Utopie, ou bien luy ressemble quant au son » (13); et au chapitre XXIX, dans la prière que prononce le jeune géant voyant arriver Loup-Garou : « ...Par toutes contrées, tant de ce *pays* d'Utopie que d'ailleurs... »

Il a bien l'air d'en faire un continent quand il nous montre les Dipsodes ravageant « un grand pays de Utopie » (chap. XXIII).

Il en fait vraisemblablement une ville dans la lettre de Gargantua à son fils, lettre datée « de Utopie, ce dix-septième jour du moys de mars » (chap. VIII), car c'est d'une ville et non d'un pays qu'une lettre se date.

Il en fait un port de mer au chapitre XXIV : « finablement arriverent *au port* de Utopie, distant de la ville des Amaurotes par troys lieues et quelque peu davantaige. »

Il en est de même pour les Amaurotes : ce nom, dans le premier passage cité, désigne une nation, dans le dernier une ville. Cité ou nation, qu'importe? ne sommes-nous pas ici en pleine fantaisie?

Ainsi le lecteur ne saura jamais si l'Utopie est un pays grand comme la France, ou un continent plus grand que l'Asie (14), ou un simple port, ou la capitale où réside Gargantua quand il est censé ne plus être en France. Car Rabelais lui-même l'ignore, et s'en moque absolument... Ceci bien compris, allez donc situer sur une carte cette Utopie protéiforme dont la nature même nous échappe!

Abel Lefranc, il est vrai, a tenté de le faire, et même il y a réussi... Cette tâche impossible à tout autre, on va voir avec quel brio son imagination romanesque s'en est tirée.

(13) Il est amusant de voir qu'il n'en a pas l'air bien sûr. La langue du royaume de Nulle-Part serait-elle mystérieuse aux natifs du pays eux-mêmes? Ceux qui voient dans ce royaume la Mandchourie devraient bien nous dire s'ils trouvent des traces du parler mandchou dans le douzième discours de Panurge.

(14) Voire plus grand à lui seul... que la planète entière! Car il faut prendre au sérieux, n'est-ce pas, la colonie de 9 *milliards* d'Utopiens transportés par Pantagruel en Dipsodie! (Tiers Livre, chap. I.) L'Utopie rabelaisienne est de dimensions variables comme la taille de Pantagruel lui-même : on sait combien cette taille peut changer d'un chapitre à l'autre.

II

Comment Pantagruel est allé en Utopie.

Rabelais conte au livre II, chapitre XXIII, que son jeune héros, étudiant à Paris,

ouyt nouvelles que son pere Gargantua avoit esté translaté au pays des Phées par Morgue (Morgane)..., ensemble que, le bruyt de sa translation entendu, les Dipsodes estoyent yssus de leurs limites et avoyent gasté un grand pays de Utopie, et tenoyent pour lors la grande ville des Amaurotes assiégée; dont partit de Paris sans dire à Dieu à nulluy, car l'affaire requeroit diligence, et vint à Rouen. ...Partans de Rouen, arrivèrent à Hommefleur...

A Honfleur, Pantagruel reçoit une lettre que lui adresse une Parisienne fort affligée de son départ, et il serait volontiers retourné à Paris « pour faire sa paix avecques elle »...

Mais Epistémon luy reduyt à mémoire... qu'il debvoit laisser tous pensemens pour survenir à la ville de sa nativité, qui estoit en dangier (15).

L'Utopie est attaquée! Pantagruel et ses amis s'embarquent en hâte, non pour leur plaisir, mais pour aller se battre; aussi l'on doit prévoir qu'ils ne flâneront pas en chemin. Regardons-les sortir du port, une heure à peine après l'embarquement :

De faict, une heure après se leva le vent nommé NORD NORD WEST, auquel ils donneront pleines voilles, et prindrent la haulte mer...

Avant de continuer cette lecture, jetons les yeux sur une carte des côtes normandes. Voici Honfleur, sur la rive sud de l'estuaire de la Seine, tourné par conséquent vers le nord, ou le nord-ouest. Pour faire sortir de ce port la nef de Pantagruel, un vent du *sud-sud-est* serait parfait... et c'est un vent du nord-nord-ouest que Rabelais nous donne! Et nos commentateurs n'y ont vu que du feu!

Comme il commence drôlement, ce voyage à destination de l'Utopie!

— Un bateau, dira-t-on, peut toujours louvoyer, courir des bordées, et avancer contre le vent. — Soit, mais autre chose est de louvoyer, autre chose de *donner au vent pleines voiles* : or c'est ce que font Pantagruel et ses matelots. On n'a pas

(15) Texte de l'édition Lefranc. Mais ne faut-il pas lire : « luy *reduyst* à memoire » et « *subvenir* à la ville »? (*Subvenire*, venir au secours de.) Cette dernière correction avait été faite par les anciens éditeurs.

compris que Rabelais entamait le récit de cette traversée par une blague énorme... qui en annonçait bien d'autres! Abel Lefranc est fort satisfait de ce nord-nord-ouest : « Grâce à ce vent favorable, dont l'indication convient exactement à l'itinéraire suivi au début du voyage, on atteint rapidement la haute mer (16). » Jacques Boulenger répète, docile : « II (Pantagruel) quitte Paris et gagne Rouen, puis Honfleur, d'où il s'embarque pour l'Utopie. Le vent « nord-nord-west » le porte vers la haute mer (17). »

Reprenons à présent notre lecture. Nos voyageurs, si heureusement poussés par le vent contraire,

...prindrent la haulte mer, et, en briefz jours, passans par Porto Sancto et par Medere, firent scalle es Isles de Canarre (18).

De là partans, passerent par Cap Blanco, par Senege, par Cap Virido, par Gambre, par Sagres, par Melli, par le Cap de Bona Sperantza, et firent scalle au royaume de Melinde (19).

Ce n'est encore que la première partie du voyage, celle qui ne sort pas de la géographie réelle; nous donnerons bientôt la suite. Mais quelle allure folle, quelle incroyable vitesse elle suggère, cette énumération de noms propres qui fait défiler devant nous en quelques lignes, après Madère, l'immense longueur des côtes africaines jusqu'à la hauteur de Mélinde! Certes, nos gens sont pressés et avancent « à pleines voilles »; mais enfin leur vaisseau est une nef du XVI^e^ siècle, et Rabelais n'en fait nulle part un vaisseau *fée*. La traversée de Honfleur à Mélinde devrait durer de longs mois, pour le moins... De toute évidence, maître François s'amuse, comme un amateur de cinéma qui déviderait sa pellicule à toute vitesse pour effarer les spectateurs (20). La rapidité fantastique de ce périple doit nous mettre sur nos gardes : *l'auteur ne le prend pas au sérieux*. Songez donc : deux escales seulement, pour un parcours de plusieurs milliers de lieues (21)! Les marins du

(16) Lefranc, ouvr. cité, p. 9.

(17) *R.E.R.*, 1905, p. 230.

(18) Nous disons aujourd'hui Madère et les îles Canaries.

(19) Le cap Blanc, le Sénégal, le cap Vert, la Gambie, le cap de Sagres sur la côte de Libéria, le royaume de Melli (arrosé par le fleuve du même nom, et voisin du cap de Sagres), le cap de Bonne-Espérance, Mélinde, « ville de la côte orientale d'Afrique, dans le Zanguebar, célèbre par la relation de Vasco de Gama, qui y fit sa première escale après avoir doublé le Cap, en 1498 ». (Note de l'édition Lefranc.)

(20) Dira-t-on que Rabelais se borne à nous donner un simple abrégé du voyage? Interprétation inacceptable : elle supprime ce qu'il y a justement d'essentiel dans ces récits, la mystification du lecteur. Mais alors même qu'on s'en contenterait, il ne faudrait plus parler avec Lefranc d'un Rabelais passionnément intéressé par les voyages du XVI^e^ siècle, puisqu'il bâcle en quelques lignes ce qui aurait pu lui fournir la matière des plus succulents récits!

(21) Vasco de Gama, parti de Lisbonne le 8 juillet 1497, arriva aux îles du Cap Vert le 27 juillet. Première escale. Reparti le 3 août, il aurait

temps de Rabelais qui ont lu ce passage ont dû bien rire.

Nous voilà donc avertis : tout à l'heure, le vent du nord-nord-ouest était comme un premier clin d'œil du conteur à son auditoire; la première partie du voyage est une nouvelle mystification... Attendons-nous, pour la suite, aux plus folles facéties que maître Alcofribas saura tirer de son sac.

Il continue en ces termes :

De là partans, feirent voille au vent de la Transmontane, passans par Meden, par Uti, par Uden, par Gelasim, par les Isles des Phées, et jouxte le royaulme de Achorie; finablement arriverent au port de Utopie, distant de la ville des Amaurotes par troys lieues et quelque peu davantaige.

Singulière géographie! La transmontane, ou tramontane, est le vent du nord; Meden, Uti et Uden sont trois mots grecs signifiant *Rien*; Gelasim a un sens également : c'est le Pays-pour-Rire; Achorie est synonyme d'Utopie et veut dire Pays-qui-n'en-est-pas-un; Amaurotes signifie obscurs ou invisibles.

Notre passage peut donc se traduire ainsi :

Partant de là, ils firent voile au vent du nord, passant par Rien, Encore-rien, Toujours-rien, par le Pays-pour-Rire, par les îles des Fées, et longeant le royaume Sans-terre ils finirent par arriver au port de Nulle-Part, distant de la ville des Invisibles d'un peu plus de trois lieues.

On voit que la suite du périple est digne du début. La géographie burlesque succède sans crier gare à la géographie réelle (22), et nous voici transportés au pays des contes bleus par le plus grand pince-sans-rire qui fut jamais : à peine sortie de Mélinde, la nef de Pantagruel est escamotée ni plus ni moins que le foulard de soie par un bon faiseur de tours.

Cette mirifique traversée vers Nulle-Part, on sait à quoi elle aboutira. Nous aurons, dans les derniers chapitres du livre II et au début du Tiers Livre, la lutte épique de Pantagruel contre les Soiffards (Dipsodes), l'envoi en Dipsodie ou pays de

repris terre en novembre seulement dans la baie de Sainte-Hélène, où il serait resté huit jours. Il double le Cap le 22 novembre. Troisième escale à Mossel Bay. Le 25 décembre, jour de Noël, il baptise *Natal* la terre qu'il côtoie. Le 11 janvier, il aborde à l'embouchure d'une rivière : quatrième escale. Le 22 janvier, cinquième escale sur la rivière Kilimane; cette fois on reste à terre deux mois. Départ le 27 mars pour Mélinde, qui aura donc été au moins la sixième escale. — Cf. Baker, *Histoire des découvertes géographiques et des explorations* (Payot, 1949), pp. 60-62.

(22) L'éditeur Marty-Laveaux a enregistré le fait tout simplement, et il a eu raison de n'y voir aucune difficulté. Sa note sur ce passage du *Pantagruel* commence ainsi : « *Meden... Uti... Uden... Gelasim... Achorie.* Après avoir suivi un itinéraire réel, nous voici dans des contrées purement imaginaires. » (Œuvres de Rabelais, tome IV, p. 209.)

la Soif, des 9.876.543.210 Utopiens « sans les femmes et petitz enfans », le don fait à l'ami Panurge de la chastelenie de Salmigondin; et des batailles de géants, et la résurrection d'un mort, et une descente aux Enfers, et un voyage de Rabelais lui-même dans la gorge de Pantagruel... Ah l'on ne s'ennuie pas dans ce bon pays d'Utopie!

Mais Rabelais n'a pas l'intention de s'éterniser dans ces pays du Néant, et bientôt le lecteur si copieusement mystifié se réveillera... en France! La Dipsodie à peine conquise, l'auteur s'empressera de l'oublier, et nous nous retrouverons en Touraine au Tiers Livre comme dans le *Gargantua*. Les personnages consultés par Panurge sur les risques de son mariage : la sibylle de Panzoust (23), le « vieil poete françoys » Raminagrobis, le théologien Hippothadée, le médecin Rondibilis, le juge Bridoye, le fou Triboulet sont des gens de chez nous... Alors que reste-t-il de ce grand voyage autour de l'Afrique, de cette conquête de la Dipsodie? Rien qu'un éclat de rire. La première expédition de Pantagruel n'est qu'une invention de l'humour rabelaisien, rien de moins, mais rien de plus, — et ce serait faire un étrange contre-sens que de prendre au sérieux cette burlesque randonnée.

◆

Cette conclusion est tout à fait opposée aux commentaires qu'Abel Lefranc a donnés jadis de ce même voyage de Pantagruel. Pour ce critique, tout était sérieux dans ce périple, et non seulement la première partie, celle qui va de Honfleur à Mélinde (Lefranc ne semble avoir remarqué ni la vitesse folle du voyage, ni le nombre dérisoire des escales), mais aussi la seconde; et c'est même cette seconde partie qui paraît être à ses yeux la plus intéressante, car elle pique bien davantage la curiosité des lecteurs et stimule leur ingéniosité. Aussi, de même que tout à l'heure nous l'avons vu se faire un jeu de situer sur la carte l'Utopie de Thomas Morus, Lefranc va maintenant y mettre tous ces Pays-Inexistants, ou presque tous : un seul résistera à sa méthode et ne se laissera pas inscrire sur la mappemonde : Uti...

Pour y mettre les autres, l'auteur des *Navigations de Pantagruel* a déployé une virtuosité incroyable. Ces pays que Rabelais nous donne pour invisibles, Abel Lefranc nous les

(23) Panzoust est un village du Chinonais.

montre. Ces noms qui signifient Rien, Néant, Nulle-Part, il a écrit plusieurs pages pour démontrer, cartes en main, qu'ils signifiaient quelque chose : Méden = Médine, Uden = Aden, Gelasin = Ceylan, les îles des Fées sont les îles de la Sonde, et l'Utopie est pour Rabelais, comme pour Morus, au nord de la Chine, « près de l'Indie supérieure », autrement dit en Mandchourie (24).

Ici on se frotte les yeux... Ainsi Grandgousier, Gargantua et Pantagruel seraient des Mandchous, des Jaunes aux yeux bridés, avec une natte dans le dos; des riverains de l'Amour et du Soungari, seigneurs de Moukden, Tsitsikar et autres lieux, traqueurs de panthères et de zibelines, — et Rabelais n'a pas seulement pensé à nous le dire? Quel oubli, quelle étourderie chez un écrivain qui, nous dit-on, s'intéressait aux voyages! Car il n'en souffle mot nulle part, et jamais un seul lecteur ne s'en serait douté avant les commentaires d'Abel Lefranc. Quoi! la fameuse lettre de Gargantua à son fils, datée d'Utopie, viendrait des bords du Pé-tchi-li? Avouons qu'il n'y paraît guère à la lecture. Rien de plus français, de moins mandchou qu'un pareil texte, rien qui fleure moins l'huile de soja, le ginseng ou le kaoliang. Lefranc, d'ailleurs, s'est bien gardé de formuler en termes aussi nets les conséquences de sa théorie. Elle nous y mène pourtant tout droit : si vous placez l'Utopie en Mandchourie, vous ne pouvez éviter de nous montrer des Mandchous dans Grandgousier et sa race.

Or il est clair que jamais Rabelais n'a songé à faire de ses géants des Asiatiques. Relisons le chapitre I du *Pantagruel*, où sont énumérés les ancêtres de notre héros : on trouve, dans cette liste bouffonne, des Nembroth et des Atlas, des Goliath et des Polyphème, des Adamastor et des Sisyphe, des Fierabras et des Happemousche, géants bibliques, grecs, siciliens, sarrasins, nord-africains, non pas géants d'Extrême-Asie...

Mais examinons la seconde partie du voyage de Pantagruel, et reprenons la mer avec sa nef au départ de Mélinde. Il s'agit,

(24) Qu'on ne dise pas : l'Utopie est une île, comment l'assimiler à la Mandchourie? — C'est dans Morus seulement que l'Utopie était une île. Dans Rabelais, nous l'avons vu, elle est tout ce qu'on veut, sauf cela. « Nous avons tout lieu de croire, écrit Lefranc, qu'il (Rabelais) plaçait l'Utopie là où Morus (...) paraît l'avoir mise lui-même : près de l'Indie supérieure, au nord de la Chine, non loin de la région où le IV^e^ livre du *Pantagruel* placera l'oracle de la dive Bouteille Bacbuc, dont la situation géographique peut être... définie avec certitude. » (Ouvr. cité, p. 17.) Et plus loin, commentant les promesses faites par Rabelais à ses lecteurs (*Pantagruel*, livre II, chapitre final), Lefranc écrit encore : « Sûrement, Rabelais avait l'intention de conduire son héros (...) vers le pays du Prêtre-Jean, que l'on identifiait alors généralement avec la Chine actuelle ou la Mandchourie, autrement dit avec l'Indie supérieure. » (*Ibid.*, p. 28.)

pour Abel Lefranc, de nous conduire de là au Cathay. Pour ce trajet immense, une bonne brise ne sera pas de trop... Larguons nos voiles; quel vent maître Alcofribas va-t-il nous envoyer?

De là partans, feirent voille au vent de la TRANSMONTANE.

Diable! c'est le vent du nord. Transmontane (ou tramontane) est un mot d'origine italienne. Il désigne en Italie, d'abord l'étoile polaire, qu'on voit « au-delà des monts », puis, par dérivation de sens, le vent du nord. Ce mot, d'un usage courant en Italie, en Provence (25) et dans les îles méditerranéennes, ne s'emploie guère dans d'autres régions. Ce n'est donc que par grosse malice que Rabelais s'en sert ici : cette tramontane dans l'océan Indien, autant vaudrait faire souffler le sirocco sur la Norvège, ou le mistral sur la Terre de Feu... et cette énorme galéjade n'est qu'une transition burlesque entre les deux parties de ce voyage pour rire.

Mais Lefranc ne l'entend pas ainsi. Identifiant, comme on vient de le voir, Méden à *Médine,* Uden à *Aden,* il ne peut s'accommoder d'une tramontane-vent-du-nord. Coûte que coûte, il faut que ce vent souffle du midi pour pousser Pantagruel vers l'équateur et vers l'Arabie. Et le maître des études rabelaisiennes écrit tranquillement :

De là, marchant au vent de la transmontane — vent du sud — le vaisseau passe par une série d'endroits (26)...

Ce *vent du sud* n'a point passé inaperçu... Un lecteur a prié Lefranc de s'expliquer sur une tramontane sujette à d'aussi impressionnants tête-à-queue. Il a reçu cette réponse :

Au moment où Pantagruel fait voile au vent de la transmontane, il vient du sud, c'est-à-dire du cap de Bonne-Espérance et du royaume de Mélinde; par conséquent, il serait absurde de supposer qu'il y retourne, et c'est ce qu'il faudrait admettre si l'on considère le vent de la transmontane comme un vent du nord. On se trouverait dans l'obligation de supposer que le héros rabelaisien a terminé son voyage et qu'il revient sur ses pas, ce que tout contredit absolument dans le récit... Maintenant, comment expliquer qu'un vent de la transmontane puisse être un vent du sud? Evidemment, par ce fait que les voyageurs de Rabelais voguant depuis un certain temps dans l'hémisphère austral, — puisqu'ils arrivent du cap de Bonne-Espérance et qu'ils n'ont pas encore de nouveau franchi l'équateur au moment où ils se dirigent vers Meden, Uti, Uden, — les termes

(25) Nos écrivains du Midi connaissent bien ce vent, et il est maintes fois question de la tramontane dans les contes d'Alphonse Daudet.
(26) A Lefranc, ouvr. cité, p. 10.

géographiques usuels se trouvent pour ainsi dire renversés. Rabelais emploie, selon toute vraisemblance, le mot transmontane dans le sens de pôle, et le pôle auquel on songe naturellement quand il s'agit de l'hémisphère austral, c'est le pôle sud. De là, le vent du sud dont j'ai parlé dans mon exposé (27).

Le lecteur auquel s'adressait cette explication en a-t-il été satisfait? Nous l'ignorons, mais on peut en douter, car elle ne supprime une difficulté que pour en faire surgir une autre. La tramontane ne pourrait être un vent du sud, Lefranc l'a bien vu, que dans l'hémisphère austral. Une fois la nef de Pantagruel arrivée à l'équateur et franchissant la Ligne, plus de tramontane-vent-du-sud. Mais une tramontane-vent-du-nord est également impossible, parce que, si vraiment nous devons aller de l'équateur en Arabie, un vent du nord serait le pire des obstacles. Donc, à partir de l'équateur, plus de tramontane du tout... Lefranc admet sans doute, sans le dire, qu'un autre vent du sud prendra en charge nos voyageurs pour les pousser jusqu'au cap Guardafui et au-delà. Mais le texte de Rabelais s'y oppose; quel lecteur, en lisant ces mots : « De là partans, feirent voille au vent de la transmontane, passans par Meden... » ira s'imaginer que la tramontane ne souffle pas à Meden? En quoi une tramontane qui abandonnerait nos voyageurs après un bout de chemin pourrait-elle intéresser Rabelais, et pourquoi en parlerait-il? Relisons-le : c'est bien le même vent, la même tramontane qui emmène Pantagruel vers tous les pays du Néant. Si on laisse ces pays dans le royaume de l'Invisible, aucune difficulté; mais si vous les en tirez pour les situer sur la terre, la difficulté devient insurmontable.

En voici bien une autre : Médine! — Pantagruel et ses compagnons sont pressés, ne l'oublions pas : il s'agit pour eux d'arriver à temps pour délivrer l'Utopie, — c'est-à-dire, selon Lefranc, la Mandchourie. « L'affaire requeroit diligence », dit le texte. Mais alors, pourquoi iraient-ils se promener *dans la mer Rouge*? Comment! voilà des guerriers qui brûlent de se battre, dont la seule crainte doit être d'arriver trop tard, et vous leur faites parcourir, entre l'Arabie et l'Egypte, des milliers de kilomètres parfaitement inutiles? Ces héros qui volaient au combat vont brusquement se transformer en paisibles flâneurs, qui tuent le temps comme ils peuvent sur une mer où ils n'ont que faire? Mais votre calembour Meden-Médine risque de leur coûter la victoire! — Il fallait au moins

(27) *R.E.R.*, 1905, p. 328.

nous les montrer contractant des alliances avec les Musulmans, achetant des armes, que sais-je? des chevaux arabes pour la cavalerie mandchoue. Point. Vos touristes vont à Médine, oubliant la guerre et les Dipsodes, jusqu'au jour où leur vagabondage les amène à Aden et où, tout à coup, ils se souviennent... Vous trouveriez absurde, dites-vous, de supposer que Pantagruel, en quittant Mélinde, « revînt sur ses pas », et vous ne trouvez pas absurde que parvenu au cap Guardafui, au lieu de cingler directivement vers l'est, il fasse d'abord cet énorme et inutile circuit par la mer Rouge? Voilà pourtant où mène un jeu de mots auquel il nous est impossible de croire que Rabelais ait pensé, tant sont extravagantes (au double sens du terme) les conséquences auxquelles ce calembour entraîne.

Répondra-t-on que les cartes du XVI^e^ siècle, non contentes de faire de Médine un port de mer, plaçaient ce port plus au sud qu'elles n'auraient dû? — Quand elles l'auraient fait descendre jusqu'au tropique du Cancer, le voyage cap Guardafui-Médine-Aden serait encore immense. Mais regardons la carte ancienne ou Lefranc a tracé l'itinéraire de Pantagruel (ouvr. cité, hors-texte des pages 32-33) : la ligne suivie par l'expédition remonte assez loin dans la mer Rouge pour dépasser légèrement ce tropique en direction du nord.

Enfin, puisque c'est essentiellement sur des calembours que notre critique étaye sa démonstration, que fait-il d'Uti? Il n'a certainement pu trouver aucun port de la mer Rouge ayant ce nom ou un nom à peu près semblabe. Pourtant, dans le passage extrait de la *Revue des études rabelaisiennes* qu'on a lu plus haut, l'une des phrases que nous avons, pour abréger, remplacée par des points était la suivante (il y était question de Pantagruel repartant de Mélinde) :

> Les jeux de mots *très évidents* (28) sur Meden, *Uti*, Uden indiquent assez clairement qu'il va vers le nord, vers Aden et la mer Rouge.

N'en déplaise à Lefranc, il n'y a de *très évident* en tout ceci que deux choses : l'une, c'est qu'Uti n'a absolument rien à voir avec la mer Rouge; l'autre, que Meden n'a jamais été Médine, Uden jamais été Aden dans la pensée de Rabelais. Ce voyage aller et retour entre Egypte et Arabie ne peut avoir aucun sens, Rabelais n'en a jamais parlé, il n'y a jamais pensé. Mais voyons la suite.

(28) C'est nous qui soulignons.

Lefranc fait enfin sortir ses héros de cette invraisemblable souricière de la mer Rouge, et les amène à Aden, au grand soulagement du lecteur, qui pense aux Dipsodes. Enfin, enfin! nous allons pouvoir voguer vers la Mandchourie. Comme première étape après Uden, Rabelais indique Gelasim, le pays pour rire. Figure-t-il sur les vieilles cartes? — Si on veut... On y trouve Ceylan, qu'elles appellent tantôt *Zeilam* et tantôt *Tenarisim*. Que fait Lefranc? il prend le début du premier nom et la fin du second (29) : Zeila + sim = Zeilasim = Gelasim. Il n'en faut pas davantage, et Pantagruel a dépassé l'Inde.

Il va falloir ensuite l'emmener à travers les îles de la Sonde. Rabelais, après Gelasim, mentionne les îles des Fées. Les vieilles cartes n'appellent pas les îles de la Sonde *îles des Fées*, mais elles appellent Java *île des Femmes*. Voilà qui est encourageant, et il ne faut plus qu'un petit effort. Abel Lefranc écrit :

> Ces îles furent pendant le moyen âge, et jusque vers le milieu du XVI^e^ siècle, l'objet de récits fantastiques. On les considérait volontiers comme une des régions les plus étranges du monde. Il ne serait donc pas surprenant que l'imagination des conteurs y eût placé de préférence le séjour des fées et le lieu favori de leurs enchantements (30).

Fort bien... mais la question n'est pas de savoir si les vieux conteurs *ont pu* placer le séjour des fées dans les îles de la Sonde : il est clair que rien ne leur était impossible. La question est de savoir si certains d'entre eux l'y ont réellement placé, et c'est ce que nous ignorons. N'importe, voilà Pantagruel dans les îles de la Sonde.

— Il devrait, dit Lefranc, y rencontrer son père : la fée Morgane n'y a-t-elle pas amené Gargantua? — Elle l'a bien transporté au pays des fées; mais Rabelais est si loin de placer ce pays dans l'océan Indien, qu'au chapitre XXXV du Tiers Livre nous verrons réapparaître Gargantua en Touraine sans qu'il soit fait mention d'un voyage quelconque. Est-ce du pays des fées qu'il revient? C'est possible, mais dans ce cas il rentre de ce pays comme on rentre d'un bout de promenade après souper. Lefranc n'est pas sans avoir remarqué la chose :

(29) Sans affirmer positivement que Rabelais se soit livré à ce petit jeu de découpage, Lefranc ne laisse pas de l'insinuer : « Rabelais aurait-il fait un jeu de mots sur ces deux noms en les trouvant combinés sur une carte? *C'est bien possible : il en a risqué de moins faciles.* » (Ouvr. cité, p. 18.)

(30) Ouvr. cité, p. 20.

Il est à noter qu'au début d'une de ces consultations..., laquelle se passe au palais de Pantagruel, le retour de Gargantua, disparu du récit depuis son enlèvement dans l'île des Phées, nous est subitement narré comme une chose toute naturelle (31).

Mais notre critique n'en paraît pas autrement surpris. Pourtant, de deux choses l'une : ou Gargantua rentre du voisinage, où il revient de Bornéo. Dans la première hypothèse, que devient l'identification du pays des fées avec les îles de la Sonde? Dans la seconde, comment admettre que Rabelais, ce grand amateur de voyages, ait « translaté » Gargantua d'Utopie aux îles de la Sonde, puis de ces îles en France, sans faire la moindre mention de cette odyssée?

Après son escale... putative aux îles de la Sonde, Pantagruel n'a plus qu'à atteindre la Mandchourie (32). Ici Lefranc a simplifié sa tâche de géographe et de critique; il s'abstient de tout commentaire et se borne à citer Rabelais :

Après les îles des Phées, Pantagruel et ses compagnons parvinrent « jouxte le royaume de Achorie; finalement arriverent au port de Utopie, distant de la ville des Amaurotes par trois lieues et quelque peu davantage (33). »

C'est ainsi que nous arrivons en Mandchourie. Ce n'a pas été sans peine. Lefranc y a mis beaucoup du sien, et on se demande ce qu'aurait dit Rabelais en voyant son récit commenté d'aussi étrange sorte. Cet itinéraire jalonné de calembours l'aurait sans doute bien amusé...

Ces jeux de mots géographiques, élément essentiel de son exégèse, ont été si fort du goût de Lefranc qu'il ne lâche pas son lecteur sans lui en offrir encore deux : *l'Achorie* ne serait-elle pas *la Corée* (on a parfois écrit ce mot *Kôri*), et la Dipsodie ou Pays-de-la-Soif, que Pantagruel va conquérir, ne serait-elle pas la *Scythie*, dont le nom rappelle le latin *sitis*, soif? Combien ces deux calembours fortifieraient sa thèse :

(31) A. Lefranc, ouvr. cité, p. 34.
(32) Lefranc a bien senti que le trajet des îles de la Sonde aux confins de la Sibérie n'était pas une bagatelle, même pour la nef d'un Pantagruel, et qu'une ou deux escales étaient nécessaires. Le tracé en pointillé qui, sur la planche II de son livre (planisphère de Sébastien Munster), figure la fin du voyage, aurait pu, semble-t-il, suivre le littoral chinois, puisqu'on nous mène en Mandchourie. Au contraire, il s'en écarte (depuis la grande flânerie en mer Rouge, nous n'en sommes plus à quelques milliers de kilomètres près) pour foncer à l'est, *vers le nord du Japon*... Quoi! Pantagruel chez les Samouraï, Panurge au milieu des mousmés, — et Rabelais n'a pas songé à nous conter cela? C'est à décourager de lire des romans!
(33) A Lefranc, ouvr. cité, p. 21.

Utopie = Mandchourie! Pourtant il écarte le premier par scrupule d'érudition :

> Le nom de Corée (Kôri, Koraï) est certes fort ancien, mais il n'apparaît sur les cartes européennes qu'assez tardivement, après l'époque de Morus et de Rabelais, semble-t-il. Quelque récit de voyage en aurait-il fait mention plus tôt? Cela n'est pas impossible, mais il vaut mieux écarter présentement toute hypothèse à ce sujet (34).

En revanche, le second rapprochement, proposé par un autre commentateur, M. Ducrot, lui « paraît très séduisant » (35).

Mais rien n'est plus aventuré qu'une exégèse fondée sur toute une série de calembours. Vous ne pouvez déjà pas affirmer avec certitude que Rabelais ait fait le premier. Croirons-nous facilement qu'il ait fait le second, puis le troisième, puis tous les autres? Plus s'allonge la série, et moins vous êtes sûr de marcher sur les traces de l'auteur. De même, lorsqu'on accumule les hypothèses, chacune d'elles augmente d'improbabilité, et accroît ainsi la fragilité de l'édifice.

De tous ces jeux de mots, Méden-Médine est le seul qui supporte l'examen, car c'est un fait qu'il y a dans Rabelais un passage où la forme Meden correspond réellement à Médine (36). Mais si vraiment votre vaisseau va de Mélinde à Ceylan, si vous prenez au sérieux (37), c'est-à-dire pour de la géographie réelle, les étapes indiquées par maître Alcofribas, Médine devient une catastrophe.

Quant à l'assimilation des îles des fées aux îles de la Sonde, elle a le défaut de ne pas tenir compte d'un autre texte que Rabelais a bien connu, car il l'a pillé : *les Grandes et inestimables chroniques du grant et énorme géant Gargantua,* livre paru avant le *Pantagruel,* et dont maître François a dit : « Il en a été plus vendu par les imprimeurs en deux moys qu'il ne sera acheté de Bibles en neuf ans. » Ces *Grandes chroniques*

(34) A. Lefranc, ouvr. cité, p. 18, note 1.
(35) *Ibid.*, p. 21, note 2.
(36) Au Tiers Livre, chap. XXII, il sera question d'une maladie des bras ou des jambes causée par la piqûre d'un ver, et appelée par les Arabes *veine Meden,* parce que cette maladie est commune à Médine, de même qu'en Egypte « et lieux confins de la mer Erithrée. »
(37) « Je ne voudrais pas, écrit Lefranc, paraître prendre trop au sérieux les données fournies par Rabelais, à partir de l'escale d'Aden : et cependant je ne puis m'empêcher de constater que jusqu'à cette station toutes les indications géographiques sont exactes et rationnelles (??), et que, d'autre part, les identifications que je propose, après Aden, se fondent sur des hypothèses qui n'ont rien d'arbitraire, puisqu'elles orientent le voyage de Pantagruel vers les régions problématiques qui excitèrent à un si haut point la curiosité des contemporains... » (Ouvr. cité, p. 22.)

montraient déjà Gargantua enlevé par les fées et transporté dans leur pays :

Et ainsi vesquit Gargantua au service du Roy Artus l'espace de deux cens ans troys moys et quatre jours justement. Puis fut porté en faierie par Gain (*sic*) la phée, et Mélusine, avecques plusieurs aultres lesquelz y sont de present (38).

Ce pays de féerie, où se trouve-t-il? Bien malin qui nous le dira, mais l'idée ne viendrait à personne que l'auteur des *Chroniques* le situe dans les îles de la Sonde (39). Pourquoi Rabelais, qui lui emprunte cette histoire, l'y aurait-il mis? Pourquoi ce qui était burlesque chez l'un serait-il à prendre au sérieux chez l'autre, au point de vue géographique s'entend?

Tous ces jeux de mots n'ont fait que nous égarer. Une piste faite d'à peu près ne saurait être une route sûre; et l'identification de l'Utopie avec la Mandchourie est aussi étrangère à la pensée de Rabelais que la précédente, une île sur le littoral chinois, l'était à celle de Morus.

III

Une légende bien établie.

Les idées émises en 1905 par Abel Lefranc sur le voyage d'Hythlodée et la première navigation de Pantagruel étaient donc entièrement fausses. Il ressort de notre étude que Lefranc *n'avait pas lu* le roman latin de Morus; qu'il n'avait parcouru, trop vite, que la traduction incomplète de Stouvenel; et que sur cette base inexistante il avait bâti, avec une assurance magnifique, un monument de belle apparence mais combien fragile, vrai château de cartes destiné à crouler le jour où l'un de ses lecteurs aurait pris la peine de se reporter au texte de Morus.

Or ce n'est pas ce qui s'est passé. Aucun lecteur n'a protesté; et non seulement les chimères de Lefranc ont été accueillies avec admiration par la critique contemporaine, mais aujour-

(38) Œuvres de Rabelais, éd. Marty-Laveaux, t. IV, p. 50.

(39) Lefranc écrit (ouvr. cité, note de la p. 21) : « Les *Grandes et inestimables chroniques*... placent en Orient les opérations magiques qui jouent un si grand rôle dans ce récit. » Cela n'est exact que pour le début du livre; car la plus grande partie de cette histoire se passera non plus en Orient, mais en Angleterre ou dans une Irlande de pure fantaisie. Remarquons d'ailleurs que cet Orient des premiers chapitres est totalement indéterminé : il n'y est pas plus question des îles de la Sonde que de l'Arabie ou du pays mongol.

d'hui encore elles continuent à faire autorité, en France du moins...

En 1907 Jean Plattard, rendant compte dans la *Revue des études rabelaisiennes* du François Rabelais de M. Arthur Tilley, ne reprochait au critique anglais qu'une petite lacune :

> Peut-être aurait-il pu rapporter l'identification que propose M. Lefranc de la Dipsodie avec la Scythie. Pour moi, il n'y a point de doute que cette localisation de Dipsodie, et par suite d'Utopie, ait été déterminée par le jeu de mots sur *Sitis* = *Scythie*. Le calembour est d'autant plus naturel que les Scythes avaient chez les Anciens une réputation de Dipsomanes... C'est un jeu de mots également qui avait servi de transition entre l'itinéraire en pays réel (Bonne Espérance, royaume de Mélinde) et l'itinéraire en pays imaginaire (Meden, Uti, Uden).
> Evidemment, c'est Médine qui a suggéré à Rabelais « Meden » (40).

(Eh non, ce n'est pas Médine. Rabelais cherche des noms burlesques pour les pays du Néant où il veut mener ses héros. Helléniste, il puise dans la riche langue grecque les mots qui signifient *néant* ou *rien*. Elle lui en offrait au moins quatre : *ouden, méden, outi* et *méti*. Il se contente des trois premiers (modération qui peut surprendre), et de ces pronoms il fait des noms propres. Il suffit d'y mettre des majuscules. Ce sont ces majuscules qui plus tard hypnotiseront Lefranc et lui feront soupçonner que des noms géographiques se cachent derrière ces mots grecs. Et il ira chercher au bout du monde l'explication d'une chose toute simple.)

M. Gilbert Chinard publie en 1911 son livre : *L'exotisme américain dans la littérature française au* XVI^e^ *siècle*. Le chapitre III commence par un hommage rendu aux savants travaux de Lefranc, « dont l'ouvrage restera comme un guide précieux pour tous ceux qui voudront suivre Pantagruel et ses compagnons dans leurs courses à travers le monde ». Plus loin (pp. 50-51), il est question du roman de Morus :

> Sans qu'on puisse dire avec exactitude où Morus plaçait son île de rêve, on peut cependant, si l'on se reporte aux cartes géographiques du XVI^e^ siècle, voir qu'elle était située dans cette mer inconnue qui séparait les îles Espagnoles de l'Inde proprement dite. Il est curieux de remarquer que Rabelais a situé le royaume de Gargantua dans les mêmes parages.
> ...Si... on admet, comme le veut M. Lefranc, que Meden représente Médine, Uden Aden, et Gelasim Ceylan, Pantagruel se trouverait avoir fait le voyage de l'Inde par la route qu'avait suivie Vasco de Gama; mais le point d'arrivée est toujours le même que dans le

(40) *R.E.R.*, 1907, pp. 432-433.

roman de Morus, nous sommes bien au Cathay ou dans l'Inde (*sic*) supérieure.

Encore, dans ces pages de MM. Plattard et Chinard, l'adhésion aux idées de Lefranc n'est-elle pas absolue : le premier place Méden, Uti, Uden « en pays imaginaire » ; le second admet qu'on peut ne pas identifier ces noms avec Médine et Aden; mais, bien qu'il ait lu le roman latin, il ne semble pas avoir noté que les Utopiens habitaient l'hémisphère austral, et il ne voit pas d'inconvénient à les placer « vers le Cathay, c'est-à-dire vers l'Inde » (p. 51), par une confusion entre l'Inde et l'Indie supérieure.

C'est en 1922 qu'ont paru les tomes III et IV des Œuvres de François Rabelais (librairie ancienne Ed. Champion), édition critique publiée par Abel Lefranc et ses collaborateurs MM. Boulenger, Clouzot, Dorveaux, Plattard et Sainéan. Ces deux tomes donnaient le texte du *Pantagruel* (livre II). L'introduction du tome III était rédigée par Lefranc. On y lisait, p. xxxvii (c'est nous qui imprimons en petites capitales les mots les plus frappants) :

> Nous avons DÉMONTRÉ précédemment (ici une note renvoie aux *Navigations de Pantagruel*) que l'itinéraire développé au chapitre xxiv était d'une parfaite logique, l'Utopie étant placée par notre auteur, COMME PAR MORUS, en Extrême-Orient, du côté de la Chine ou Cathay, AU NORD DE CET EMPIRE, non loin de la région portée sur les cartes sous l'appellation d'Indie supérieure.

Ainsi Lefranc conservait en 1922 une confiance entière dans la valeur de son ancienne exégèse. L'Utopie est toujours dans le Cathay, l'itinéraire de Pantagruel n'a pas changé d'un pouce. Et les auteurs des notes, que disent-ils? Ouvrons le tome IV aux pages 255 et suivantes.

M. Sainéan (notes 47, 48 et 49) refait de la tramontane un vent du nord et de Méden, Uti, Uden, etc., des pays imaginaires. « Il est possible pourtant, ajoute-t-il, que ces appellations fantaisistes aient été suggérées à Rabelais par des assonances de noms de contrées géographiques réelles. » Et il renvoie le lecteur aux *Navigations de Pantagruel*, où il pourra se renseigner « sur ces rapprochements ».

M. Sainéan, on le voit, garde une prudente réserve, et n'invite nullement le lecteur à situer sur la carte les pays imaginaires. En revanche, M. Clouzot ajoute (note 49) : « Si l'on suit sur une mappemonde l'itinéraire de Pantagruel depuis Aden, on arrive fatalement à Ceylan, appelée par Mercator

Zeilam ou *Tenarisim*. Il est donc possible que Rabelais se soit laissé tenter par une vague consonnance pour forger *Gelasim* avec ces deux noms. » Le même exégète écrit encore (note 50) : « L'itinéraire continuant selon toute vraisemblance à se diriger vers l'Orient, il est probable que Rabelais situe ses îles imaginaires dans l'océan Indien, vers l'archipel de la Sonde, où Java portait le nom d'*insula feminarum*. »

En 1923 paraissait la *Littérature française illustrée* de Bédier et Hazard. C'est encore Plattard qui avait rédigé le chapitre consacré à Rabelais. On y lisait, p. 154 : « Il (Pantagruel) double le cap de Bonne-Espérance et aborde en Asie, en cette région du Cathay, c'est-à-dire de la Chine, qui restait encore mystérieuse après tant de hardis périples des navigateurs espagnols et portugais. »

M. Georges Lote publiait en 1938 *La vie et l'œuvre de François Rabelais*. Voici comment il y racontait le voyage de Pantagruel (pp. 96-97) :

> Le navire qui le porte descend le long de la côte d'Afrique (...), double le cap de Bonne-Espérance, remonte ensuite vers le Nord, passe par Meden, Uti, Uden, Gelasim, les îles des Phées, et arrive enfin en Utopie. La situation de ce royaume, emprunté par Rabelais à l'écrivain anglais Thomas Morus, nous est donnée par le livre... *De optimo rei publicae statu deque nova insula Utopia*, paru en 1516. On s'y rend par Taprobane (*sic*)... Il faut le placer entre Ceylan et l'Amérique, c'est-à-dire vers la partie nord de la Chine, nommée alors pays de Cathay.

Un peu plus loin, parlant des voyages annoncés au dernier chapitre du *Pantagruel*, M. Lote écrit encore :

> A. Lefranc a étudié toute cette géographie rabelaisienne dans ses *Navigations de Pantagruel*, dont les conclusions peuvent être regardées comme définitives.

Arrivons enfin à l'édition critique du *Pantagruel* donnée en 1946 par M. Verdun L. Saulnier. L'ouvrage est précédé d'une introduction où nous lisons, p. XIV :

> Dans l'expédition qui clôt le livre, nos héros voguent vers l'Utopie par l'authentique route du Cathay, la Chine ou l'Indie supérieure. Les voyages annoncés à la fin de l'ouvrage, c'est, vers les Antilles, la traversée d'Amérique. Les premiers périples de Pantagruel reflètent donc une réalité d'époque, aussi bien que ses errances ultérieures, qui suivront les traces de Jacques Cartier.

C'est ainsi que nos érudits se sont laissé séduire par une brillante légende, faute, semble-t-il, d'en avoir suffisamment

contrôlé l'origine : Morus et son roman latin n'auraient-ils plus de lecteurs de ce côté de la Manche? Nous pouvons cependant en citer au moins deux : un juriste, M. Hercourt, auteur d'une thèse sur *l'Utopie de Thomas Morus* (1911), et un historien, M. Renaudet, qui a publié des *Etudes érasmiennes* (1939). Tous deux ont noté que l'île heureuse de Morus était à situer quelque part dans les mers australes, sans qu'on puisse préciser davantage.

◆

Pris en lui-même, le voyage si lestement conté au chapitre XXIV du *Pantagruel* n'est qu'une mystification du plus gros calibre. Mais replaçons-le dans le contexte, et il nous apparaîtra alors comme une transition indispensable entre deux séries très différentes de joyeux récits. Depuis le chapitre XIV, Rabelais s'amusait à nous raconter les farces de Panurge; et il donnait peu à peu à ce personnage une importance telle, que Pantagruel finissait par ne plus jouer dans le roman qu'un rôle secondaire. Maître François s'en est fort bien rendu compte, et, pour ramener le récit dans sa direction première, il a donné un grand coup de barre : plantons là les bons ribleurs du quartier latin, quittons la réalité pour le rêve et l'aventure, à nous les expéditions fantastiques, les exploits de géants! Avec des voyages et des batailles, on est toujours sûr de plaire : témoin le succès des *Grandes Chroniques.*

Alors, *comme par hasard,* les fées interviennent. Elles enlèvent Gargantua; les Dipsodes attaquent l'Utopie; Pantagruel reçoit des nouvelles graves, le voilà obligé de quitter la France.

Il s'embarque à Honfleur, donnant « pleines voilles » à certain vent du nord-nord-west qui à lui seul annonce déjà l'énorme farce que va être ce voyage. Nous voilà partis; allons vite, allons loin surtout : il s'agit de nous dépayser totalement. Et la nef du jeune héros, rasant la mer avec la rapidité de l'hirondelle, contourne l'Afrique en deux temps, fait escale à Mélinde...

L'océan Indien se déploie devant nous. Pantagruel va-t-il à présent,

Fileur éternel des immobilités bleues,

chercher son Utopie à travers cette immensité? Oh non!

car il ne s'agit plus ici d'une expédition comme celle d'Hythlodée, vers une île fortunée d'où nous rapporterions un système politique. Rabelais n'en demande pas tant... Son but premier, sinon le seul, est de réjouir ses lecteurs; aussi emmènera-t-il ses voyageurs dans une tout autre Utopie, où son génie d'humoriste va pouvoir se déchaîner. Seulement, pour y arriver, dès le départ de Mélinde il lui faudra effacer le sillage de sa nef et nous faire abandonner toutes les routes connues, puisqu'on va mettre le cap sur le pays des chimères. C'est le moment pour Alcofribas de prendre sa baguette magique. Une facétieuse tramontane surgit *comme par hasard,* et pffft! le vaisseau de nos aventuriers, promu vaisseau fantôme, nous entraîne tout à coup vers les ports de Rien, Encore-Rien, Toujours-Rien, vers le Pays-pour-rire et les îles des Fées : y a-t-il un meilleur itinéraire pour nous conduire au pays de Nulle-Part?

En somme, qu'avons-nous montré au long de ces pages, et à quelle conclusion nous font-elles aboutir? Nous avons constaté que si l'Utopie de Morus est le royaume de l'déal, l'Utopie rabelaisienne appartient tout entière au domaine du Canular (41)... Belle découverte, en vérité! Voilà plus de quatre cents ans que les lecteurs d'Alcofribas prenaient ces facéties pour ce qu'elles valent. Pourquoi faut-il que la critique moderne se soit mis un bandeau sur les yeux, pour tomber comme à plaisir dans le piège qui lui était tendu?

(41) A l'exception pourtant d'un ou deux passages où s'expriment les idées religieuses de Rabelais, seuls fragments sérieux parmi tant d'inventions burlesques.

LA PENSÉE DE RABELAIS DANS LE GARGANTUA

par RAYMOND LEBÈGUE

Depuis le milieu du XVI[e] siècle, les éditions collectives des œuvres françaises de Rabelais les présentent dans l'ordre suivant : *Gargantua, Pantagruel,* le *Tiers livre,* le *Quart livre.* Aussi a-t-on cru jusqu'au siècle dernier que le *Gargantua* avait été écrit et publié avant le *Pantagruel :* comme il est naturel, Rabelais avait raconté les exploits du père avant ceux du fils.

Mais des recherches bibliographiques et historiques révélèrent que le *Pantagruel* avait été dénoncé par le curé de St-André-des-Arcs en octobre 1533, et que plusieurs éditions étaient datées de 1533. Aujourd'hui nous savons que ce roman a paru dès 1532, avant la *Pantagruéline pronostication pour 1533,* et que le *Gargantua* n'a vu le jour qu'en 1534, entre le premier voyage de Rabelais en Italie et l'affaire des Placards (17 octobre).

Cette thèse s'appuie, en outre, sur de solides arguments internes. Une lecture même superficielle des deux romans fait ressortir les différences entre le *Pantagruel,* fidèle à la tradition des « chroniques de géants », et le *Gargantua,* plus original et plus riche de pensée.

Chacun d'eux commence par un prologue. Celui du *Pantagruel* contient un éloge bouffon de ce livre, précieux divertissement pour les goutteux et les vérolés; plus sérieux, celui du *Gargantua* est placé sous le patronage du « divin » Platon, et nous invite à sucer la substantifique moelle, car « les matières ici traitées ne sont tant folâtres comme le titre au-dessus prétendoit ».

Chacun d'eux est construit sur le même schéma traditionnel : naissance et adolescence du géant, guerre où il accomplit de fabuleux exploits. Mais les proportions changent, et les

événements prennent une signification nouvelle. Ainsi, en 1532, Rabelais avait raconté très brièvement l'enfance et les études de Pantagruel; celui-ci avait suivi les cours de mainte université, mais avec des progrès inégaux : « au regard de se rompre fort la tête à étudier, il ne le faisoit point, de peur que la vue lui diminuât. » C'est surtout la lettre de son père qui excitera en lui le désir de savoir. Tout au contraire, Rabelais a consacré près de quinze chapitres à l'adolescence et aux études de Gargantua. Six d'entre eux concernent l'instruction de ce géant, d'abord confié à de pitoyables maîtres, puis mis entre les mains de Ponocrates. Les chapitres XXIII et XXIV forment, comme on disait au XVI^e^ siècle, « l'institution d'un prince ». A cette époque où les humanistes raffolaient de titres grecs, Rabelais eût pu, à l'imitation de la *Cyropédie,* intituler cette partie de son roman la *Gargantuopédie.* Autre nouveauté : ces chapitres pédagogiques sont parsemés d'attaques virulentes contre les anciens livres d'enseignement et les maîtres de la Faculté de théologie de Paris.

Conformément à la tradition des romans de géants, les guerres tiennent une grande place dans le *Gargantua* comme dans le *Pantagruel.* Mais le roman de 1532 ne raconte que des événements militaires étranges et prodigieux : les six cent soixante chevaliers exterminés avec deux cordages et de la poudre à canon, la guérison d'Epistémon décapité, la victoire sur les Dipsodes au moyen de drogues altératives, le combat avec Loupgarou et les géants. En 1534, Gargantua se comporte, dans la guerre picrocholine, non seulement en géant, mais aussi en grand capitaine; et cette guerre sert de prétexte à un copieux enseignement de politique internationale.

Voici, enfin, des éléments tout nouveaux. Dans le *Pantagruel,* le père du géant ne faisait office de roi que dans un grand banquet de Cour; en 1534, Grandgousier précise les rapports qu'il entretient avec ses sujets. Le *Gargantua* se termine par les chapitres de l'abbaye de Thélème, qui sont assez faiblement rattachés au sujet principal; Rabelais y a tracé un programme de vie non pour les géants et leur suite, mais pour les courtisans, les humanistes, les évangéliques. En plusieurs endroits, les moines sont violemment pris à partie.

Quant au style et au ton, l'éloquence grave et cicéronienne est beaucoup plus fréquente dans le *Gargantua* que dans les

autres romans de Rabelais : la guerre picrocholine fournit le sujet d'une lettre de Grandgousier à son fils et de trois « concions », qui semblent traduites du latin.

Après avoir comparé entre eux ces deux romans, on s'étonne que les critiques littéraires aient pu croire à l'antériorité du *Gargantua*. Il apparaît, tout au contraire, que Rabelais, enhardi par le succès immédiat du *Pantagruel*, décida de lui donner une suite, qui s'élevât davantage au-dessus du niveau des chroniques de géants et qui fût une œuvre de propagande humaniste. Nous avons donc le droit de chercher dans le *Gargantua* la pensée profonde de Rabelais pendant les années 1532-1534.

◆

Essayons, d'abord, de reconstituer l'ambiance intellectuelle où il vivait. Quelles étaient ses principales lectures? A cette époque d'intense fermentation religieuse, les Evangéliques retournaient aux sources religieuses, aux Saintes Ecritures et aux Epîtres de saint Paul. Rabelais pratiquait les Evangiles et les Epîtres de celui qu'il appelle le Saint Envoyé ou la Trompette évangélique; il se servait, au moins en 1534, de l'édition du Nouveau Testament qu'avait procurée Erasme.

Lisait-il les livres luthériens? W. G. Moore, puis Lucien Febvre se sont posé cette question. La réponse est moins facile que pour Marguerite de Navarre, qui a laissé une traduction versifiée d'un dialogue de Luther. Dans les livres de Rabelais, on n'a relevé jusqu'à présent aucune imitation littérale d'un écrit des protestants allemands, mais seulement des reflets — directs ou indirects — d'idées luthériennes.

En revanche, l'écrivain moderne dont il lit attentivement les œuvres et qui informe sa pensée, c'est Erasme (1). En décembre 1532, il avait adressé, de Lyon, une épître latine au grand humaniste néerlandais. Aucune réponse n'ayant été conservée, nous ignorons si le destinataire l'a reçue. Elle est inspirée par une admiration et une reconnaissance sans bornes. Voici une traduction abrégée du principal passage :

...J'ai saisi volontiers cette occasion, mon père très bon, pour te révéler par un bon service mes sentiments de respect et de piété à ton égard. « Mon père », ai-je dit : si ton indulgence me le

(1) Dans un article publié par le *Journal of the Warburg Institute*, XII, j'ai appelé Rabelais « le dernier des Erasmiens français ».

permettait, je t'appellerais aussi ma mère. En effet, de même que les femmes enceintes nourrissent en leur sein des enfants qu'elles ne voient pas encore, de même moi, dont le visage t'est inconnu, tu m'as si bien nourri des très chastes mamelles de ta divine science que, si je ne rapportais à toi seul ce que je suis et ce que je vaux, je serais le plus ingrat de tous les hommes présents et à venir...

Eloquence d'humaniste, empêtrée dans des périodes cicéroniennes et où, comme dans les lettres des savants du temps, fleurit l'hyperbole. Mais les rapprochements que Thuasne, Delaruelle, W. F. Smith, Plattard, Renaudet, Febvre, Telle, et nous-même nous avons établis, depuis un demi-siècle, entre les œuvres d'Erasme et les romans de Rabelais, prouvent que ceux-ci sont parsemés d'emprunts à celles-là.

Peu fortuné et voyageant souvent, Rabelais n'avait pas une bibliothèque abondante et stable. Mais il emportait avec lui ces « digests » de la sagesse des Anciens : les Adages et les Apophtegmes compilés et commentés par Erasme; une bonne part de son érudition en tire son origine. Il pratiquait aussi ses œuvres philosophiques et polémiques : les *Colloques*, l'*Eloge de la Folie*, l'*Institution du prince chrétien*, le 2e *Hyperaspistes*, etc... Entre eux deux, on constate un accord sur les points essentiels de la religion, de la politique et de la pédagogie. Aujourd'hui, nous n'avons plus à nous demander si les œuvres d'Erasme comptent parmi les principales sources de Rabelais, — la cause est entendue — mais sur quels points Rabelais s'écarte des idées érasmiennes.

Mais ne cédons pas à la tentation de ne confronter un Rabelais, un Montaigne qu'avec des livres, anciens ou modernes. On a été trop loin dans cette voie. Ces grands esprits avaient les yeux bien ouverts sur les réalités de leur temps. Pour comprendre le *Gargantua*, il faut évoquer les événements qui ont précédé sa publication.

Politique extérieure : depuis 1529, les hostilités ont cessé entre François Ier et Charles-Quint. Toutefois la paix de Cambrai n'a pas mis fin à la rivalité entre les Valois-Angoulême et les Habsbourg. Non seulement François Ier, mais l'opinion française se souvient de la désastreuse bataille de Pavie et de l'humiliant traité de Madrid, qui avait valu aux fils du roi une captivité de trois années. Roi d'Espagne, empereur d'Allemagne, maître de la moitié de l'Italie, Charles-Quint encerclait la France. Contre son hégémonie, le roi Très-Chrétien cherchait des alliés parmi les princes luthériens d'Allemagne.

Politique intérieure : le fait dominant, c'est, à l'égard des réformateurs religieux, l'oscillation du pouvoir entre la sévérité et la tolérance. En 1529, en l'absence de François Ier, le Parlement de Paris fait étrangler et brûler Louis de Berquin. Mais, en 1531 et 1532, les prédicateurs évangéliques ont grand succès à Paris, et Gérard Roussel, aumônier de Marguerite de Navarre, prêche au Louvre. En mai 1533, Béda, syndic de la faculté de théologie de Paris, est exilé. Au mois d'octobre, des attaques partent de l'Université contre la reine de Navarre et son *Miroir de l'âme pécheresse;* le roi intervient et force la Faculté de théologie à les désavouer. Mais, le même mois, il rencontre le pape à Nice. Le 1er novembre, le discours du recteur Cop, rédigé par Calvin, fait scandale. En janvier 1534, Béda tente de faire obstacle à l'enseignement du Collège royal, aujourd'hui Collège de France. François Ier observe à nouveau une politique de tolérance, qu'interrompra fâcheusement, le 17 octobre 1534, l'affaire des Placards.

Ainsi s'opposent, d'un côté, la Sorbonne et le Parlement, toujours prêts à dénoncer ou à condamner les suspects d'hérésie, de l'autre, la sœur du roi, les partisans d'une réforme religieuse, et ceux des conseillers de François Ier qui veulent établir de bonnes relations avec les princes protestants d'Allemagne et avec Henri VIII.

Parmi ces conseillers figurent, au premier plan, les plus fidèles protecteurs de Rabelais : l'évêque Jean du Bellay, et son frère Guillaume, seigneur de Langey, qui, en 1540-1542, aura près de lui à Turin Rabelais comme médecin et bibliothécaire. Comme on serait heureux que les « propos de table » de Rabelais avec les frères du Bellay eussent été recueillis! Quelle lumière ils apporteraient sur son œuvre!

Or, en 1534, Jean du Bellay et Rabelais ont au moins un ennemi commun : la Sorbonne. Celle-ci a récemment condamné le *Pantagruel,* pour ses obscénités; ce qui ne l'a pas empêché d'être réédité et de se vendre fort bien. L'évêque avait contre elle de plus importants griefs. Conformément à la politique royale, son frère et lui s'efforçaient d'éviter une rupture définitive entre Henri VIII et le pape. La Sorbonne avait été invitée à décider si le mariage du roi d'Angleterre avec Catherine d'Aragon était valable, ou non. Certains canonistes parisiens penchaient à le déclarer irrégulier, ce qui eût permis à Henri VIII d'épouser religieusement Anne de Boleyn. Mais le syndic Béda affirmait la légitimité du mariage,

et, dès 1529, Jean du Bellay se plaignait de ses menées dans cette affaire.

En second lieu, à la fin de 1530, probablement à l'instigation de quelque sorbonniste, le Parlement de Paris avait entrepris une enquête sur Jean du Bellay, comme suspect d'hérésie; l'affaire n'avait pas eu de suite grave.

Enfin, un an après la nomination de Jean du Bellay comme évêque de Paris, la Sorbonne accusait son frère et vicaire général, René du Bellay, d'avoir facilité la fuite du recteur Cop, et s'efforçait — en vain — de lui retirer la juridiction sur les affaires d'hérésie. On conçoit aisément qu'en décembre 1533, lorsque l'évêque rentra à Paris, la rencontre entre lui et trois délégués de la Faculté de théologie fut marquée par une grande froideur.

Il convenait d'insister sur ces incidents successifs (2); car Rabelais passa les cinq premiers mois de l'année 1534 aux côtés de l'évêque; il était avec lui à Rome, le 23 mars, quand, malgré les efforts de l'envoyé de François Ier, le pape rendit une sentence contre Henri VIII. Nul doute qu'il n'ait entendu plus d'une fois son maître se plaindre des membres de la Sorbonne et de l'esprit qui y régnait.

◆

Quelle image le *Gargantua* nous propose-t-il de l'humanité? Dans ce roman, elle se compose de deux groupes : les idées chères à Rabelais et celles qu'il déteste, sont incarnées par des personnages antithétiques (ce qui rend très efficace son enseignement). D'un côté, il y a les sots et les méchants, Thubal Holoferne, Jobelin Bridé, Janotus de Bragmardo, et autres Sorbonnistes, Picrochole et ses trois capitaines, aux noms ridicules; de l'autre, se trouvent les sages : Grandgousier, Gargantua, et les personnages à nom grec, Ponocrates et Echéphron. Chez les premiers, la nature est mauvaise; puisque la Grâce divine ne les soutient pas (Picrochole est « délaissé de Dieu »), leur libre-arbitre ne peut faire que le mal.

Chez les autres et chez les Thélémites, Dieu a mis une bonne semence qui, dans des conditions favorables, fructifiera. On reconnaît ici l'optimisme des humanistes, et par-

(2) Ils ont été retracés en détail, en 1903 et 1904, par Bourrilly et Weiss dans le *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français.*

ticulièrement d'Erasme. D'ailleurs la justification du *Fais ce que voudras :*

parce que gens libres, bien nés, bien instruits, conversant en compagnies honnêtes, ont par nature un instinct et aiguillon qui toujours les pousse à faits vertueux et retire de vice...

est, comme l'a montré A. Renaudet, une adaptation de ce passage de l'*Hyperaspistes II :*

Je reconnais que chez certaines âmes *bien nées* et *bien élevées* il existe très peu de malice. La plus grande part de l'inclination au mal est due non à la nature, mais à une mauvaise éducation, à des *compagnies* malhonnêtes...

Peut-être jugera-t-on peu cohérente cette doctrine. Mais les mêmes hésitations ou contradictions se rencontraient chez Luther et chez Erasme. Celui-ci a écrit, en effet :

Sans la miséricorde divine, la volonté humaine demeure inefficace malgré tous ses efforts...
Dans la mesure où nous sommes fils d'Adam, nous péchons tous, et nous sommes par nature enclins au mal.

Puisque ces semences de vertu se développent avec une bonne instruction, la « Gargantuopédie » constitue une des parties les plus importantes du roman. On a cent fois commenté le programme d'études que Ponocrates impose à son élève. Mais, aujourd'hui, nous ne croyons plus guère à l'originalité de Rabelais en matière pédagogique. Son plus sûr mérite, c'est d'avoir mis ses idées sur l'instruction à la portée de quiconque savait le français, et de les avoir présentées sous une forme claire, vivante, fortement antithétique. Déjà, l'espagnol Vivès, ami d'Erasme, avait lié, dans son récent *De disciplinis,* les trois séries de préceptes : sur la santé et la nourriture, — sur les exercices physiques nécessaires, — et sur l'enseignement intellectuel, moral et religieux.

Maint texte du XVI^e^ siècle contient des idées analogues à celles de Rabelais. Voyez Ronsard, qui n'a guère pratiqué les œuvres du Tourangeau, mais qui appartient à la fois, comme Rabelais, au monde des humanistes et, comme le fils de Grandgousier, à la noblesse d'épée. Quand il décrit une de ses journées, il se rencontre fortuitement avec l'auteur de *Gargantua.* Jugez-en : dès le lever il prie Dieu, puis il s'adonne longtemps au travail; il déjeune sobrement, et dit ensuite les grâces; il se promène, et pratique le saut, la lutte, l'escrime

et la voltige; après souper, il fait une prière avant de s'endormir (3).

Si l'on récuse comme trop tardif le témoignage de Ronsard, je renvoie le lecteur aux ouvrages pédagogiques d'un Vergerio et d'un Mafeo Vegio, qui sont bien antérieurs au *Gargantua*, et où les exercices corporels ne sont pas oubliés. Mais voici un livre qui, depuis sa publication en 1528, eut un succès européen et que Rabelais a certainement lu en italien : le *Courtisan* de Balthazar Castiglione : le « courtisan parfait » dont il trace le portrait, doit, comme Gargantua, pratiquer toutes les armes à pied et à cheval, faire la voltige, combattre à la barrière, jeter le dard, la barre et la pierre, lutter, courir, chasser, nager, chanter, jouer de la viole, faire des discours; en plus, Castiglione lui demande de savoir faire des vers; mais, à la différence de Rabelais, il ne mentionne pas les pratiques religieuses.

Déjà Erasme avait marqué son mépris pour l'ancienne instruction et les manuels médiévaux qui étaient encore en usage au début du XVI^e^ siècle.

Ce savoir encyclopédique qui est inculqué, à longueur de journée, dans l'esprit du jeune Gargantua, n'est pas propre à ce géant. Au collège des Capettes, à Paris, ou au collège d'Auch, les journées des élèves étaient aussi remplies que les siennes. Dans ses mémoires, Henri de Mesmes raconte l'emploi de ses journées à l'Université de Toulouse, où il passa sa 14^e^, sa 15^e^ et sa 16^e^ année :

> Nous étions debout à quatre heures, et, ayant prié Dieu, allions à cinq heures aux études... Nous oyions toutes les lectures jusques à dix heures sonnées sans intermission. Puis venions dîner, après avoir, en hâte, conféré demie-heure ce qu'avions écrit des lectures. Après dîner, nous lisions, par forme de jeu (!), Sophocle ou Aristophane ou Euripide et quelquefois de Démosthène, Cicéro, Virgilius ou Horatius. A une heure aux études; à cinq au logis à répéter et voir dans les livres les lieux allégués jusqu'à six. Puis nous soupions et lisions en grec ou en latin. Les fêtes, à la grande messe et vêpres. Au reste du jour, un peu de musique et de promenoir.

Mais nous devons revenir, une fois de plus, à Erasme, dont l'adage *Spartam nactus es*, la lettre à Viterius, le *De pueris instituendis* offrent bien des points de comparaison avec notre Gargantuopédie. Dans le dernier de ces ouvrages, il invite le maître à donner au travail l'agrément du jeu; c'est par le jeu que Ponocrates enseignera à son élève

(3) *Cf.* sa *Réponse aux injures et calomnies...*, 1563.

l'arithmétique et la géométrie. Le titre du fameux chapitre XXIII : *Comment Gargantua fut institué par Ponocrates en telle discipline qu'il ne perdoit heure du jour* rappelle un passage de cet adage qui concerne le jeune Alexandre Stuart, dont Erasme déplorait la fin prématurée :

...aucune part de sa vie n'était enlevée à l'étude, sauf celles qu'il consacrait au sommeil et aux devoirs religieux.

Ce Stuart apprenait avec ardeur toutes les disciplines : les langues anciennes, l'histoire, le droit, la musique. Ailleurs, Erasme recommande d'enseigner aux jeunes gens aussi l'arithmétique, la géographie, les sciences naturelles.

Déjà Vivès avait recommandé l'observation directe des phénomènes naturels :

...contemplabitur rerum naturam in caelo et nubilo et sereno, in agris, in montibus, in sylvis,

l'utilisation des promenades et du repos pour l'enseignement :

deambulatio ipsa, atque otiosa illa contemplatio et schola est, et magister,

l'enquête auprès des artisans et des ouvriers : qu'on n'hésite pas, dit-il, à entrer dans les boutiques et les ateliers pour interroger les ouvriers et apprendre les choses de leur métier, ce que jadis dédaignaient de faire les personnes doctes (4).

Mais, tout en signalant les dettes de Rabelais à Erasme, à Vivès, à Castiglione, il est juste de reconnaître dans sa pédagogie son réalisme foncier, sa curiosité pour les techniques et les métiers, son souci de donner à l'instruction un caractère pratique et vivant.

◆

En cette année de commémorations rabelaisiennes, nous avions pensé prendre comme sujet de conférence *La tempérance dans l'œuvre de Rabelais*. Mais le public serait resté incrédule. N'a-t-on pas réuni à Angers, en l'honneur de

(4) Sur cet ouvrage de Vivès qui fut édité à Anvers en 1531, à Cologne en 1536, à Lyon en 1551, cf. les articles de G. L. Michaud en 1923 et 1925, J. Estelrich, *Vivès*, Paris, 1942, D'Ors, Jobit, etc., *Vivès humaniste espagnol*, Paris, 1941.

Rabelais, les confréries des Tastevins, des Bretevins et des Sacavins? Les Lyonnais n'ont-ils pas organisé une saison gastronomique où les traiteurs cuisinaient des plats rabelaisiens? Le Ministère des Postes n'a-t-il pas édité un timbre sur lequel Gargantua tient en main un verre de vin? A notre proposition téméraire et scandaleuse on eût opposé les repas pantagruéliques qui sont décrits dans l'œuvre du Chinonais, — par exemple, au chapitre XXXVII, le banquet offert par Grandgousier. Les lecteurs se souviennent de ces menus plantureux. Toutefois l'objection a peu de valeur, car c'est là une tradition des romans de géants : ces personnages ont, par nature, un appétit surhumain. Feuilletons l'un de ces romans : nous y lisons qu'à son petit déjeuner Gargantua a avalé toute une cargaison de harengs frais, cent quatre-vingts caques de maquereaux salés, et je ne sais combien de barils de moutarde. A un festin de victoire, ses entrées comprenaient les jambons de quatre cents pourceaux et les tripes de deux cents bœufs gras; il but dix tonneaux de cidre; à chaque bouchée, quatre hommes jetaient dans sa gorge des palerées de moutarde. Ces pages sont-elles de Rabelais? Non pas : il n'a jamais fait boire à ses géants du cidre! Elles sont tirées des *Grandes et inestimables chroniques du géant Gargantua*, qui ont paru à Lyon, en 1532, avant le *Pantagruel*, et auxquelles Rabelais n'a pas collaboré.

On pourrait nous opposer la seule lettre familière de notre auteur qui ait été conservée; elle est datée du 1er mars (1542), son ton est enjoué, et Rabelais vante à son correspondant la bonne chère :

> ...celui grand, bon, piteux Dieu, lequel ne créa oncques le carême, oui bien les... merlus, carpes,... ablettes... Item, les bons vins...

Mais nous n'entendons pas transformer l'adversaire de Carême en un prêcheur d'abstinence : un tel paradoxe est insoutenable. Notre thèse est celle-ci : si, comme l'écrivent les dictionnaires, la tempérance est la modération, la mesure dans les plaisirs de la table, Rabelais la recommande là où il exprime sérieusement sa pensée (nous laissons de côté les thèmes de la tradition gigantale, et les morceaux de simple verve, tels que les *Propos des bien-ivres* et le chapitre *Comment Gargantua humoit le piot*).

L'éducation de Gargantua nous offre des textes probants. Quand le jeune géant est aux mains des mauvais précepteurs, il engloutit dès son lever « belles tripes frites, belles carbon-

nades, beaux jambons, belles cabirotades, et force soupes de prime ». A déjeuner, il absorbe, pour commencer, quelques douzaines de jambons, de langues de bœuf fumées, de boutargues, d'andouilles, et tels autres avant-coureurs de vin. Ici Rabelais a plagié la phrase des *Grandes chroniques* sur les palerées de moutarde. Gargantua ne cesse de manger que lorsque le ventre lui tire, et de boire que quand le liège de ses pantoufles enfle d'un demi-pied...

Mais, après la purge d'ellébore que Ponocrates a prescrite, son élève est soumis à un régime strict : le déjeuner était « sobre et frugal, car tant seulement mangeoit pour réfréner les abois de l'estomac. Mais le souper étoit copieux et large, car tant en prenoit que lui étoit de besoin à soi entretenir et nourrir ». Et ici, ce n'est plus Mᵉ Alcofribas Nasier qui parle, mais le savant docteur François Rabelais; car il ajoute gravement : « ce qui est la vraie diète prescrite par l'art de bonne et sûre médecine. »

Quand Ponocrates l'emmène dans la banlieue parisienne, ils boivent, à table, du « vin aigué », c'est-à-dire de l'abondance.

Dans cette nouvelle vie du jeune Gargantua, où sont les goinfreries, les rasades au cours de la journée, et les arrière-collations?

Passons maintenant à l'abbaye de Thélème. Que Rabelais n'ait mentionné ni les cuisines, ni les « retraits », cela ne tire pas à conséquence. Mais il se tait sur la nourriture des Thélémites, alors qu'il décrit leurs costumes, leurs divertissements, et l'ameublement de l'abbaye. N'est-ce pas reconnaître implicitement que, dans la vie de gens « bien nés et bien instruits », il n'y a pas de place pour les excès de table et de boisson?

Toutefois la légende d'un Rabelais goinfre et ivrogne, propagée par le moine Puits-Herbault et par Ronsard, a la vie dure; elle persistera, et l'on ne prêtera attention ni à la tempérance de Gargantua à Paris, ni à la condamnation que, dans le *Quart livre*, Pantagruel porte contre la goinfrerie de Frère Jean et des Gastrolâtres...

Nous n'acceptons pas la thèse qu'Abel Lefranc a lancée d'un Rabelais antichrétien. Les objections que lui ont opposées Gilson, Febvre et d'autres, sont décisives. Mais, entre 1530 et

1550, il est difficile de préciser les positions religieuses des esprits les plus éminents. Il faut examiner sans parti pris et avec beaucoup d'attention les romans de Rabelais, pour savoir quelle place il réserve, dans la vie de l'individu, aux croyances et aux pratiques religieuses.

Comme Erasme et d'autres humanistes, Rabelais fait le départ entre deux sortes de pratiques : celles qui sont bonnes et qui tirent leur origine des paroles mêmes de Jésus-Christ, — celles qui sont inutiles ou nuisibles, et qui sont issues de superstitions modernes.

Dans la première catégorie figurent surtout les prières. Elles sont nombreuses dans tous les romans de Rabelais. Grandgousier, à genoux, prie Dieu d'amollir la colère de Picrochole. La journée de Gargantua à Paris comporte la prière du matin, celle du soir, et, après les repas, les actions de grâces et les cantiques.

Ce que Rabelais, comme Erasme, condamne, c'est une conception formaliste de la religion. Il critique avec violence la superstition populaire selon laquelle les saints pouvaient infliger des maladies; Grandgousier s'écrie avec indignation :

Je m'ébahis si vôtre roi... laisse prêcher par son royaume tels scandales.

Le même Grandgousier, porte-parole de Rabelais, qualifie les pèlerinages d' « otieux et inutiles voyages », et invite les pèlerins à rester désormais chez eux à travailler, entretenir leurs familles, instruire leurs enfants, et vivre

comme vous enseigne le bon apôtre S. Paul. Ce faisant, vous aurez la garde de Dieu, des anges et des saints avec vous...

Dans ses autres romans, Rabelais a attaqué ou ridiculisé les pardons, les vœux, le jeûne et l'abstinence. Sur tous ces points il s'accorde avec Erasme (5).

Nous arrivons à un problème délicat : quelle était l'opinion de Rabelais sur la messe et les sacrements? Bien entendu, il ne l'a pas énoncée en termes clairs. Nous sommes réduit à interroger quelques passages du roman. Ici encore, les deux parties de la Gargantuopédie vont nous fournir d'utiles indications. Au temps de Me Tubal Holoferne, le jeune Gargantua va, le matin, à l'église avec son bréviaire, et il y entend —

(5) Cf., dans les *Obsèques séraphiques* (*Colloques*), l'affirmation péremptoire du bigot Théotimus : « Quelles horribles maladies les saints ne suscitent-ils pas, quand on ne les fête pas comme il faut! »

exagération gigantale! — vingt-six ou trente messes; il débite, sans une seule omission, les litanies; puis, dans le cloître, il égrène ses patenôtres de saint Claude. Tout au contraire, son nouveau précepteur Ponocrates le mènera dans les endroits les plus divers, mais pas à la messe. Comme l'a remarqué Lefranc dans son introduction au *Gargantua*, il n'est plus question d'aller, pendant la journée au service divin. Et notons, au chapitre XXIV, cette phrase qui fait contraste avec les vingt-six ou trente messes du chapitre XXI : quand le temps était pluvieux, ils « alloient ouïr... les concions des prêcheurs évangéliques ». Pas de messe, non plus, pour les Thélémites : dans cette immense abbaye, il y a des « librairies », un théâtre, des bains, etc...; mais on ne mentionne pas d'église abbatiale. Chaque Thélémite a dans son appartement une chapelle (6) particulière; mais aucune allusion n'est faite à un service commun qui serait célébré par l'abbé Jean des Entommeures (!) ou un autre. Et, dans les autres romans de Rabelais, je ne vois jamais Pantagruel assister à une messe.

Quant aux sacrements, nous constatons le même silence. Si, au cours de la tempête du *Quart Livre*, un passager songe à se confesser, c'est le ridicule Panurge, et, dans la rédaction de 1548, frère Jean fait à ce sujet une réflexion fort peu orthodoxe, qui sera modifiée en 1552. Il semble bien que, comme Erasme, Rabelais n'attachait guère de valeur à la confession auriculaire.

Ces passages et ces omissions (dictées par la prudence?) nous font penser à une religion individuelle, où les cérémonies sont remplacées par les rapports directs du croyant avec Dieu, c'est-à-dire avec le Père éternel et le Christ rédempteur.

Cependant Rabelais reconnaît l'utilité d'un clergé. Ce clergé, il le définit très précisément au chapitre XL du *Gargantua*, comme au chapitre XXIX du *Pantagruel*. Il se compose de ceux qui « prêchent le saint Evangile purement, simplement, et entièrement (7) ». A l'abbaye de Thélème, bien que l'on y mène une vie très mondaine, sont admis, afin de « fonder la foi profonde » ceux qui le « saint Evangile en sens agile annoncent ». Et Gargantua oppose aux moines

(6) M. Michel François a donné de ce mot une interprétation très différente du sens habituel; elle ne me semble pas justifiée.

(7) La formule, à cette époque, était sans doute fort répandue. On la retrouve dans l'*Heptaméron* de Marguerite de Navarre : « prêcher purement et simplement l'Ecriture » (44e nouvelle).

inutiles les « bons docteurs évangéliques ». Rabelais pense à ces prêtres et à ces moines qui, au Louvre, à Paris, en province, prêchaient l'Evangile, rien que l'Evangile, et dont les sermons agissaient si fortement sur les foules.

Pour les autres membres du clergé, il est très sévère. Il crible de traits, en 1534, ces docteurs de théologie de la Sorbonne que, déjà, avant lui, Erasme avait qualifiés de sophistes. Il reprend contre les moines les critiques que de nombreux auteurs contemporains — même parmi les catholiques les plus orthodoxes — formulaient, surtout contre les ordres mendiants : accusations d'ignorance, de gourmandise, de mœurs relâchées. On retrouve chez lui les plaisanteries traditionnelles sur leur incontinence (mieux qu'Erasme, il en parlait en connaissance de cause, puisque deux de ses trois bâtards étaient déjà nés). En outre, dans le chapitre le plus véhément du *Gargantua*, il taxe d'inutilité les moines, tout au moins (correction inspirée par la prudence) les « ocieux moines », les contemplatifs; et son porte-parole Gargantua leur oppose frère Jean qui, lui, « travaille, laboure, défend les opprimés, conforte les affligés, subvient aux souffreteux ». D'ailleurs, cette hostilité virulente se rencontrait déjà non seulement chez les luthériens, mais chez Erasme, qui, cent fois, a attaqué les vices des moines, et même l'institution monacale : *monachatus non est pietas.*

Reprenons la description de l'abbaye de Thélème. Cette fiction est moins originale et moins riche d'idées que l'*Utopia* qu'avait publiée Thomas Morus, et son auteur ne s'est pas soucié de la rendre réalisable : il a imaginé une société de riches oisifs sans obligation civile, ni militaire, et qui vivent dans un régime anarchique. Mais c'est un précieux document sur l'histoire des mœurs : les Thélémites mènent dans un château fastueux et pourvu de tout le « confort » une vie élégante, à l'instar des Cours italiennes et du *Cortegiano*. Il nous renseigne aussi sur le caractère et sur la pensée profonde de frère François Rabelais, ex-moine des couvents de Fontenay-le-Comte et de Maillezais. Alors que toutes les Utopies, depuis Platon jusqu'à Fénelon ou Cabet, enserrent la vie de l'individu dans un réseau de règlements et de contraintes sociales, à Thélème chaque habitant a une liberté illimitée : *fais ce que voudras*. Avec cette conséquence merveilleuse :

Si quelqu'un ou quelqu'une disoit *Buvons*, tous buvoient. Si disoit *Jouons*, tous jouoient...

On sent chez l'auteur le désir d'une vie indépendante et libre, désir qui fut satisfait, au moins en partie, à Lyon et chez ses bienveillants protecteurs, les Du Bellay.

Mais un des caractères les plus significatifs de cette communauté gouvernée (?) par l'abbé Jean des Entommeures, c'est qu'elle est une anti-abbaye. Selon la volonté de frère Jean, on n'y prononce aucun vœu, les deux sexes y cohabitent ouvertement et en tout bien tout honneur, on en sort quand on veut, et cette vie courtoise, où les hommes sont au service des dames, aboutit naturellement à des mariages : en se mariant, les Thélémites quittent l'abbaye, et s'entr'aiment jusqu'à la fin de leurs jours. Rabelais se plaît, dans cette fiction, à prendre le contre-pied de la vie monacale. Récemment M. Telle en a rapproché le projet qu'en 1535 le réformateur allemand Mélanchthon adressait à François Ier, de transformer les couvents en collèges. Et surtout il cite un passage de la *Vie de saint Jérôme* qu'Erasme avait publiée en 1516 : l'ancien moine du couvent de Steyn représentait le monachisme du temps de saint Jérôme comme une sorte de Thélème; sans doute, il n'y avait ni luxe, ni cohabitation des sexes; mais on y jouissait d'une liberté absolue; pas de règlements d'origine humaine; chacun s'habillait à sa guise, on allait et venait où l'on voulait, on ne prononçait pas de vœux monastiques (8). Bref, dans cette page où l'histoire est faussée par la polémique et par la justification de soi-même, Erasme traçait, une vingtaine d'années avant Rabelais, le programme d'une vie communautaire, monacale, qui était « tout à fait l'opposé » du monachisme du xvie siècle. L'inventeur de l'abbaye de Thélème s'en est certainement souvenu.

Quant aux mariages contractés par les Thélémites, Rabelais, ici encore, s'accorde avec Erasme. Celui-ci a fréquemment affirmé la supériorité du mariage sur le célibat des moines et des nonnes; il faisait résider dans l'observation des lois du mariage, et non dans une vie conventuelle la véritable chasteté. Rabelais a repris cette thèse, et lui a donné un caractère piquant en situant dans une abbaye les préliminaires de l'union conjugale.

(8) Le passage est cité dans l'article de M. Telle (*François Rabelais, ouvrage publié pour le quatrième centenaire de sa mort*, 1953, p. 111).

Les problèmes politiques qui sont abordés dans le *Gargantua*, sont de deux sortes : les rapports du souverain avec ses sujets, et ses relations avec ses voisins en temps de paix et en temps de guerre.

Le géant Grandgousier, qui dans les premiers chapitres, n'est qu'un bon buveur et un bon raillard, se révèle, au cours de la guerre picrocholine, le parangon des souverains. Il a dû lire l'*Institutio principis christiani*, ouvrage d'Erasme qui eut un large succès en Europe. Il est le roi-philosophe dont avait rêvé Platon (9), le roi-père de famille, qui appelle ses sujets « mes bonnes gens, mes amis », et qui se tient pour obligé de les secourir,

...car de leur labeur je suis entretenu, et de leur sueur je suis nourri...

Entre eux et lui, il existe un pacte tacite, des obligations réciproques.

Grandgousier, qui réside à la Devinière, a pour proche voisin Picrochole, roi de Lerné. Non seulement il ne lui a jamais causé de dommage, mais il l'a souvent secouru en conseils, en hommes et en argent. A la suite d'une querelle entre manants, ce voisin coléreux et belliqueux lève une énorme armée, envahit et ravage les terres de Grandgousier. La guerre éclate; elle se terminera par la victoire de Gargantua, revenu de Paris à l'appel de son père.

Ce copieux épisode révèle que Rabelais avait lu les écrits pacifistes d'Erasme (10) et qu'il avait adopté la plupart de ses idées sur la guerre. Un point sur lequel l'humaniste néerlandais insiste, c'est l'origine souvent mesquine des guerres; Rabelais illustre à merveille cette idée en mettant à l'origine d'une guerre qui doit embraser l'Europe, l'Asie mineure et le Groënland, une querelle entre bergers et fouaciers. Dans son *Institutio principis christiani*, Erasme dénonce l'influence néfaste des conseillers belliqueux; Rabelais leur donne les

(9) Sur le succès en France de la formule platonicienne-érasmienne *Heureux les Etats où les rois philosopheront*, cf. mon article *La République de Platon et la Renaissance française* (*Lettres d'humanité*, II, 1943).

(10) La *Querela pacis* (1517) a été rééditée à Paris, en 1924, par Mme Constantinescu-Bagdat. L'adage *Dulce bellum inexpertis* vient d'être réimprimé à Bruxelles.

noms de duc de Menuail, comte Spadassin et capitaine Merdaille, et les montre à l'œuvre. Quoique Grandgousier soit en état de légitime défense, *il* « n'entreprendra guerre qu'*il* n'ait essayé tous les arts et moyens de paix » ; il a bien retenu sa leçon, car nous lisons dans l'*Institutio :*

Un bon prince n'entreprendra jamais une guerre avant qu'il n'ait tout tenté pour l'éviter.

Un peu plus tard, il s'efforce d'*acheter* la paix : l'expression est empruntée à la *Querela pacis*. Tout un passage de son discours à Toucquedillon fait écho aux ouvrages pacifistes d'Erasme :

[La guerre de conquête] est contraire à la profession de l'Evangile... Ce que les Sarrazins et Barbares jadis appeloient prouesses, maintenant nous appelons briganderies et méchancetés (11).

Lorsque la guerre est devenue inévitable, Grandgousier décide que « l'exploit sera fait à moindre effusion de sang que sera possible » ; il suit exactement le conseil que donne l'*Institutio :*

Que la guerre soit conduite avec la moindre dépense de sang chrétien.

La généreuse « concion » de Gargantua aux vaincus :

Maintenant je vous absous et délivre, et vous rends francs et libères comme par avant

fait penser aux nobles paroles qu'Erasme, dans le colloque de l'*Ichthyophagie*, attribue à Charles-Quint, vainqueur de François I^er^ :

Je vous accorde la vie, je vous accorde la liberté.

Mais, malgré ces ressemblances et ces emprunts textuels, il ne faut pas pousser trop loin, en matière de politique extérieure, le parallèle entre Erasme et Rabelais. Le premier est un citoyen de la république des humanistes, le second un enfant d'une vieille province française. Dans l'adage *Dulce bellum inexpertis*, Erasme condamne même les guerres dites justes, et va jusqu'à recommander la non-résistance à l'ennemi. Devant le péril turc il défend de prendre les armes, et nous

(11) *Et quod nunc latrocinium est, tum bellum erat* (Adage *Dulce bellum inexpertis*).

invite (est-il donc naïf à ce point?) à convertir les Ottomans par la démonstration de nos vertus. Rabelais a des réactions patriotiques devant les malheurs de la France, tels que le désastre de Pavie, ou devant ses périls (12). Alors que Morus, dans l'*Utopie*, et Erasme dans l'Adage, critiquent les guerres de conquête de Louis XII et de François Ier, lui, c'est à l'empereur d'Allemagne qu'il s'en prend, c'est lui qu'il désigne très clairement dans la « concion » de Gargantua :

...les autres rois et empereurs, voire qui se font nommer catholiques, l'eussent misérablement traité, durement emprisonné, et nançonné extrêmement... Eussions pu... retenir pour otages ses enfants aînés...

Et Rabelais ne met pas en doute la légitimité d'une guerre de défense.

◆

Par réaction contre les Romantiques et contre certains adorateurs de Rabelais, il ne faut pas le prendre pour un simple amuseur : quel roman du XVIe siècle possède autant de richesse intellectuelle que le *Gargantua*? Admirons la fécondité littéraire du règne de François Ier : les plus grands problèmes qui agitaient les esprits, ont été traités *en français* dans l'*Institution de la religion chrétienne* et dans deux livres qui sont couramment qualifiés de « gaulois » : l'*Heptaméron* de Marguerite de Navarre, et le *Gargantua* de Rabelais.

Dans l'un de ces ouvrages « gaulois », une vertueuse princesse voulait, au moyen d'histoires amoureuses, tantôt émouvantes, tantôt plaisantes, faire accepter par les gens des hautes classes ses idées sur la religion chrétienne, sur le mariage, sur les relations entre les deux sexes. Dans l'autre, le médecin de l'Hôtel-Dieu de Lyon utilise des aventures extraordinaires et comiques pour attaquer des usages, des croyances, des institutions qui lui semblent absurdes ou nuisibles, et pour propager les idées chères à de nombreux humanistes.

Nous retrouvons dans le *Gargantua* un bon nombre des opinions soutenues par Erasme et par d'autres humanistes; mais on y reconnaît l'aversion de l'ancien moine pour les contraintes de la vie conventuelle, son goût de la liberté d'action, et son sens des réalités : réalité de la défense nationale contre

(12) Cf., en 1546, le prologue du *Tiers livre*.

une agression étrangère, réalité de la conduite de la guerre, que Gargantua pratique en sage capitaine plutôt qu'en géant, réalité d'une instruction dans laquelle les lectures sont complétées par l'observation et par les leçons de choses. Rabelais n'est pas seulement un inégalable artiste, il est un des penseurs les plus représentatifs de la première Renaissance française; en choisissant la langue « vulgaire », il a, plus que quiconque, répandu en France l'humanisme « évangélique » et érasmien.

LE FESTIN DEVANT CHANEPH

OU LA CONFIANCE DERNIERE DE RABELAIS

par V.-L. SAULNIER

Dans une vie de soixante ou soixante-dix ans, Rabelais n'est romancier que pendant ses vingt dernières années. Dès le premier jour où il se fit narrateur pantagruélique, il avait donc — expérience et pensée — de quoi dire : et il l'a dit. Mais les vingt années que couvre cette carrière romanesque ne sont pas loin de représenter, dans l'histoire religieuse de tout le XVI^e^ siècle français, la crise décisive. Vers 1530, c'était le dernier grand espoir des Evangéliques : on pouvait compter encore réformer de l'intérieur l'Eglise de France, dans ses cérémonies, ses traditions dogmatiques, ses définitions de l'autorité, aussi bien que dans sa tenue morale et sa culture. Vers 1550, les camps sont près d'être définitivement tranchés : Calvin existe, il y a Genève et Rome; ces jours ou leurs lendemains sont pour la persécution et la Contre-Réforme, pour la guerre civile et les fanatismes opposés. Au long de ce débat, où vont les croyances de Rabelais?

« Evangélique », il le fut à coup sûr. Mais on ne peut se contenter de coller ainsi une étiquette. L'Evangélisme est chose qui évolue : nous sommes en des temps où, à tout le moins, il risque à chaque heure de se décomposer. Et puis, la vie même d'une seule conscience est évolution. La conscience de Rabelais, il s'agit moins de la classer que, si l'on ose dire, de la tâter. Oui, ce sont les modalités qui surtout importent.

Le premier *Pantagruel* et le *Gargantua*, l'élan un peu fou de l'un, la pensée généreuse de l'autre, représentent la réflexion de Rabelais au dernier moment du grand espoir évangélique. A l'autre bout de l'œuvre, le *Quart Livre*, qu'il

donne à la veille de mourir. Un livre égal aux autres : plus riche, dans le domaine de la croyance, d'aspects et de détours, parce que la sagesse a mûri dans l'épreuve. Un livre testamentaire. On y trouvera verve et gaîté : mais, maintenant plus étroitement que jamais, l'art est au service d'une pensée. Un art concerté, qui sait où il va, au fil d'une patiente série d'épisodes allégoriques.

Il en est d'intention assez claire : l'épisode de Papimanie vient pour offrir une satire des abus variés de la cour romaine, tout comme l'épisode de Gaster pour stigmatiser le matérialisme moral. La fin du livre se fait plus brumeuse. Or, c'est là que se cachent plusieurs des meilleurs morceaux. C'est par là qu'il faut scruter, pour voir l'aboutissement de la réflexion, éclairant du coup l'ensemble de l'ouvrage. Entre l'intrépidité du martyr, et l'accommodement de l'épicurien vulgaire, où Rabelais choisit-il sa place? C'est la grande question. On peut répondre : au festin devant Chaneph (1).

CALME PLAT

Nos navigateurs, Pantagruel et toute sa troupe, viennent de quitter l'île des Gastrolâtres. Mais voici que, face à l'île de Chaneph, la flotte se trouve immobilisée : « le vent nous faillit et fut calme en mer ». Impossible d'avancer. C'est alors une belle scène d'ennui général : Panurge fait des bulles avec une paille, Gymnaste « apointe » des cure-dents, Ponocrates se chatouille pour se faire rire, Carpalim fabrique un moulinet sur une coquille de noix, et ainsi de suite, tandis que pour sa part Pantagruel s'endort sur *Théagène et Chariclée*. Mais il s'éveille; et voici la scène des « problèmes ». A chacun des compagnons de poser une question au maître : par exemple, comment « hausser le temps en calme »? comment remédier à « fâcherie », à l' « éblouissement des yeux », aux bâillements? Pantagruel promet de satisfaire tout le monde par une seule réponse, et de répondre non par paroles mais par effets. Or, c'est, dit-il, « juste heure de dîner ». Suit alors une scène de festin. Mais le dessert n'est pas mangé, que le vent désiré se lève. Et c'est la scène finale, une large manifestation d'allégresse : en même temps que le temps se levait, toutes les difficultés proposées tout à l'heure se sont trouvées

(1) Voir le *Quart Livre*, chap. LXIII-LXV.

levées de fait; on ne s'ennuie plus, on ne bâille plus, on n'a plus les yeux éblouis : tandis que les amis mangeaient, tout s'est arrangé; philosophant sur le miracle, ils n'ont plus qu'à élever vers Dieu des chants de grâces.

Voilà les faits, rapportés en gros. Pour les analyser dans leur valeur allégorique, c'est, bien entendu, le détail qui compte.

CHANEPH : L'ANTI-THELEME

Qu'est-ce donc d'abord que cette île face à laquelle nous sommes? Voyons d'abord comment traduit la *Brève Déclaration* qui accompagne le livre : le nom de Chaneph vient de l'hébreu, et il désigne l'hypocrisie. Mais le texte même des chapitres sera plus explicite encore. Cette île est celle des « hypocrites, hydropiques, patenôtriers, chattemittes, santorons, cagots, ermites ». Autant de termes dont maître François se plaît à nommer les adeptes de la fausse foi. Des gens qui ne cessent de marmotter prières, d'égrener chapelets et litanies : mais dont la dévotion, tout extérieure, cache mal la méchanceté de cœur. A ces cagots, on le sait bien, Rabelais jetait l'anathème à travers toute son œuvre. Mais, avec le temps, l'attaque a de quoi se faire plus âpre. Car il ne s'agit pas seulement de bigots, ridicules dans la singerie de leurs pratiques bornées; ni de faux croyants, qui méconnaissent l'essentiel de la religion du Christ. Ce sont hypocrites tracassiers, acharnés contre leur frère. Et ce genre de tracasserie s'aggrave singulièrement, vers l'époque du *Quart Livre*.

D'indésirables de cette sorte, les compagnons de Pantagruel eurent déjà l'occasion, au cours de leur navigage, de faire la funeste rencontre. Il leur a suffi de croiser la flotte des pères « concilipètes » — on aurait cru d'abord le signe de bon augure — pour voir s'élever la plus effroyable tempête. C'est sur ce souvenir, précisément rappelé, que nos compagnons perdent toute envie de descendre à Chaneph. L'absence de vent ne suffit pas, en effet, à expliquer qu'ils restent à l'écart, puisque l'un des leurs (Gymnaste) sera tout de même délégué pour aller porter à l'île, sur un canot, l'aumône facétieuse de soixante-dix-huit mille beaux petits écus à la lanterne.

C'est que l'engeance redoutable s'est mise à dangereusement pulluler. Voilà ce que signifient les remarques touchant les

« hypocritesses, chattemittesses, ermitesses », grâce auxquelles les hypocrites-chattemittes-ermites se reproduisent en abondance de petits hypocritillons-chattemitillons-ermitillons. Sans doute devine-t-on, là derrière, quelque particulière allusion au relâchement des mœurs dans les monastères. Mais Rabelais veut dire surtout que maintenant la race exécrée des cagots fleurit et pullule; elle se fait triomphalement tentaculaire et ravageuse.

N'est-ce pas assez dire que Chaneph représente exactement l'anti-Thélème? Rappelons-nous l'inscription fameuse qui, sur la grand-porte de l'abbaye de Thélème, définissait les indésirables :

Ci n'entrez pas, hypocrites, bigots,
Vieux matagots, marmiteux, boursouflés...

Tous ceux que l'on jetait dehors, ceux-là hantent précisément l'île de Chaneph, citadelle de l'intolérance. L'une des allégories répond à l'autre. Réciproquement, il est clair, ceux qui refusent de descendre à Chaneph sont ceux-là mêmes qu'on souhaitait voir venir à Thélème :

Ci entrez, vous, qui le saint Evangile
En sens agile annoncez, quoi qu'on gronde...
Entrez, qu'on fonde ici la foi profonde...

Les anti-Thélémites se trouvent groupés, allégoriquement, à Chaneph. Pour les Thélémites, ils sont sur la nef de Pantagruel. Et ce n'est pas ici une anecdote. Nous sommes au fond même du cœur de Rabelais. La double allégorie définit, en puissance, tout son amour et toute sa haine.

JAMBONS ET PROBLEMES

La voie de Chaneph est la voie du danger; et l'on imagine bien ce que vaut la vie dans l'île. Moins claire est la voie du salut — autrement dit, ce qui se passe au large. En somme, on propose des problèmes assez variés, et délicats; puis on fait venir pots et jambons : et toutes les difficultés se trouvent levées dès que l'on festoie.

Problèmes et jambons : le couple peut surprendre. Rabelais parle-t-il en clair? On peut d'abord le supposer. En cas d'ennui ou de malheur, mettez-vous les pieds sous la table,

et, le verre en main, attendez donc que les choses s'arrangent. Autrement dit, vivotez confortablement et pensez à autre chose : inutile de vous fatiguer. C'est bien ce qu'un Panurge a l'air de tirer de l'aventure, en fait de philosophie, citant le proverbe commun :

Le mal temps passe et retourne le bon,
Pendant qu'on trinque autour de gras jambon.

Que cette explication purement jambonnique soit sommaire, ce n'est pas ce qui la condamnerait nécessairement. Mais si l'on suit de près le texte, elle ne peut vraiment satisfaire.

D'abord, notre épisode suit immédiatement celui de messer Gaster. L'auteur vient donc de honnir magistralement les Gastrolâtres, gens qui ne sont que « poids et charge inutile de la terre ». Si donc, au large de Chaneph, les Pantagruélistes ne songent qu'à manger, les voilà qui tombent, au moins pour quelque temps, dans le vice qu'on vient de montrer impardonnable.

Autre chose notable. Le festin devant Chaneph n'a rien de l'orgie ni de la ripaille. Le narrateur insiste un peu sur le service de table, il énumère avec quelque complaisance les instruments du bien-boire : « flacons, tasses, hanaps, bassins ». Mais très peu de détails sur le menu. « Quatre horrifiques pâtés de jambon » : voilà tout ce qu'on nous dit de précis, ajoutant : « Vrai Dieu, comment il y fut bu et gallé! » Quatre pâtés de jambon (pour dix personnes au moins, notons-le), plus le pain, et de la boisson. On ne précise pas davantage. Au lecteur d'opposer ce « menu » si succinctement indiqué, aux interminables énumérations qui définissaient les services des gens de chez Gaster : c'est par dizaines que les plats défilaient, tant gras que maigres.

Il y a plus. Dans la solution des problèmes, nos bons compagnons voient nettement le doigt de Dieu. Et ils le disent largement, chantant par exemple « divers cantiques à la louange du très haut Dieu des ciels », sans compter tous les hommages qui constituent la fin de l'épisode. Il ne s'agit évidemment pas ici de simples « grâces » dites après un repas. Et rien ne permet de penser que ce soient hommages de dérision ou de plaisanterie. C'est l'expression d'une reconnaissance profonde pour une particulière intervention de Dieu.

Considérons encore qu'à cette explication, Pantagruel donne

sa garantie. C'est lui qui promet la solution des doutes, et qui l'obtient par cette voie de miracle. Or Pantagruel, dans le *Quart Livre*, est un prince noble et sage, la « blague » n'est pas son fait. Un hommage de Panurge peut être équivoque. Mais Pantagruel est caution. Il ne représente que la pensée sérieuse.

Ajoutons que l'interprétation jambonnique ferait mal comprendre l'éclaircissement soudain de certains des doutes. Si l'on vient seulement de faire un bon repas, nous comprenons peut-être que Panurge ne cherche plus « remède contre fâcherie », ni Rhizotome « remède contre les bâillements ». Mais en quoi se trouve résolu le problème d'Eusthenes, qui se demandait comment il se fait que la salive humaine soit pernicieuse aux serpents si l'homme est à jeun?

Ceci enfin. La solution jambonnique, l'un des compagnons l'avait trouvée tout seul, sans avoir besoin du miracle éloquemment annoncé par Pantagruel. C'est frère Jean. Dès avant la scène des Problèmes, tandis que ses amis tuaient le temps, il s'était pour sa part retiré dans la cuisine, pratiquant l' « horoscope des fricassées ». S'il suffisait de manger pour être satisfait, pour frère Jean jamais il n'y aurait eu de problème à poser ensuite, ni de solution à attendre.

« *EN MON JARDIN SECRET...* »

Or, on ne peut pas esquiver le dilemme. Ou bien l'explication jambonnique, l'explication « en clair » est suffisante : et l'on tombe dans toutes ces difficultés. Ou bien, il faut chercher une explication symbolique. Chose dangereuse, bien sûr. On hésitera moins si l'on remarque que Rabelais lui-même nous y invite.

C'est plus d'une fois qu'il nous l'a dit : le sens profond de l'œuvre n'apparaît qu'à l'examen; la vraie pensée ne s'exprime pas, dans son livre, elle se suggère. Nous ne voulons pas ici examiner la question dans son ensemble. Nous n'avons pas le droit de faire fond sur la page illustre où Rabelais nous invite à briser l'os médullaire afin de découvrir la substantifique moelle : elle est d'une autre date, d'intention peut-être équivoque. Mais, sans compter que le procédé allégorique est d'emploi constant dans le *Quart Livre*, nous avons beaucoup mieux. Et dans les pages mêmes qui nous occupent.

Les compagnons viennent de proposer leurs doutes à Pantagruel, et le chef de déclarer qu'il ne les lèvera pas par paroles mais par l'effet. Or, pour mieux définir son dessein, il empruntera à Tite-Live une anecdote. La voici. Sextus Tarquin, régnant sur la ville des Gabins, et désirant les réduire à une parfaite soumission, voulut demander conseil à son père Tarquin le Superbe. Il lui dépêche un messager, lui posant la question en clair. Craignant quelque indiscrétion du messager, Tarquin le Superbe se contenta de le mener en son « jardin secret » : et, devant lui, à coups d'épée, trancha « les hautes têtes des pavots là étant ». Il lui ordonna seulement de rapporter le fait à son fils, qui comprit fort bien, et fit décapiter les principaux personnages de la ville : ceux-ci abattus, tout le peuple était soumis.

La chose est claire : non seulement le Superbe a substitué un geste à la parole, pour s'expliquer; mais c'est d'un geste à double sens qu'il a usé. Un sens pour le messager, un sens pour Sextus. Et Pantagruel fera de même. Les jambons que l'on déguste, ce sont les têtes des hauts pavots coupées. Mais l'explication jambonnique de notre épisode, c'est l'équivalent de ce qu'avait compris l'intermédiaire, dont le Superbe voulait justement (« soi défiant de la fidélité du messager ») qu'il ne comprît, en somme, rien.

« En mon jardin secret... » Il n'est pas interdit de rêver un peu sur une telle formule. Hors de l'anecdote des Tarquins, on la retrouve deux fois, dans le *Quart Livre*. Dans l'*Ancien Prologue :* c'est « hors (son) jardin secret » que Timon avait ce figuier auquel se pendaient les Athéniens candidats au suicide, comme Rabelais ordonne à ses ennemis les Cannibales d'avoir à se pendre bientôt. Dans l'épisode des Chicanous : tandis qu'il berne au grand jour ses ennemis, c'est « sous la treille de son jardin secret » que le seigneur de Basché se retire avec ses gens, s'il veut s'esbaudir, parler à cœur ouvert, et faire gorges chaudes de ses dupes. Les cas sont divers. Le retour des mêmes mots n'a pas tout à fait la valeur d'un signal. Mais cette notion et cette formule du jardin secret, c'est-à-dire du jardin privé, nous avons le droit de les reprendre, et (fût-ce à notre compte) d'en faire une espèce de devise, pour le Rabelais du *Quart Livre*.

Fermons cette parenthèse. Ce que le Rabelais de Chaneph nous indique en tout cas, c'est qu'après le sens du messager, il faut tâcher de voir l'idée de Tarquin.

HAUSSER LE TEMPS

Parmi les problèmes proposés, le principal — tout l'indique — est celui-ci : comment *hausser le temps?* « Comment Pantagruel hausse le temps avec ses domestiques » : c'est le titre et la matière de tout le dernier chapitre, en cet épisode. Il importe évidemment de définir le sens de l'expression.

Qu'elle soit (comme on l'a dit), dès l'époque où nous sommes, un synonyme exact de « boire », dans l'usage général, c'est ce qu'on ne peut rigoureusement affirmer : l'exemple précis relevé chez Mathurin Cordier (1530) demeure isolé, quelque éloquent qu'il soit (2). On ne lui trouve guère cette valeur, pour ainsi dire fixée, dans l'usage des textes, qu'un peu plus tard apparemment, avec Guillaume Bouchet et Brantôme. On peut penser du moins que vers le milieu du siècle, l'idée de se livrer au bien-boire et celle de hausser le temps s'accompagnent si volontiers qu'elles en viennent à s'associer, si bien qu'il y a entre elles de l'équivalence. Ainsi les montre, par exemple, le monologue du « valet à louer » de Christophe de Bordeaux :

Si le temps est bas, je le hausse
En bien buvant, voire du bon.
J'aime au matin le bon jambon
Et le vin blanc à déjeuner.
Je ne me connais à jeûner.
Tandis qu'aurai argent en bourse.

Or, Rabelais aime à jouer, on le sait bien, sur le double sens, réaliste et dérivé, des locutions ordinaires (2*b*). Et c'est bien ce qu'il fait, ici comme ailleurs. Boire, hausser le temps : les faits s'accompagnent de si près que les choses ou les mots en viennent à valoir l'un pour l'autre.

Il y eut séance de bien-boire : et l'on épiloguera sur la vertu salutaire du vin, alléguant par exemple le *Cyclope* d'Euripide :

Furieux est, de bon sens ne jouit,
Quiconque boit et ne s'en réjouit.

(2) Voir *Cinquième livre*, chap. XXII; Recueil Montaiglon, t. I, p. 77; *Rev. des Et. rabelais.*, VII, 93-96; *Rev. du XVI^e siècle*, I, 502-503; L. Sainéan, *Langue de Rabelais*, II, 257; Huguet, *Dict. de la langue du XVI^e siècle*, IV, 455.

(2 *b*) Par exemple, en « réalisant » une métaphore comme celle de la « puce à l'oreille ».

Encore cette philosophie du boire (« Beuvons » : tel doit être, au demeurant, le dernier mot du *Quart Livre*) n'est-elle point toute vulgaire. Qu'il y ait là symbole d'une recherche de la sagesse, c'est ce que veut dire tout le mythe de la Dive Bouteille dont nos amis cherchent si longuement le « mot ». Il ne s'agit pas tout bonnement de déclarer : après la pluie le beau temps, à demain les affaires sérieuses, noyons nos soucis dans nos verres.

Mais parallèlement, le temps fut proprement « haussé ». C'est dire d'abord, et physiquement, que les vents se sont levés; le temps, qui n'était pas propice, s'est mis au beau. « Nous haussant et vidant les tasses, s'est pareillement le temps haussé, par occulte sympathie de nature. » Ce n'est pas moins dire, au sens moral, que le bonheur et la joie viennent succéder à l'épreuve et à la peine.

Festin, et bonheur retrouvé : telle est la concomitance. Dès lors, ce qui nous intéresse, c'est bien l' « occulte sympathie de nature » qui s'en trouve être le fondement. Allons au fait : il ne peut s'agir ici que de festin divin, que de la communion avec Dieu.

Relisons donc plus d'un passage. « Il ne me faut [manque], dit Carpalim après le succès du festin, ni vin ni pain. Trêves de soif, trêves de faim. » Et encore : « Repaissant et buvant, déclare Pantagruel, avons le temps haussé... » Ceci surtout : « Sans point de faute nous devons bien louer le bon Dieu, notre Créateur, Servateur, Conservateur, qui *par ce bon pain, par ce bon vin* et frais, par ces bonnes viandes nous guérit de telles perturbations, tant du corps comme de l'âme, outre le plaisir et volupté que nous avons buvant et mangeant. » Le pain et le vin, buvez et mangez... Ce sont paroles illustres, auxquelles, dans toutes ces reprises, Rabelais ne fait pas allusion pour rien (3). Ne disons pas que le festin devant Chaneph soit une « cène » : du moins nous apparaît-il formellement qu'il est dressé par allusion à la Cène.

Repas, et communion eucharistique : un tel rapprochement n'a rien, à l'époque, d'exceptionnel. On connaît, au XVI^e^ siècle, un « frère Pain-et-Vin », qui se fit notamment remarquer dans le genre de l'oraison funèbre : comment ne pas voir ce qu'un tel nom suffisait à évoquer? D'ailleurs, dès les débuts du siècle, évoquer la Cène à propos d'un repas humain, trouver au

(3) Sans compter l'épisode du « pain de vie » (St Jean, VI, 35, etc.). Pour la Cène, voir Matthieu, XXVI, 26; Marc, XIV, 22; Luc, XXII, 17.

repas banal du chrétien une valeur symbolique, c'est là une habitude, chez les humanistes évangéliques. Ancien moine, humaniste, adepte de l'Evangélisme, Rabelais avait toutes raisons de ne pas l'ignorer.

Aussi bien l'intention évangélique de l'épisode se marque-t-elle secondairement à d'autres signes. D'abord, nous sommes en présence d'une véritable consultation en forme : groupés autour du maître, les disciples exposent leurs doutes; on ne trouve chez Rabelais aucune autre scène du même genre, et celle-ci, sous l'apprêt burlesque, conserve une incontestable grandeur. Toute cette présentation ne rappelle-t-elle pas la prédication de Jésus (3*b*)? Et puis, écoutons Pantagruel : « La réponse vous sera promptement exposée, non par longs ambages et discours de paroles: l'estomac affamé n'a point d'oreilles, il n'oit goutte. Par signes, gestes et effets serez satisfaits et aurez résolution à votre contentement. » Ce choix de la résolution directe, n'est-ce pas le recours au miracle, par opposition au procédé de la parabole ou de la leçon? Enfin, le même Pantagruel a dit vouloir répondre par une seule réponse aux divers problèmes posés; or, l'image est révélatrice : « A tous les doutes et questions par vous proposés, compète une seule solution, et à tous tels symptomates et accidents *une seule médecine.* » Le thème du Médecin Unique est bien connu, sous François Ier : qu'on pense notamment au répertoire des Moralités, aux pièces évangélistes ou de tendance protestante, qu'on repense à la *Maladie de Chrétienté* de Mathieu Malingre, ou au *Malade* de Marguerite de Navarre. L'universel médecin, c'est Dieu.

Voilà donc le sens de l'épisode dégrossi. Le temps n'est pas propice; entendez ici une allusion au malheur des temps, hostiles à l'adepte de la foi pure, impropres à la prédication de l'Evangélisme. Mais ne tombons pas dans le désespoir : meilleur temps viendra, c'est la conviction profonde. Après les nuages, l'orage, ou la stagnation (on peut varier la métaphore), les vents favorables se lèveront, et le voyage reprendra, de ceux qui font voile vers la vérité. Que faire toutefois, en attendant l'heureux jour? D'une part, bien vivre : ne pas se consumer, entretenir ses forces; on aperçoit ici un épicurisme qui ne rougit pas de lui-même : d'ailleurs, dans

(3 *b*) On pourrait établir la comparaison sur plusieurs détails. Les disciples interrogent le maître; voir par exemple Matthieu, XV, 15 : « Expliquez-nous cette parabole. » La fin de la consultation; voir par exemple le même, XIII, 51 : « Avez-vous compris toutes ces choses? Ils lui dirent : oui. » Etc.

l'*Ancien prologue*, Rabelais ne salue-t-il pas en Horace un « ancien Pantagruéliste », autant dire l'un de ses maîtres? Mais d'autre part, mettre tout son espoir, son attente et sa confiance en Dieu. « Qui sperat in Domino, subleuabitur » (4). Il ne s'agit pas d'abandon, ni de « divertissement », mais d'une réserve de forces. L'attente même du temps propice peut aider, par la confiance même, à changer le temps, à hâter la venue du moment bienheureux.

FACE AUX REPTILES

Le problème posé par Eusthenes à Pantagruel est, parmi tous, un des plus curieux. « Pourquoi, demande-t-il, en plus grand danger de mort est l'homme mordu à jeun d'un serpent jeun, qu'après avoir repu, tant l'homme que le serpent? Pourquoi est la salive de l'homme jeun vénéneuse à tous serpents et animaux vénéneux? » Mais sa réplique, une fois tous les problèmes résolus d'un coup, est plus curieuse encore. « Je ne suis plus à jeun, dit Eusthenes. Pour tout ce jourd'hui seront en sûreté de ma salive : aspics, amphisbènes, anérudutes... » Suit une interminable énumération où, de l'aspic à la vipère, défilent (par ordre alphabétique) quatre-vingt-dix-huit mauvaises bêtes, rampantes et venimeuses. On a studieusement scruté ce catalogue, du point de vue du naturaliste, pour identifier les espèces citées (5). Mais le sens du passage? La liste est bien longue, apparemment, pour le propos.

A notre avis, cette liste de reptiles venimeux n'est là que pour représenter les cagots. Etres qui rampent, et dont le venin tue : le symbole ne paraît pas trop obscur, pour faire allusion aux hypocrites cannibales. (Au demeurant, il pourrait bien être repris à l'Evangile.) (5*b*). Ces aspics et ces vipères, ce sont tout justement (sous d'autres noms) les gens de Chaneph : voilà pourquoi Rabelais allonge à cette place son catalogue, autrement incongru. Et devant ces cagots, l'attitude des Pantagruélistes exprime la morale de l'auteur.

D'une part, il ne faut ni les redouter, ni les attaquer. C'est

(4) *Prov.*, XXIX, 25.
(5) Voir l'article du Dr Paul Delaunay, *Les animaux venimeux dans Rabelais* (Mélanges Lefranc).
(5 *b*) Voir la grande invective contre les hypocrites (Matthieu, XXIII, 13-36) : « ... serpents, engeance de vipères... ».

ce que dit l'apologue de l'homme à jeun et de l'homme repu. A jeun, l'homme est redoutable au serpent, et vulnérable devant lui; repu, le voilà immunisé, et inoffensif. Entendez : l'homme de foi profonde, s'il ne se nourrit de confiance en Dieu, part en guerre contre les cagots, et risque de tomber sous leurs coups; nourri d'une telle confiance, il s'abstient de partir en guerre, mais en même temps se trouve à l'abri des coups. On pourrait gloser assez longuement. Dieu défendra, immunisera, ceux qui s'en remettent à lui. Et ceux-là ne sauraient que se plier à la grande loi de charité, contre toute tentation de croisade : laisse là ton offrande, dit une parabole célèbre, et cours te réconcilier avec ton frère... voilà pourquoi les Pantagruélistes laissent en paix les gens de Chaneph, alors qu'ailleurs ils descendent et combattent, ou bien tirent le canon.

Pour l'instant donc, ne faisons rien contre les cagots. Mais d'autre part, il n'est pas question de se rallier à eux. Si c'est au large de Chaneph que Rabelais place son festin d'allure eucharistique, le symbole est clair : irréductibles, les Pantagruélistes n'iront pas prier chez les cagots. Les deux églises, si l'on peut dire, sont face à face. « Nous émancipant de jeûne... » : une formule rapide comme celle-ci fait sans doute allusion à l'abus des obligations, pratiques et cérémonies, que la littérature de l'Evangélisme a si souvent reproché à l'Eglise traditionnelle. Plus généralement, aux manières des hypocrites, que l'on devine, les Pantagruélistes, au large de Chaneph, opposent la pure et simple fréquentation de Dieu, précédée d'un élan de foi (chez Pantagruel, avant le festin), suivie d'un élan d'amour et de gratitude (dans toute la scène finale).

D'une façon comme de l'autre, il s'agit de s'élever, d'élever haut les cœurs : d'une part, au-dessus du tremblement comme de la haine; d'autre part, au-dessus des hypocrisies superstitieuses et méchantes. Ne restons pas à ras de terre, comme les reptiles.

LE POIDS ET L'ALLEGRESSE

S'élever : tel est le secret de la joie. Et toute la conclusion du festin n'est qu'un chant d'allégresse. Quelle métamorphose! Auparavant, tous les compagnons (sauf Pantagruel) se rongeaient d'ennui, « tout pensifs, matagrabolisés, sésolfiés et

fâchés ». Après le miracle, c'est le grand sourire; Panurge se déclare « gai comme un papegay, joyeux comme un émerillon, allègre comme un papillon ». On évoquera, par contraste — le rapprochement se fait de lui-même — ce chef qui, pour faire lever les vents propices, sacrifiait une Iphigénie. La religion de Pantagruel n'est pas de ces superstitions qui provoquent « tant de maux » (6), c'est dans la joie qu'il obtient les vents. La réjouissance est partout : autour des tables bien parées, dans le bon temps et les doutes résolus, dans les chants et dans les propos.

Cette allégresse naît de la foi profonde, et de la communion avec Dieu. L'allusion à l'eucharistie n'est pas douteuse pour nous. Ni le sérieux profond de l'intention; ici la dérision, la moquerie, la parodie n'ont point de part : Pantagruel nous est garant. Certes, on tomberait dans l'excès si l'on se mêlait de trop presser le rapprochement. Si les bons compagnons mangent le pain et boivent le vin, ce n'est pas que Rabelais réclame la communion sous les deux espèces, comme le faisaient tels hérétiques (6 *bis*). L'épisode, d'autre part, n'a pas pour but précis de recommander la communion fréquente! Sans être laïcisé, le symbole est évidemment tout à fait spiritualisé; il s'agit de fréquenter Dieu, et de manger la nourriture évangélique, foi et amour.

Encore ne faut-il pas imposer cette nourriture, mais l'offrir seulement à ceux qui la demandent. C'est ce que frère Jean signifie, rappelant que les gens boivent moins lorsqu'on les fait boire avant la soif. De ce vin, d'autre part, il ne faut pas boire indiscrètement : c'est ce que signifie Pantagruel, rappelant que pour avoir trop « haussé le temps », Atlas et Hercule infligèrent au ciel un mouvement de trépidation. Ni contrainte, ni excès. Pantagruel, pour sa part, fait festoyer ses compères juste autant qu'il faut pour lever leurs doutes. Et pour les nourrir, il avait attendu l'heure normale, la « juste heure » de dîner. Pour répondre, il avait attendu qu'on le questionnât. La nourriture doit correspondre à l'appétit. Qu'on relise d'ailleurs la liste des Problèmes. Ils tournent tous autour des notions d'ennui, de pesanteur, ou d'inanition. Mais celle de fringale est des plus nettes : qu'il s'agisse d'équilibrer la cornemuse de l'estomac, ou des vertus de la salive,

(6) « Tantum potuit religio suadere malorum », Lucrèce, I, 102.
(6 *bis*) Voir p. ex. Jean Eck, *Enchiridion... aduersus... hostes Ecclesiae*, éd. de Lyon, 1538, p. 151.

ou du mécanisme même de l'appétit (7). Au demeurant, telle ou telle, toutes ces curiosités attendent un aliment, lorsqu'on le leur donne.

Attendre l'appétit, et le satisfaire. Peut-être même, dès qu'il apparaît, l'exciter d'abord. On remarquera que, de tout le repas, le seul mets indiqué (hors le pain et le vin) consiste en jambons. Jambons salés, évidemment. Le détail peut n'être nullement significatif, et relever de l'affabulation, ou bien du thème épicurien ici associé au thème évangélique. Ou bien, le jambon peut être ici à titre d'aliment ordinaire de l'époque, notamment comme entrée de table : tel l'avons-nous vu tout à l'heure (près du vin) chez un Christophe de Bordeaux; tel le retrouverait-on n'importe où, et par exemple dans tel conte de Noël du Fail (8). N'oublions pas toutefois l'utilité particulière que Rabelais reconnaît à ce mets : « un synonyme de jambon, c'est compulsoires de buvettes », est-il dit chez les Bien-Ivres. Au large de Chaneph aussi, le jambon doit inciter à boire. Mais au delà même de ce détail, la présentation énigmatique choisie par Pantagruel pour donner réponse aux questions suffirait à indiquer notamment cet art de soigner les curiosités qui s'élèvent, et de les attiser.

Ainsi préparé, le festin abolit le doute, dans la joie. Et la joie ne vient pas seule, la légèreté l'accompagne. C'est ce que dit un autre passage curieux : « Non seulement (dit Pantagruel) repaissant et buvant avons le temps haussé, mais aussi grandement déchargé le navire... L'homme jeun (est) plus terrestre et pesant que quand il a bu et repu (8 *b*)... Par l'aide de Bacchus (c'est le bon vin friand et délicieux) sont haut élevés les esprits des humains, leurs corps évidentement allégris, et assoupli ce que en eux était terrestre. » Ce poids, cette pesanteur dont le vin de la cène suffit à nous décharger, nous n'aurons plus trop de peine à y voir, sinon proprement le poids du péché, du moins celui de l'ennui et de l'inquiétude — lesquels au demeurant, signes d'un manque de foi, sont eux-mêmes le pire péché. Nous ne sommes pas en ces repues terrestres dont les convives sortent alourdis : ici l'allégresse naît d'allégement.

(7) Xenomanes : « manière de équilibrer (...) la cornemuse de l'estomac? »; Carpalim : « Quants mouvements sont précédents en nature avant que la personne soit dite avoir faim? »; questions d'Eusthènes sur la salive; voir aussi celles de Rhizotome (remèdes contre le bâillement?), etc.

(8) Voir notamment *Contes d'Eutrapel*, XXII.

(8 *b*) Au propre, il s'agit d'une croyance ancienne.

« AILLEURS ET EN AUTRE TEMPS... »

Tout cela cache ou révèle plus d'un souvenir d'Erasme. Dans le détail même des propos : tout le couplet concernant l'heure convenable au dîner s'inspire d'un morceau des *Adages,* « Decempes umbra » (9). Dans certains traits de l'inspiration générale : tout ce que l'on peut trouver ici d'épicurisme chrétien aurait de quoi s'autoriser d'un colloque d'Erasme comme l'*Epicureus.* Mais ce sont deux autres colloques que le festin devant Chaneph semble surtout refléter, dans son itinéraire général.

L'un, le *Problema.* Rabelais ne garde pas seulement en mémoire un couplet particulier, touchant la légèreté plus grande de l'homme repu : « ...Cibo potuque spiritus augentur, et ii addunt corpori leuitatem. Unde et hilaris leuior est maerente... Contento spiritu (homo) reddit se leuiorem, emisso grauiorem. » C'est de tout le propos de cet essai que Rabelais se souvient : propos qui n'est autre qu'une réflexion sur la lourdeur et la légèreté. Une méditation sur la pesanteur, entendue notamment dans le sens allégorique. Telle réflexion l'annonce déjà : ce qui est lourd va vers la terre, ce qui est léger vers le ciel; « quo quidque grauius est, hoc celeriore motu fertur ad terram; quo leuius, hoc maiore impetu rapitur in coelum ». La conclusion même de l'essai l'affirme : plus lourd que toute chose, plus lourd que le plomb même, est le poids du péché, dont il faut se défaire pour voler au ciel. On voit l'analogie avec le dessein de Rabelais. Dans ces conditions, il est probable que la formule même de « problèmes proposés », dans ses chapitres et dans leurs titres, Rabelais ne l'a pas choisie sans souvenir du titre du *Problema.*

Plus souvent encore, ses dires s'apparentent à un autre des « Colloques », le *Conuiuium religiosum.* On l'indique ici comme là, ce n'est pas une faute de se soucier de bien se nourrir, du moment que ce n'est pas là une préoccupation exclusive, et du moment qu'on garde l'Evangile en son cœur; au demeurant, le thème du Manger est un thème qui court, dans l'œuvre de Rabelais comme dans celle d'Erasme : et chez les deux maîtres, là même où il demeure sans valeur allégorique, de ce thème du Manger se dégage volontiers une

(9) *Rev. des Et. rabelais.,* VI, 255.

notion ou une impression de salubrité profonde. Reste que le repas du chrétien ne peut moins faire que lui rappeler le festin eucharistique : et c'est ce que signale notamment le *Convivium* dont nous parlons en particulier (10). Dans le même texte, comme chez Rabelais, les personnages se proposent des questions : « scrupula... dubitationem... problema ». Ici comme là, l'on salue Dieu ou le Christ comme le seul dispensateur de la vraie Joie, et c'est notamment pour ce fait qu'on se répand, sur la fin, en actions de grâces (11). Ici comme là, quelque allusion précise indiquera qu'au régime bigot des restrictions trop étroites, on entend opposer une franche liberté (12); mais non sans ajouter qu'à l'égard des bigots eux-mêmes, il faut pratiquer l'indulgence (13). Vraiment, ces deux « banquets », celui de Rabelais et celui d'Erasme, se répondent.

Dans son fond même, la religion de Rabelais, au *Quart Livre*, demeure donc profondément pénétrée, comme elle le fut toujours, de christianisme érasmien. Mais nous sommes maintenant en des temps qu'Erasme n'avait pas connus, des temps qui sont ceux de la Chambre ardente. Alors, son Evangélisme, Rabelais ne le prêchera plus, du moins en clair, comme il faisait aux temps de son premier *Pantagruel*. C'est assez, déclare ici Pantagruel à ses amis, si « vos doutes sont à plein résolus ». Et d'ajouter : « Puisque de cette légère solution des doutes proposés vous contentez, aussi fais-je. *Ailleurs et en autre temps* nous en dirons davantage, si bon vous semble. » (Ce qui nous ramène une fois de plus à l'Evangile.) (13 *b*). Il y a donc une réticence. On ne tient pas à trop

(10) « Etenim si ethnicis quoque religiosa erat mensa, quanto magis oportet esse sacram Christianis, quibus habet imaginem quandam illius sacrosancti conuiuii, quod dominus Iesus postremum egit cum suis discipulis? » — A ce sujet, voir aussi Pineau, *Erasme, sa pensée religieuse*, p. 250.

Les *Colloques*, comme on sait, renferment plusieurs autres « Conuiuia ».

(11) « Christus ille *exhilarator omnium* (...) dignetur huic nostro interesse conuiuio, suaque praesentia exhilarare animos nostros (...). Utinam ille se misceat omnibus et patinis, et poculis, ut nihil illum non sapiat. » — « Benedictus Deus qui me pascis a iuuentute mea, qui cibum praebes omni carni; reple laetitia et gaudio corda nostra. » — Et l'hymne final : « Gloria tibi, domine; gloria tibi, sancte; gloria tibi, rex; quoniam dedisti nobis escas. Imple nos gaudio et laetitia in Spiritu sancto, ut inueniamur in conspectu tuo acceptabiles. »

(12) « Fit enim saepenumero, ut uescens gratior sit Deo, quam non uescens... »; « Pseudapostoli conabantur hoc persuadere, quosdam cibos per se impuros esse (...). Exciderant ab *Euangelica libertate*. »

(13) « Misericordiam uolo, et non sacrificium »; allusion à la « charitas proximi », etc. — Sur les thèmes ici relevés dans le *Conuiuium religiosum*, voir notamment (dans l'éd. des *Colloques* de 1644), les pp. 123-124, 129, 132, 137, 150 à 152.

(13) « Misericordiam uolo, et non sacrificium »; allusion à la « charitas

(13 *b*) Voir les discours après la Cène, notamment : « J'ai encore beau-

parler, pour l'instant. Des temps meilleurs viendront, où l'on s'expliquera. Pour l'instant, devant la menace des cagots, il est bon que l'Evangélisme ne se nomme pas trop haut.

Voilà pourquoi Rabelais enveloppe son idée sous cette scène de festin d'apparence toute vénielle, et que l'explication jambonnique — elle n'a rien d'absurde pour qui lit très vite — doit suffire à sauver de la suspicion. D'autant qu'il mêle à son récit tel sujet de conversation aberrante, sur la méchanceté des femmes, qui, tout en rappelant le thème central du mariage (lequel sert de prétexte à toute la navigation), peut également servir à dérouter les soupçons (13*c*). Mais derrière tout cela, une idée se cache. A l'heure où la situation de l'Evangélisme devient réellement périlleuse, Rabelais n'entend pas, sous la menace, se réconcilier avec l'Eglise traditionnelle. Peut-être est-il des esprit qui rentrent dans l'obédience. Rabelais, lui, installe sa chapelle à part, et face à celle des cagots.

Ce n'est pas ainsi le sens d'un seul épisode, d'ailleurs large et probant, qui se trouve éclairé, mais bien toute la dernière pensée de Rabelais, dans ses prudences, dans sa confiance; dans ce qu'elle offre à la fois d'irréductible et de patient.

L'intention de prudence est évidente : Rabelais n'est pas du bois dont on fait les martyrs. Mais une prudence sans tremblement. Nous ne devons, il nous l'a dit (14), ni craindre à tout propos, ni nous lancer dans la témérité. Or, à l'heure où l'on se trouve, ce serait audace inutile ou nuisible que de se jeter sur les cagots. Les Pantagruélistes se sont, une fois, frottés à eux; qu'y ont-ils gagné? une tempête. On voit aisément comment, au cours de cette navigation, à l'épisode de la Tempête s'oppose devant Chaneph celui du calme plat. Le mot d'ordre de l'Evangélisme est actuellement de se garder, et d'attendre, sans prendre l'offensive, en évitant tout contact. Mais telle prudence n'est pas lâcheté. Demeuré au fond du cœur, l'évangélisme rabelaisien ne se confine pas

coup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez les porter à présent. » (Jean, XVI, 12.)

(13 *c*) Voir le début du chap. LXV.

(14) « ...Car, comme craindre en tout heurt est indice de gros et lâche cœur (...), aussi ne craindre quand le cas est évidentement redoutable, est signe de peu ou faute d'appréhension. » (*Quart Livre*, chap. XXII). (Appréhension = intelligence du fait.)

dans un silence cloîtré. S'il n'a plus le courage de s'afficher, qui serait téméraire et vain, il se voue maintenant à une véritable prédication du silence et de l'attente, et qui, dans ses symboles déchiffrables, ne va pas sans vaillance. D'ailleurs, son livre ne sera-t-il pas censuré dès la publication?

Sa confiance vigilante en des temps meilleurs n'a pas la qualité mystique de celle d'une Marguerite de Navarre sur sa fin. Elle garde une générosité sagace. Tout cela, c'est la grandeur du *Quart Livre* de nous le faire savoir. Je l'ai déjà dit : l'itinéraire du livre doit bien moins qu'on ne pense à celui des explorateurs de la Renaissance (15). On navigue surtout de symbole en symbole. Veut-on conclure sur une image qui se trouve assortie à l'aventure? Plus d'une page du *Quart Livre* fut, en fait, jetée au public à venir comme une « bouteille à la mer ».

(15) On remarquera parallèlement (sans autrement presser le rapprochement) que sur l'*Odyssée*, on ne s'en tient plus à l'explication géographique de Victor Bérard. (Voir notamment le récent ouvrage de M. Gabriel Germain, *Essai sur les origines de certains thèmes odysséens*.)

LE PARIS DE RABELAIS

par CHARLES SAMARAN
de l'Institut

François Rabelais, né et nourri, comme on sait, au jardin de France — c'est Touraine — n'est venu à Paris qu'assez tard, mais il y a fait à plusieurs reprises des séjours prolongés avant d'y mourir et d'y recevoir sépulture. Sur le nombre et la durée de ces séjours nous sommes d'ailleurs fort mal renseignés et il n'est, pour se convaincre de l'imprécision, pour ne pas dire de l'obscurité qui règne à ce sujet, que de consulter la chronologie rabelaisienne insérée par Henri Clouzot au tome I[er] de l'édition monumentale dirigée par Abel Lefranc et encore inachevée.

Peut-être Rabelais est-il venu à Paris vers 1528-1530 pour y compléter ses études. Il est à peu près sûr qu'en 1537 il a pris part, avec plusieurs de ses amis humanistes, au banquet offert à Paris à Etienne Dolet. Vers la même époque, avant 1540, c'est à Paris qu'il a eu cette intrigue amoureuse, restée si longtemps inconnue, qui lui a valu une double paternité, sans doute quelque peu encombrante (1). Enfin, pendant la dernière décade de sa vie, il a sûrement fait plus que des apparitions dans la capitale. S'il est assez peu croyable qu'il y ait rempli les fonctions de maître des Requêtes (2), il est certain qu'il a passé quelque temps, quelques années peut-être, à Saint-Maur-des-Fossés, près du cardinal du Bellay, son protecteur.

Certains veulent qu'il ait habité l'île Saint-Louis; il s'est même trouvé au XVIII[e] siècle un honorable homme de loi pour prétendre dans son *Journal* que son propre cabinet de travail

(1) J. Lesellier, *Deux enfants naturels de Rabelais légitimés par le pape Paul III*. Paris, 1938, 22 p. in-8° (extr. de *Humanisme et Renaissance*).

(2) Robert Marichal, *Rabelais fut-il maître des Requêtes?* dans la *Bibliothèque d'humanisme et Renaissance*, X (1948), p. 169-178.

avait été autrefois celui de Rabelais (3). Mais cette affirmation n'a jamais reçu même un simple commencement de preuve. Reste — et c'est assez — que le grand Chinonais a bien connu Paris, où, selon toute vraisemblance, il est mort, et qu'il a visiblement pris grand plaisir à y faire vivre beaucoup de ses personnages.

On peut tenir, en tout cas, pour assuré que lorsque Rabelais vient à Paris pour la première fois, il n'est rien moins qu'un jouvenceau sans expérience. Il est déjà au fait de plusieurs langues, anciennes et modernes; il est profondément versé dans plusieurs disciplines érudites, il a parcouru une bonne partie de la France : Touraine et Anjou, Poitou, Aunis, Saintonge, Limousin, Guyenne, Languedoc, Comtat Venaissin (avec Avignon), Dauphiné, Lyonnais, Bourbonnais, Berry, Orléanais. Il a, chemin faisant, fréquenté plusieurs universités, et acquis un étonnant bagage de connaissances scientifiques. Il est, de plus, amoureux de la vie sous toutes ses formes, de la pensée sous tous ses aspects, avide de tous les spectacles, ennemi de tous les conformismes et pourvu par-dessus le marché de l'esprit d'observation et du sens satirique les plus aigus.

Il faut donc s'attendre à trouver en Rabelais un témoin exceptionnel du Paris de 1530-1540, de ce Paris de François Ier, dans lequel il sera sans doute intéressant de lui demander ce qui l'a spécialement frappé, de quels traits, de quelles images, de quels souvenirs vécus il a nourri et enrichi sa pensée pour donner à ses personnages encore plus de vérité humaine.

◆

Avant d'entamer notre promenade (4), imaginons notre provincial gyrovague arrivant à Paris et essayant, d'abord, d'en prendre une vue générale.

Peut-être aura-t-il eu, pour cela, l'idée, comme ce voya-

(3) C'est le conseiller Menin, dont un passage du journal inédit est cité par M. V. [Marius Vachon?] dans l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, XXIV (1891), p. 68; cf. L. G., *ibid.*, p. 230.

(4) Voir, sur le Paris du XVIe siècle, entre autres ouvrages recommandables à divers titres, *Une vie de cité. Paris de sa naissance à nos jours*, de Marcel Poëte, le deuxième volume (1927) et le *Paris au temps de la Renaissance*, de Pierre Champion, en 2 volumes (1935 et 1936), qui sont d'ailleurs non une étude systématique, mais une suite d'essais, de tableaux plutôt, à propos de tels ou tels événements de la vie politique et littéraire de l'époque. A signaler aussi la conférence faite à la Sorbonne en 1951 par M. V. L. Saulnier à l'occasion du bimillénaire de Paris sur *Paris devant la Renaissance des lettres*.

geur (5) lombard, venu à Paris en 1514, ou comme plus tard Victor Hugo, de monter sur l'une des tours de Notre-Dame un jour assez clair pour voir s'étaler sous ses yeux la capitale et les coteaux modérés qui l'entourent. On se souvient de ce chapitre de *Notre-Dame de Paris*, intitulé *Paris à vol d'oiseau.* Victor Hugo y a versé le brillant de son style imagé, il y a fait montre aussi de ce merveilleux don de résurrection qu'il partage avec Michelet, mais il faut dire que ce n'est pas sans s'être solidement documenté au préalable dans les vieux historiens de Paris, les Du Breul et les Sauval entre autres, et qu'en somme il a réussi à donner à ses lecteurs une idée juste de ce que pouvait être à la fin du XV^e^ siècle le panorama de Paris.

A la vérité, le Paris de François I^er^, celui de Rabelais, ne paraît pas différer essentiellement de celui de la fin du règne de Louis XI, de celui de François Villon. Cinquante ans, ce n'est pas énorme dans la vie d'une capitale de ce temps-là, et l'on ne voit pas qu'il se soit produit, entre Louis XI et François I^er^, de ces innovations techniques bouleversantes, comme l'âge moderne en a connu, dans le domaine des transports par exemple, et qui transforment très rapidement les conditions et le décor de la vie. Sous François I^er^ comme sous Louis XI l'aspect de la « grande et excellente cité » comme on disait, est encore celui d'une ville médiévale, enserrée dans un corset de pierre, car c'est toujours une place de guerre, fortement exposée à la menace des Impériaux. Sous François I^er^ comme sous Louis XI, Paris est formé de trois villes juxtaposées, bien différenciées l'une de l'autre, ayant relativement peu de rapports entre elles.

Au centre, la Cité, comme un majestueux navire amarré au milieu du fleuve, suivi d'un autre navire plus petit, l'île Notre-Dame, depuis île Saint-Louis, et d'une simple barque, l'île Louvier. La Cité, c'est la capitale chrétienne, avec la grandiose cathédrale et son enclos réservé, affecté à tous ceux, clercs et laïcs, qui vivent à son ombre. C'est aussi la ville royale, avec son antique Palais; la famille royale et la cour ne l'habitent plus, il est vrai, mais on garde à la Sainte-Chapelle la couronne d'épines et le morceau de la Vraie Croix, reliques vénérées, palladium du royaume, et en même temps les archives royales et celles de toutes les grandes cours souve-

(5) C'était un Brescian nommé Stoa, dont le récit en vers latins a été présenté par Paul Lacombe dans le *Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris*, en 1890, p. 114-117.

raines qui rendent dans ce Palais la justice civile, criminelle, administrative, financière et dont certaines sont, d'ailleurs, par beaucoup de leurs aspects, des organes de gouvernement.

Au nord, mais partant des rives de la Seine, la Ville, où la cour a des résidences passagères, hôtel des Tournelles, Louvre, et où se trouve une grande forteresse, en même temps prison d'Etat, la Bastille, mais où vivent surtout la noblesse et la bourgeoisie commerçante.

Enfin, au sud, une seconde ville, n'ayant pas grand-chose de commun avec l'autre, composée d'une population de caractère très marqué, et spécifiquement international, la ville des écoles, que l'on nomme à cause de cela l'Université, l'appellation s'étendant à toute la partie de Paris située au sud du fleuve.

Pour faire communiquer la Cité avec la Ville d'une part, l'Université de l'autre, cinq ponts seulement, certains en pierre, certains en bois, trois sur le grand bras de la Seine, deux sur le petit (6) et rien de plus pour traverser en d'autres points la rivière que le pont de Charenton en amont et le pont de Saint-Cloud en aval; ce qui montre bien, entre parenthèses, l'importance, vitale pour Paris, de la Seine, chemin qui marche, dont dépend alors infiniment plus que des voies de terre, l'approvisionnement de Paris, et, tout spécialement, son approvisionnement en vivres.

J'ai dit que de Louis XI à François Ier, de Villon à Rabelais, si l'on veut, l'aspect général de Paris ne semblait pas avoir beaucoup changé. Pourtant, si les rues, souvent barrées la nuit par des chaînes de fer (7), sont toujours aussi encombrées, fangeuses et puantes, si le bruit est toujours aussi intense, si, au dire d'un voyageur, « il circule une telle quantité de voitures qu'il est plus dangereux d'y chevaucher que de naviguer dans les syrtes de Barbarie » (8), ce n'est pas pour autant que quelques nouveautés ne se puissent percevoir.

Tout d'abord les plaies de la guerre de Cent ans sont maintenant cicatrisées, et le royaume de France est entré dans

(6) D'amont en aval, sur le grand bras le Pont Notre-Dame, le Pont au Change et son proche voisin le Pont aux Meuniers; sur le petit bras le Petit Pont et le Pont Saint-Michel. Sur le Pont aux Meuniers, couvert de moulins, la circulation à pied et à cheval était alors réservée aux meuniers. Quant au Pont au Double, il fut construit seulement au XVIIe siècle.

(7) Albert Vignati, *Description de la ville de Paris* (1517), éd. Luca Beltrami. Milan, 1889, 8°.

(8) Antonio de Beatis, *Voyage du cardinal d'Aragon en Allemagne, Hollande, Belgique, France et Italie* (1517-18), traduction de Madeleine Havard de la Montagne, Paris, 1913, in-16, p. 156.

une ère de relative prospérité. Il s'ensuit que les échanges commerciaux ont repris, non seulement en France, mais avec les pays voisins et que, Paris étant devenu comme l'entrepôt de marchandises du royaume, ces échanges y attirent en permanence un grand concours de peuple. Paris est maintenant une ville de 300.000 à 400.000 habitants, chiffre approximatif (on n'a, bien entendu, aucun recensement précis), une ville comparable en étendue et en population à la Venise ou à la Rome de ce temps-là. Cette croissance continue — et qui ne s'arrêtera plus — bien des traits la rendent déjà sensible. Par exemple, les églises sont devenues trop petites pour la foule des fidèles qui s'y pressent; il faut donc les agrandir ou en construire de nouvelles. Gilles Corrozet, dans sa *Fleur des Antiquités de Paris*, qui est de 1532, donne une liste impressionnante de ce genre de travaux. Deux églises parisiennes, en particulier, datent de cette époque : Saint-Eustache et Saint-Etienne-du-Mont.

Une autre conséquence toute naturelle de cet accroissement de population, c'est que la ville éclate et commence à pousser de toutes parts hors de son enceinte, l'enceinte de Charles V qui va devenir rapidement trop étroite. Au point qu'il y a des portions de remparts où, pour bâtir, on en vient à combler les fossés, bien que Paris soit toujours, je l'ai dit, place fortifiée, avec ses murailles continues percées d'assez nombreuses portes, aux limites de l'Université comme à celles de la Ville.

Un autre changement notable provient du goût que les Français ont rapporté des guerres d'Italie pour les édifices et les décorations à l'antique, et aussi pour une disposition plus aérée des rues et des places. C'est l'époque où pour les urbanistes la rue alignée au cordeau devient une sorte de mystique, où pour donner plus d'aise à certaines voies trop étroites, on démolit les fausses portes Saint-Denis et Saint-Honoré, où le vieux Louvre lui-même, dont la grosse tour vient d'être jetée bas, se transforme en logis de plaisance, où, dans l'Enclos du Palais, la Chambre des Comptes est bâtie en architecture nouvelle, où la Grand'Salle du Parlement s'orne de médaillons et de statues à l'instar des édifices de la Péninsule, où, Place de Grève, enfin, la médiévale maison aux Piliers, siège du Prévôt des marchands et des échevins, cède la place à l'élégant hôtel de ville de Chambige et du Boccador.

Un dernier point enfin, et sur lequel il faut insister, c'est que Paris sous François I^er^, et grâce en partie à lui, devient

peu à peu non seulement la ville royale par excellence, mais la « mère des arts et des lettres », la « ville où sont infuses la discipline et la gloire des muses », pour emprunter les expressions de Du Bellay et de Ronsard. Sans doute, le roi chevalier mène encore plus ou moins la vie itinérante de ses prédécesseurs, mais il réside de plus en plus fréquemment dans sa capitale, et, quand il vient à Paris, ce sont des milliers d'hommes et de chevaux qui s'y transportent avec lui, un train véritablement royal, une cour brillante, que l'on vient voir de loin, même de l'étranger et où les solliciteurs affluent comme à la source de toutes les réussites. A lui seul d'ailleurs, ce prince de trente-cinq ans, de belle mine et de tempérament robuste, constitue ce que nous appelons, d'un drôle de mot, une attraction. « Tout en lui, écrit un ambassadeur milanais, est noble et majestueux; nul besoin pour le reconnaître de l'avoir déjà vu en personne ou en effigie : il suffit qu'il paraisse pour que l'on s'écrie aussitôt et sans hésiter : voilà le roi! (9) »

Ce jeune souverain qui traîne tous les cœurs après lui a fait faire à la Renaissance en France ses progrès décisifs. Il a fait venir de l'autre côté des Alpes un Sébastien Serlio, un Rosso, un Primatice, un Benvenuto Cellini. Il a protégé les humanistes, Lefèvre d'Etaples, Budé, Danès et autres, fondé le Collège de France. Et, de même qu'il a voulu que la ville s'ouvrît, s'éclairât pour ainsi dire, de même il s'efforce de l'humaniser en quelque manière. Sans doute la rudesse des mœurs se manifeste toujours dans les exécutions de justice (on écartèle volontiers — on écartèlera d'ailleurs encore au XVIII[e] siècle —, place de Grève ou aux Halles). N'empêche que quelques progrès sont réalisés sur le plan de la police, de l'hygiène et de la charité : les rues sont mieux éclairées, le guet nocturne mieux organisé et le premier Bureau des pauvres est créé, lointaine préfiguration de notre Assistance publique.

Tel est, sommairement esquissé, le Paris que Rabelais a connu, celui dont Montaigne dira qu'il avait son cœur depuis son enfance et qu'il l'aimait tendrement jusques à ses verrues et à ses taches.

On s'est demandé si Rabelais a voulu désigner Paris quand il a parlé, dans le *Tiers Livre*, de la cité de Myrelingues.

(9) Marino Cavalli, ambassadeur de Venise, dans les *Relations des ambassadeurs vénitiens*, recueillies et traduites par N. Tommaseo, I (1838), p. 281.

C'est possible, mais on n'en est pas sûr. S'il y a eu plaisanterie, son origine n'est pas claire. De toute façon, il n'y aurait eu là qu'une fantaisie passagère. Pour un lettré comme notre Chinonais, Paris c'était d'abord Lutèce, la bien nommée, puisque les étymologistes tombaient d'accord que Lutèce voulait dire en latin la ville de la boue. Mais Rabelais savait du grec et ne dédaignait pas d'en tirer quelque gloire. Et de prendre texte d'un passage de Strabon, au livre IV, pour décider jovialement que ce n'est pas Lutèce qu'il faut dire, mais Leucèce, du grec λευκός qui signifie blanc, « c'est-à-dire (*Gargantua*, ch. XXVII) un peu Blanchette, pour les blanches cuisses des dames dudit lieu ». Ayant ainsi placé une gauloiserie toponymique sous le couvert commode du grec, Rabelais ne veut pas demeurer en reste avec les habitants de Paris. Parisiens, les nomme-t-on d'ordinaire. Erreur, proclame-t-il un peu plus loin, c'est Parrhésiens qu'il faudrait dire, c'est-à-dire (je cite) : « en grécisme, fiers en parler, et bons jureurs et bon juristes et quelque peu oultrecuydans », de παρρησία, qui veut dire liberté de langage.

Quand Rabelais est-il venu à Paris pour la première fois et comment s'est-il trouvé en situation d'y chercher un gîte? « Il ne serait pas impossible, assurait Abel Lefranc (10), qu'avant de s'installer à Lyon, il eût fait un séjour à Paris à la fin de 1531 ou au commencement de 1532, ce qui expliquerait le caractère essentiellement parisien du second livre et la place prépondérante qu'y occupe la capitale. » Et il est vrai que Paris a fourni le cadre de la partie la plus importante du *Pantagruel*, qui est, on le sait, de 1532. Il ne serait même pas impossible — et c'est l'opinion de Plattard (11) qu'il y fût venu pour la première fois vers 1528, en tout cas dès 1530, pour y faire ses études médicales avant de se rendre à Montpellier pour s'inscrire en septembre de la même année à la Faculté de médecine de cette ville et y conquérir en un temps record le bonnet doctoral.

On a remarqué qu'il avait logé le jeune Pantagruel à l'hôtel Saint-Denis — un hôtel qui n'avait rien d'une auberge. Il se trouvait rue Saint-André-des-Arcs, non loin de la rue Christine et du couvent des Grands-Augustins. C'était une maison d'études, une sorte de collège-pensionnat qu'entretenait à

(10) Introduction au tome I (1913) de la grande édition critique, p. 13, n. 2.
(11) *Vie de François Rabelais*, 1928, p. 69.

l'usage de ses religieux l'abbaye de Saint-Denis (12). Si Rabelais, venant alors de Maillezais en Poitou, était encore religieux bénédictin à cette époque, comme il est vraisemblable, l'hôtel Saint-Denis aurait tout naturellement pu l'accueillir, d'autant — et c'est aussi une remarque de Plattard (13) — que l'abbé de Saint-Denis n'était autre alors qu'Aymar Gouffier, frère de l'amiral de Bonnivet, et que par ses relations personnelles, spécialement les du Bellay, Rabelais eût été en situation de se faire recommander auprès de ce grand personnage ecclésiastique. De là à penser que s'il a logé Pantagruel à l'hôtel Saint-Denis, c'est qu'il connaissait lui-même la maison, la supposition est gratuite, mais vraisemblable. Le malheur est que cette maison Rabelais ne nous l'ait pas décrite. Nous possédons quelques renseignements sur elle à la fin du xv^e^ siècle. Un document daté de 1474, que j'ai publié il y a plus de trente ans dans mon petit volume consacré à un agent diplomatique de Louis XI et de Charles VIII, Jean de Bilhères-Lagraulas, qui fut précisément abbé de Saint-Denis (14), nous parle de cet hôtel et collège, de ses jardins, des religieux, écoliers et autres, au nombre de neuf, qui y résidaient en compagnie d'un cuisinier et d'un dépensier. Un autre document en date de 1486, et qui est un mémoire présenté au Parlement de Paris par les religieux de Saint-Denis contre leur abbé (je l'ai publié aussi dans le même ouvrage) assure que ledit abbé s'est bien mal comporté vis-à-vis de cet établissement. Plusieurs notables religieux, dit ce mémoire, y avaient été grandement endoctrinés : il y avait une belle salle, où les religieux allaient chaque jour à la lecture, car ils avaient des maîtres et des précepteurs qui résidaient audit collège, lisant leçons de grammaire, philosophie ou droit canon, et, dit le texte, ladite salle était appropriée pour les lectures et il y avait chaire magistrale, comme aux autres écoles de l'Université de Paris. Mieux encore, il y avait audit collège une belle librairie et lieu propre avec les pupitres pour les livres dudit collège, lesquels étaient en nombre compétent. Or, au dire des plaignants, il n'y avait plus, en 1486, de religieux étudiant audit collège; d'ailleurs, l'abbé n'aurait pas hésité à faire démolir les écoles pour faire construire à leur place une salle de plaisance et remplacé

(12) A. Lefranc, *Le logis de Pantagruel à Paris*, dans *Revue des études rabelaisiennes*, 1908, p. 38.
(13) *Vie de François Rabelais*, 1928, p. 69.
(14) *Jean de Bilhères-Lagraulas, évêque de Lombez, abbé de Saint-Denis*, 1921, p. 96-97 (*Bibliothèque du XV^e^ siècle*, t. XXVI).

la bibliothèque par des chambres pour loger une grande compagnie de laïcs, ses écuyers. En sorte, concluent les religieux indignés, qu'il n'y a plus là de présent aucune apparence d'écoles, de librairie ni de dortoir, mais une maison faite et renouvelée « tout à la plaisance de mondit sieur l'abbé » (15).

Ces locaux à usage de collège avaient-ils été rétablis vers 1530, à l'époque où l'auteur de Pantagruel nous montre son héros se promenant dans le jardin de l'hôtel Saint-Denis, à la mode des Péripatétiques, en compagnie de Panurge et recevant Thaumaste, savant homme venu d'Angleterre pour le voir? On voudrait bien être renseigné là-dessus, mais les documents font défaut, à ma connaissance. La mention du jardin dans le récit rabelaisien cadre bien avec les documents cités, mais on peut remarquer qu'il n'est question dans Rabelais ni d'écoles où Pantagruel aurait pu entendre des lectures, ni de maîtres ou d'écoliers logeant avec lui dans la même demeure. La maison de plaisance de notre abbé tenait-elle toujours la place de l'ancien collège désaffecté?

Si l'on n'est pas très sûr que Rabelais ait habité un temps plus ou moins long l'hôtel Saint-Denis, il n'en est pas de même d'une autre demeure, voisine celle-ci de Paris, qui a dû être pour lui un merveilleux observatoire. Ce n'est pas de Meudon que je veux parler, de Meudon, dont il est bien exact que Rabelais a eu la cure à la fin de sa vie à titre de bénéfice, mais où il n'a peut-être jamais exercé personnellement les fonctions curiales (16). C'est de Saint-Maur-des-Fossés qu'il s'agit, de cette abbaye bénédictine sise de l'autre

(15) *Ibid.*, p. 99-105.

(16) La collation de la cure de Meudon à François Rabelais est du 18 janvier 1550, la résignation de cette cure et de celle de Saint-Christophe-du-Jambet (auj. départ. de la Sarthe) est du 9 janvier 1552. L'abbé Lebeuf (*Histoire de la ville et du diocèse de Paris, III, p.* 230) affirme que Rabelais n'assura jamais à Meudon les fonctions curiales. Au XIX^e siècle, Bertrandy-Lacabane, archiviste de Seine-et-Oise, ayant dépouillé les registres paroissiaux de Meudon, n'y rencontre aucune trace de Rabelais (*Intermédiaire*, t. XXX, 1894, p. 557). Opinion assez nettement divergeante exprimée dès le XVII^e siècle dans les *Gesta Rabelaesi* d'Antoine Leroy, imprimés en tête du *Floretum philosophicum* (Paris, 1649, in-4°) et dont le manuscrit est conservé à la Bibliothèque Nationale, n° 8.704 du fonds latin (Antoine Leroy, prêtre du diocèse du Mans, avait été professeur au collège d'Harcourt, avant de venir habiter Meudon, dont il chante les louanges). A la même époque, le poète Guillaume Colletet, dans sa *Vie de François Rabelais*, dont le manuscrit a disparu en 1871 dans l'incendie de la Bibliothèque du Louvre, mais qui avait été heureusement éditée en 1867 par Gustave Brunet, parle (p. 18) de certaines lettres de Rabelais à des amis, qui sont entre les mains des curieux et qu'il dit avoir vues, où le curé de Meudon parlait de ses bons paroissiens M. et Mme de Guise, et assure qu'il apportait grand soin à sa charge, par lui desservie effectivement. Il est bien dommage que ces lettres ne se retrouvent plus.

côté du Bois de Vincennes et où était vénérée la châsse de saint Babolein, son premier abbé, que nous voyons invoquer par Panurge en un passage du *Tiers Livre*.

En l'année 1533, Saint-Maur était devenu une collégiale de chanoines, avec pour doyen le protecteur de Rabelais, Jean du Bellay, évêque de Paris et bientôt cardinal. Trois ans plus tard, notre médecin-auteur, qui avait quitté de son propre mouvement et en catimini, semble-t-il, l'ordre auquel il appartenait, avait obtenu du pape Paul III, avec une sorte de réhabilitation, l'autorisation d'entrer dans la communauté sécularisée de Saint-Maur en qualité de chanoine (17). Or, Jean du Bellay goûtait fort le village de Saint-Maur et ses riants abords. Il résolut d'y faire construire un hôtel seigneurial près du village et d'un bois agréable, sur une éminence qui dominait au sud l'abbaye et d'où la vue s'étendait sur toute la boucle de la Marne. Pour ce faire il appela Philibert de l'Orme, qu'il avait connu à Lyon. Nul doute que Rabelais n'ait connu à Saint-Maur celui qu'il nomme quelque part le « grand architecte du roy méggiste ». Nul doute qu'il n'ait souvent résidé tant au château qu'à l'abbaye, dans les dix dernières années de sa vie, alors que le cardinal son maître s'était retiré à Saint-Maur, écrit-il, « pour recouvrement de santé après longue et fascheuse maladie ». C'est en 1544, semble-t-il, que le château fut achevé, mais Philibert travaillait encore aux dépendances en 1550. Rabelais paraît avoir beaucoup aimé Saint-Maur. C'était, dit-il dans une lettre au cardinal de Châtillon, un vrai « paradis de salubrité, aménité, sérénité, commodité, délices et tous honnestes plaisirs de agriculture et vie rusticque » (18). Hélas, ce coin charmant de banlieue parisienne a tout perdu aujourd'hui de son charme agreste, mais la tradition locale n'y a pas oublié Rabelais, dont une tour encore existante, dernier vestige de l'abbaye, porte le nom, parce qu'il l'aurait habitée et y aurait écrit partie de son œuvre (19).

Voilà donc notre homme pourvu au moins d'un gîte connu de nous, gîte d'où il lui était loisible de pousser des pointes vers ce grand Paris tout proche, car son service auprès du

(17) Sur Rabelais à Saint-Maur, v. spécialement un article d'Henri Clouzot dans la *Revue des études rabelaisiennes*, 1909, p. 276.

(18) Lettre dédicatoire à Odet, cardinal de Châtillon, en tête du *Quart livre*.

(19) Emile Galtier, *Histoire de Saint-Maur-des-Fossés*, Paris, 1913, p. 105-106. Cf. du même, *François Rabelais à Saint-Maur*, dans *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, t. XLVIII (1925), p. 54-57.

cardinal devait lui laisser des loisirs. Qu'avec son habituelle fantaisie il ait visité Paris autrement qu'au hasard de ses promenades, nous en serions fort étonnés.

◆

Voici précisément comment Rabelais introduit à Paris le jeune géant Gargantua, qu'accompagnent son précepteur Ponocratès et son page Eudémon :

« Finalement, arrivèrent à Paris... Quelques jours après, Gargantua visita la ville et fut veu de tout le monde en grande admiration, car le peuple de Paris est tant sot, tant badault et tant inepte de nature qu'un basteleur, un porteur de rogatons (c.-à-d. de reliques), un mulet avecques ses cymbales, un vielleux au milieu d'un carrefour, assemblera plus de gens que ne feroit un bon prescheur évangélique » (*Gargantua,* chap. XVII).

Ainsi se trouve évoqué d'emblée et de main de maître le décor habituel de la rue parisienne avec son grouillement et ses spectacles constamment renouvelés. Et Rabelais d'insister ensuite (*Gargantua,* chap. XXIV) sur ces attroupements et sur les personnages souvent singuliers qui en formaient le centre : « Alloit voir les basteleurs, trejectaires (jongleurs) et thériacleurs (c.-à-d. charlatants, marchands d'orviétan) et consideroit leurs gestes, leurs ruses, leurs sobressaulx et beau parler, singulièrement de ceulx de Chauny en Picardie, car ils sont de nature grands jaseurs et beaux bailleurs de baillivernes en matière de cinges verds » (c.-à-d. habiles à vous convaincre de l'existence d'animaux fabuleux, de chimère), en somme à faire prendre des vessies pour des lanternes.

Un autre aspect de Paris avait frappé maître François, comme d'ailleurs tous les visiteurs français et étrangers de la capitale à la même époque : je veux dire le très grand nombre de marchands et d'artisans en chambre, travaillant souvent ou vendant à même la rue. Gargantua et sa petite troupe visitent (même chap. XXIV) les boutiques des drogueurs, herbiers, apothicaires. Ils vont voir comment on étirait « les métaux, ou comment on fondait l'artillerie; ils s'introduisent chez les lapidaires, orfèvres et tailleurs de pierreries, ou les alchymistes et monnoyeurs, ou les haulte-lissiers, tissotiers, velotiers, horologiers, miralliers, impri-

meurs, organistes, tinturiers et aultres telles sortes d'ouvriers ».

On sait comment Gargantua paye sa bienvenue aux Parisiens en les gratifiant du haut des tours de Notre-Dame de l'un de ces déluges naturels dont Gulliver, le héros de Swift, se servira plus tard pour éteindre l'incendie du palais impérial de Lilliput. On sait aussi comment Rabelais lui fait prendre et emporter en son logis les grosses cloches de ladite église, après les avoir fait sonner bien harmonieusement. Preuve à tout le moins que Notre-Dame fut, et c'était bien naturel, parmi les constructions qui le frappèrent le plus dans la capitale, avec peut-être les remparts, dont il nomme quelques portes, ces remparts qui le font penser à ceux, qu'il connaît bien, de Bourges, de Strasbourg, d'Orléans ou de Ferrare et dont il fait enseigner par Panurge à Pantagruel, pour les bâtir en matériaux d'une solidité à toute épreuve, un procédé, plaisant sans doute, mais qu'il est impossible de rappeler ici sans manquer à la bienséance.

Mais l'artère nourricière de Paris, c'est alors la Seine, la Seine que sillonnent de très nombreux bateaux et qu'enjambent des ponts comme il n'y en a pas beaucoup au monde. Rabelais les connaît bien, ces ponts, sur lesquels, comme au Rialto de Venise ou au Ponte Vecchio de Florence, s'alignaient des boutiques en double rangée parallèle. Et il ne manque pas de nommer le Pont Notre-Dame, qui avait été récemment reconstruit en belle pierre à la place de celui, en bois, qui, en 1499, s'était effondré dans le fleuve, ce pont flambant neuf qui, à cause de cela, était devenu depuis 1515 le pont des entrées solennelles; le pont Saint-Michel, où fut un temps l'officine des bons imprimeurs Kerver, et où le fameux Etienne Roffet exécuta pour François Ier tant de belles reliures; le pont au Change et le pont aux Meuniers, son voisin, dont Rabelais compare les grosses poutres à celles qui supportaient, dit-il, ceux de Nantes, de Saumur et de Bergerac (*Quart Livre*, chap. XXXIV).

On sait avec quelle verve Rabelais a mis en scène les gens de justice, ceux qu'il appelle les Chats fourrés, les Chicanous. Nulle part mieux qu'à Paris le père de Gargantua n'a pu noter leurs façons d'être, leur langage et jusqu'à leurs tics. Il n'a pu manquer de faire de longues visites dans cette véritable ville dans la ville qu'était le Palais en la Cité. Il paraît particulièrement au fait de deux juridictions spéciales qui y siégeaient : la Chambre du Domaine et celle de l'Epargne.

C'est de là que vint tout droit le juge Bridoye, avec ses sacs à procès et ses pancartes, ses requêtes, enquêtes, répliques, dupliques, tripliques, griefs, libelles, compulsoires, déclinatoires (et j'en passe). Rabelais a fait la cour, sous les galeries de la Sainte-Chapelle, à telle affriolante lingère, fait les cent pas dans la célèbre Grand'Salle, où il a placé l'aventure ridicule du Cordelier s'habillant pour y dire la messe à MM. du Parlement, et observé ce qui se passait dans la basse-cour du Palais, où les mules des présidents, conseillers et autres rongeaient leur frein, tandis que les petits pages du Palais trompaient les heures en jouant aux dés, à genoux dans la poussière. Et d'ailleurs, même si Rabelais n'avait pas eu, parmi ces gens de justice, un bon ami en la personne d'Amaury Bouchard, conseiller du roi et maître des Requêtes du Palais, à qui, de Lyon en 1532, il dédiait sa réédition du Testament de Cuspidius et du Contrat de vente de Culita, maître François y aurait été attiré par les étalages de certains libraires qui mettaient alors, sur la couverture de leurs livres : *Au Parlement dans la Grand Salle,* ou *Dans la cour du Palais,* ou encore *Sous le gros Horloge* (horloge était alors du masculin, comme en italien *orologio*).

De cet enclos du Palais, où s'agitait une foule que certains voyageurs, peut-être quelque peu marseillais, évaluent jusqu'à quarante mille personnes (20), Rabelais pouvait, à son gré, se diriger vers le Grand-Châtelet, dont il mentionne, sans plus, les culs-de-basse fosse, ou vers telles églises de la Cité ou de la Ville, où les cérémonies religieuses attiraient force monde, surtout les pardons distributeurs de ces indulgences, contre l'abus desquelles il s'élevait. Il y eut précisément en 1532 un jubilé ou pardon octroyé par le pape Clément VII et le chapitre du *Pantagruel* intitulé : *Comment Panurge gagnait les pardons* s'inspire probablement de cette circonstance. Y sont nommées à cette occasion une fois encore la cathédrale Notre-Dame (avec son baptistère Saint-Jean-le-Rond), Saint-Jean-en-Grève et Saint-Gervais dans les parages de l'Hôtel-de-Ville, enfin l'église du Petit-Saint-Antoine, qu'il ne faut pas confondre avec l'abbaye cistercienne Saint-Antoine au faubourg du même nom, que Rabelais a d'ailleurs nommée quelque part, car ce Petit-Saint-Antoine était situé dans Paris même, rue Saint-Antoine précisément,

(20) Vingt-cinq mille, au dire du Vénitien Giustiniano, p. 45; jusqu'à trente mille, d'après le Milanais Vignati, édition L. Beltrami, également citée plus haut.

entre les rues Pavée et des Juifs. Quant à la façon dont Panurge emplit ses bougettes (ou bourses) avec l'argent des bassins servant à recueillir les oboles, elle consistait fort simplement à avoir l'air de mettre dans chaque bassin un grand blanc qui n'était en réalité qu'un denier, à reprendre prestement la monnaie correspondante et à recommencer dans chaque église la même opération.

Dans la Cité et dans la Ville, pourtant riches toutes deux en édifices, Rabelais ne s'est pas mis en peine de nous décrire les plus importants ou les plus curieux. Ni la Bastille, ni l'hôtel des Tournelles, ni l'hôtel Saint-Paul, ni le Louvre ne viennent sous sa plume. C'est à peine s'il mentionne en passant le charnier des Saints Innocents, réservant son attention sympathique à quelques tavernes et autres demeures aussi hospitalières, mais moins avouables, dont nous allons d'ailleurs retrouver quelques-unes dans « l'alme, inclyte et célèbre Académie de Paris », c'est-à-dire dans l'Université, où nous pénétrerons maintenant à la suite de ses personnages.

On lit, au chapitre XVI du *Gargantua :* « Fut avisé (entre Grandgousier, père du héros, et le vice-roy de Papeligosse) qu'à l'office de précepteur seroit mis Ponocratès, pédagogue du page Eudémon, et que tous ensemble iroient à Paris pour congnoistre quel estoit l'estude des jouvenceaulx de France pour icelluy temps. » Mais ce premier contact n'ayant pas donné pour le jeune homme les bons résultats escomptés, Ponocratès délibère sans tarder de « aultrement le instituer en lettres ». A la génération suivante, même antienne. Gargantua, devenu père à son tour, se préoccupe de faire instruire son fils Pantagruel à la « grande Université de Paris » (*Pantagruel,* chap. VII). Il lui adresse même à cette occasion l'admirable lettre où, sous le masque de cette fiction romanesque, Rabelais nous a livré ses vues sur la formation idéale d'un homme qui serait en même temps un humaniste.

Or, quand Rabelais descend dans le détail des études, quelles sont celles qu'il énumère sinon, à part le droit civil que Pantagruel vient d'étudier à l'Université d'Orléans, ce qu'il n'aurait pu faire à Paris, celles dont le cycle complet pouvait alors être suivi sur la montagne Sainte-Geneviève, savoir les arts libéraux (grammaire, rhétorique, logique, géométrie, arithmétique, musique, astronomie), la médecine, la théologie (avec le droit canon), tout cela, bien entendu, à base non seulement de latin, langue fondamentale de tout enseignement dogmatique, profane ou sacré, mais aussi — et

c'est le miracle du moment — de grec, d'hébraïque et de chaldaïque, toutes langues que précisément commençaient d'enseigner, face à la Sorbonne hostile, les lecteurs du Collège royal récemment institué par François Ier.

C'est seulement par allusion que Rabelais nous fait entendre qu'il connaît et entend prôner cette fondation nouvelle, tout à fait essentielle en effet dans l'histoire de l'humanisme. Par contre, il n'est pas chiche de détails sur la vie que menaient étudiants et maîtres dans cette région de Paris si particularisée, si polarisée autour des choses de l'enseignement, dans ce pays latin dont elle va bientôt prendre le nom. Il connaît bien le cloître des Mathurins, voisin de l'Hôtel de l'abbé de Cluny, où se réunissaient, pour délibérer de leurs affaires, les diverses facultés siégeant en corps (*Gargantua*, chap. xx). Il fait conduire Gargantua par son précepteur « ouïr les leçons publiques, les actes solennels, les répétitions, les déclamations » (*Ib.*, chap. xxiv), ces deux derniers termes n'étant nullement, comme on pourrait le croire, des expressions de la langue du théâtre, mais désignant très exactement des solennités universitaires. Il sait fort précisément qu'il y a quatre nations à l'Université de Paris (la française, l'anglaise, la normande et la picarde) et que les quatre délégués nommés par elles pour élire le recteur s'appellent les *intrants* (*Pantagruel*, chap. xviii). Il sait aussi que les *grimauds* sont les élèves des petites classes, ceux qui en sont encore au rudiment, et les *artiens* les étudiants de la faculté des arts, qui se préparent à devenir des maîtres ès Arts, c'est-à-dire, par une équivalence approximative, à peu près des bacheliers de nos jours.

Ces étudiants, que l'on évaluait alors à 20.000 ou 25.000 (21), il les peint au naturel en la personne de l'écolier limousin « tout jolliet » qui parle un jargon franco-latin parfaitement grotesque; il les montre fréquentant la Sorbonne et son « treillis » (c'est la Faculté de théologie), la rue du Fouarre (où sont les écoles de la Faculté des Arts) — il en reste un tout petit bout à côté de Saint-Julien-le-Pauvre — la rue du Fouarre où il fait soutenir par Pantagruel ses 9.764 thèses publiques; il nous les fait voir aussi (je cite) « transfretant la Sequane au dilucule et crepuscule (au petit matin et le soir) et déambulant par les compites et quadrivies (places

(21) Marino Cavalli, ambassadeur vénitien dans Tommaseo, *Relations...*, I (1838), p. 262-263.

et carrefours) de l'Urbe (*Pantagruel*, chap. VI) pour s'en aller cauponizer es tavernes » (autrement dit faire les piliers de cabaret) et y goûter ce qu'il appelle l'eau bénite de cave, autant dire le vin frais.

Bien sûr, Rabelais ne dénombre ni les rues de la rive gauche, exception faite pour la rue Pavée d'Andouilles dont il aurait inventé le nom s'il n'avait réellement existé, ni les quelque cent collèges où grouille une jeunesse ardente et souvent famélique. A-t-il même mentionné le Collège de Fortet (qu'a remplacé en partie la rue Valette) où Calvin s'est formé, celui de Coqueret (derrière l'actuelle bibliothèque Sainte-Geneviève), où Ronsard, du Bellay le poète et Baïf, ont étudié sous Dorat, leur maître? Mais il a circulé, de toute évidence, dans le lacis de rues étroites où ces pédagogies dressaient leurs sombres bâtisses, accompagnées de cours et de jardins. Il a pénétré dans la Grand Salle de Navarre à l'emplacement de l'actuelle Ecole polytechnique (Pantagruel, chap. XVIII) et il sait la réputation des férules et des boulas (branches de bouleau) qui servaient à la correction des escholiers de cette maison (*Tiers Livre*, chap. LI). Il est surtout un de ces collèges, qu'il prend très spécialement pour cible, soit qu'il ait eu sur la vie que l'on y menait des renseignements personnels, soit qu'il ait épousé en cette occasion la querelle d'Erasme qui y avait passé dans la vermine de fort désagréables moments. C'est le collège de Montaigu, dont il faut chercher aujourd'hui l'emplacement vers le n° 8 de la place du Panthéon. Il est l'objet de la virulente invective que l'on peut voir au chapitre XXXVII du *Gargantua :* « Seigneur, dit Ponocratès à Grandgousier, ne pensez que je l'aye mis au collège de pouillerie que l'on nomme Montagu. Mieulx le eusse voulu mettre entre les guenaux (gueux) de saint Innocent, pour l'énorme cruauté et villennie que je y ay congneu. Car trop mieulx sont traictez les forcez (forçats) entre les Maures et Tartares, les meurtriers en la prison criminelle, voyre certes les chiens en vostre maison, que ne sont ces malautruz (misérables) audict colliege et si j'estoys roy de Paris, le diable m'emport si je ne metoys le feu dedans et faisois brûler et principal et regens qui endurent ceste inhumanité devant leurs yeux estre exercée. »

Guère mieux traité, le corps enseignant, considéré dans ses chaires. Si les régents des écoles de Médecine sont épargnés par exception notable, ceux de la Faculté de Théologie en prennent, comme on dit, pour leur grade. Des pages

entières du *Gargantua* et du *Pantagruel* ridiculisent leurs allures pédantes, leur jargon scolastique et les controverses purement verbales auxquelles se livrent à longueur de journée ces « maraulx de sophistes Sorbillans, Sorbonnagres, Sorbonnigenes, Sorbonicoles, Sorboniformes, Sorbonisecques, Niborcisans, Borsonisans, Saniborsans ». Le type même en est, au chapitre XIX du *Gargantua*, l'inénarrable harangue du non moins inénarrable Janotus de Bragmardo, mi-théologien et mi-avocat, « prodigieux amalgame, a écrit justement M. Raymond Lebègue, de latin universitaire, de scolastique, de toussoterie et de gâtisme sénile ».

Mais à quelles sources autres que la tradition tous ces tenants obstinés des vieilles formules d'école s'adressaient-ils pour trouver les autorités capables de leur fournir syllogismes en barbara et en paralipton, dernier mot pour eux de la logique et de la philosophie? La réponse est aisée : elle nous est fournie par Rabelais lui-même : c'étaient les bibliothèques de la plupart des collèges, à commencer par celui de Robert de Sorbon, où les ouvrages étaient enchaînés, car les vols n'y étaient pas rares, et aussi les bibliothèques des abbayes, comme celle de Sainte-Geneviève, et surtout celle des chanoines réguliers de Saint-Victor (22). « Sur la rive gauche, écrit Marcel Poëte, à l'emplacement actuel de la Halle-aux-Vins, l'abbaye de Saint-Victor dressait ses bâtiments dans un cadre de verdure; il y avait là un grand pré, avec une allée plantée de saules, un grand et un petit jardin, une cour plantée d'ormes, un petit cimetière ombragé d'arbres, un puits dans la cour des hôtes, et, devant la porte du couvent, un moulin à vent. »

Quant à la bibliothèque, elle était à peu près la seule qui fût alors accessible au public. « Récemment reconstruite — c'est cette fois Abel Lefranc qui parle (23) — fort riche en ouvrages ecclésiastiques de théologie, de droit canon et d'édification, elle demeurait fermée à toute la pensée moderne. L'érudition, les sciences, les auteurs grecs et latins, les beaux livres italiens, les maîtres de l'heure surtout, les Politien, les Valla, les Erasme qui faisaient les délices de Rabelais, n'avaient pu y obtenir droit de cité. On devine les rancœurs de l'ancien cordelier de Fontenay-le-Comte lorsque, venu à Paris pour y étancher sa soif ardente de haut savoir, il ne découvrit là aucune des sources nouvelles auxquelles il rêvait

(22) *Une vie de cité*, II (1927), p. 292.
(23) Introduction au t. III (1922) de la grande édition critique, p. 36.

de s'abreuver. Son génie satirique se vengea de cette amère désillusion en conférant au catalogue archaïque, d'où les Muses étaient bannies, un ridicule immortel ». C'est au chapitre VII de *Pantagruel* qu'il faut lire cette énumération de haulte gresse, où des titres simplement grotesques, comme les *Barbouillamenta Scoti*, le *De moustarda post prandium*, *la Savate d'humilité*, *la Cornemuse des prélats*, voisinent avec beaucoup d'autres dans lesquels le français, tout comme le latin brave l'honnêteté.

On peut être surpris que Rabelais ne mentionne dans ses romans aucun des grands imprimeurs et libraires parisiens, soit pour vilipender ceux qui se faisaient les fournisseurs de cette littérature sclérosée, soit pour louer les autres. La corporation était pourtant largement représentée dans le Paris de l'Université, surtout dans la région de la rue Saint-Jacques qui en était l'une des artères vitales, au voisinage de la rue de la Parcheminerie, où tenaient boutique les fournisseurs de la matière première : parcheminiers et papetiers. Il est vrai que dans sa fameuse épître déjà citée sur la restauration des belles-lettres, Rabelais n'a pas oublié de mentionner « les impressions tant élégantes et correctes, inventées par inspiration divine », et qu'il a nommé (il est vrai pour y accrocher un double sens de très mauvais goût) le coin du pays latin qui était au XVI^e^ siècle une sorte de patrie pour les imprimeurs parisiens : j'ai nommé le Clos Bruneau. Le Clos Bruneau était un vaste quadrilatère anciennement réputé pour son vignoble; il avait été peu à peu percé de plusieurs rues, où les successeurs des Martin Krantz et des Gering avaient élu domicile. Ce Clos Bruneau, dont un passage rappelle encore le nom, était compris, en gros, entre le boulevard Saint-Germain remplaçant la rue des Noyers, au Nord, les rues de Lanneau et de l'Ecole polytechnique au Sud, la rue Jean-de-Beauvais à l'Ouest, la rue de la Montagne-Sainte-Geneviève à l'Est. C'est rue Jean-de-Beauvais que demeurait Robert Estienne lorsque, en 1531, il fit paraître son célèbre *Thesaurus linguae latinae* auquel Rabelais dut applaudir. Josse Bade, beau-père d'Estienne, Claude Garamont, le célèbre graveur des caractères qui portent encore son nom, Guillaume Postel, avaient aussi leurs officines dans ces parages, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y eût pas d'imprimeurs en d'autres endroits de la rive gauche : les Marnef, Geoffroy Tory étaient installés rue Saint-Jacques et, dans la direction de Saint-Germain-des-Prés,

c'est jusqu'à la rue du Four que l'on trouvait des imprimeurs et des libraires.

Il y avait là, en somme, un immense marché du livre dont M. Jacques Guignard a tout récemment reconstitué la physionomie avec autant de science que de bonheur (24). Que donnaient-il donc à lire à leur clientèle, ces imprimeurs et ces libraires, aux enseignes de l'Ecu de France ou de l'Image Notre-Dame, de l'Homme Sauvage ou de l'Eléphant, dont ce serait une erreur de croire que leurs professions étaient nettement différenciées comme aujourd'hui? Sans doute des romans de chevalerie, des farces, des mystères, héritage du moyen âge, mais aussi, pour obéir à l'esprit nouveau, des éditions savantes des œuvres de l'antiquité et des fantaisies, littéraires et philosophiques, d'humanistes modernes, Italiens surtout, sans oublier les livres d'enseignement et d'édification (Bibles, missels, bréviaires, livres d'heures) dont il se faisait une énorme consommation. Et ce marché était achalandé à un point qui pourrait surprendre si nous ne connaissions pas la soif d'apprendre qui animait alors les gens. C'est l'époque où le Belge Clénard, venant à Paris, a plaisir à constater qu'il a suffi de quelques jours pour écouler 500 exemplaires de sa grammaire grecque et plus de 300 de sa grammaire hébraïque; c'est l'époque aussi où Simon de Colines tire à 24.000 exemplaires les *Colloques* d'Erasme, et n'oublions pas ce que Rabelais nous dit de sa Chronique Gargantuine : à savoir que l'on en vendait beaucoup plus en deux mois que de Bibles en neuf ans (Prologue du *Pantagruel*). Ce que nous ignorons totalement, par exemple, c'est le profit que retiraient de telles ventes massives les auteurs de ces ouvrages à succès.

Rien donc de plus animé, à tous égards, que ce quartier latin du XVI^e^ siècle. Les étudiants y étaient seigneurs et maîtres, encore, beaucoup plus semble-t-il, que ceux d'aujourd'hui. N'est-ce pas dans Rabelais que nous les voyons les jours de pluie se réunir au Jeu de paume du Grand Bracque, du côté de l'actuelle rue Lhomond, ou, aux beaux jours, se répandre en joyeuses bandes dans les Charenton, les Faubourg Saint-Marceau, les Folie Gobelin, les Montrouge, les Gentilly, les Vauvert, les Vanves, les Boulogne et les Saint-Cloud? N'est-ce pas, encore, dans Rabelais que le vieil

(24) *Imprimeurs et libraires parisiens 1525-1536*, dans Bull. de l'Association Guillaume Budé, 3^e^ série, n° 2, juin 1953.

étudiant Panurge s'ébaudit à renouveler sur les pentes de la Montagne Sainte-Geneviève les exploits de Villon et des Coquillards ses compagnons en « ruant » du sommet des voies descendantes un tombereau « de grande force », qui assommera les gens du guet s'ils ne se garent pas à temps, ou en mettant le feu sur leur passage à une traînée de poudre à canon? (*Pantagruel*, chap. XVI.) Heureux quand l'excitation de ces joyeusetés un peu hautes en couleur ne conduisait pas toute cette jeunesse turbulente à boire plus que de raison en ces tavernes méritoires dont le chapitre VI du *Pantagruel* nomme quelques-unes : la Pomme de Pin, le Château, la Madeleine ou la Mule, ou même à chercher des distractions moins innocentes en de véritables lieux de débauche, presque tous d'ailleurs situés non dans l'Université, mais dans la Ville, sur la rive droite (même chap. VI).

◆

On le voit, l'étude un peu attentive des romans de Rabelais n'a pas de peine à nous convaincre qu'il a vu beaucoup de choses dans ce Paris de 1530-1540 et que, pour en reconstituer vaille que vaille la physionomie, on ne perd pas son temps à les ouvrir. Mais, au fait, Rabelais n'est-il pas mort à Paris et n'y a-t-il pas reçu sépulture? Eh bien, c'est là un problème qui a soulevé beaucoup de discussions, dans lesquelles je voudrais, pour finir, introduire un peu de clarté.

Charles Nodier a écrit quelque part (25) que lorsqu'il se rendait, en longeant la Seine, à l'Arsenal dont il était bibliothécaire, il ne manquait jamais d'ôter son chapeau devant le n° 8 de la rue du Figuier Saint-Paul (à côté de l'hôtel de Sens) dont une tradition faisait alors la maison mortuaire de Rabelais. Tradition respectable, mais que rien jusqu'ici n'a confirmée.

Il est vrai que le père de Gargantua semble avoir mis à quitter ce bas monde une discrétion exemplaire, puisqu'aucun document d'archives ou texte contemporain (extrait mortuaire, acte judiciaire ou notarié, correspondance entre ses amis ou renseignement fourni par l'un d'eux dans quelque livre) n'a pu être produit, du moins à ma connaissance, sur les circonstances et le lieu de sa mort, non plus que sur sa sépulture.

(25) V. Callet, dans *Revue des études rabelaisiennes*, I (1903), p. 241.

Le premier auteur qui fasse allusion à la mort de Rabelais, à Paris et à son inhumation dans une église parisienne (pour s'en scandaliser d'ailleurs), c'est le célèbre Père Jésuite François Garasse (en latin Garassus), mort en 1631, bien connu pour la violence de ses polémiques théologiques et pour la haine dont il a poursuivi les Libertins et, particulièrement, le poète Théophile de Viau. Or celui-ci, en dépit de ses opinions hétérodoxes et grâce aux démarches des Montmorency, ses protecteurs, avait reçu à Saint-Nicolas-du-Chardonnet une sépulture chrétienne, et c'est de quoi, écrit Garasse, le curé d'alors se consolait en pensant que Rabelais qui, disait-il, ne valait guère mieux que Théophile, avait été enterré dans la nef de l'église Saint-Paul (26).

La nef de Saint-Paul, c'était beaucoup dire, car, en règle générale, n'étaient admis à dormir leur dernier sommeil à l'intérieur des églises que ceux qui avaient fait au clergé donation entière ou partielle de leurs biens, ce qui semble bien n'avoir pu être ni dans les intentions, ni dans les moyens du Chinonais.

Pourtant, la direction indiquée par le Père Garasse était la bonne, s'il faut en croire du moins plusieurs érudits et hommes de lettres du milieu du XVII[e] siècle : Pierre Guillebaud de Saint-Romuald, religieux Feuillant, en son *Trésor chronologique* publié en 1647 (27), les frères jumeaux Scévole et Louis de Sainte-Marthe dans la *Vie* de Rabelais qu'ils mirent en 1651 en tête des *Epitres écrites d'Italie* par le protégé du cardinal du Bellay (28); l'académicien Guillaume Colletet (mort en 1659) dans ses *Vies* manuscrites *des poètes français* (29), enfin le célèbre médecin Gui Patin, dans une lettre à son ami Falconet, du 22 juin 1660 (30). Si certains de ces témoins, postérieurs d'un siècle, ne l'oublions pas, se contentent de donner la date d'année (1553) du décès de maître François, les autres, s'appuyant sur des traditions conservées dans la famille d'un ami personnel de Rabelais (31), s'accordent pour affirmer que la mort s'est produite

(26) François Garasse, *Mémoires*, édition Ch. Nisard, 1860, p. 87.
(27) P. 591.
(28) Cette *Vie* ne comporte pas de pagination. Il faut noter que dans la « traduction du latin des Éloges des hommes illustres de Scévole de Saincte-Marthe, par M. Colletet », qui vient dans cet ouvrage après le privilège », il est dit que Rabelais est mort « au village de Meudon ».
(29) Édition partielle (*Vie de Rabelais*), par Gustave Brunet, Genève, 1867, in-18, p. 18.
(30) Gui Patin. *Lettres*, édition Reveillé-Parise, III (1846), p. 223.
(31) Le président d'Espeisses, dont le fils Jacques Fay d'Espeisses, conseiller du roi et son ambassadeur en Hollande, avait renseigné Colletet,

cette année-là rue des Jardins-Saint-Paul, et que l'inhumation a été faite non pas dans la nef, comme l'avait écrit, probablement par distraction, le P. Garasse, mais dans le cimetière de l'église Saint-Paul. Colletet et Gui Patin ajoutaient même un détail pittoresque : le grand railleur aurait été mis en terre au pied, ou auprès d'un arbre (un noyer, précise l'un d'eux) que, de leur temps, on pouvait voir encore. On aimerait mieux, soit dit en passant, que cet arbre eût été un érable, qui du moins eût rappelé le nom de l'écrivain.

Mais, diront ceux qui ont lu le libellé de la plaque commémorative apposée sur le pan coupé du n° 2 de la rue des Jardins, sur le quai des Célestins, il y a encore un élément chronologique qu'ont retenu les rédacteurs de cette plaque : c'est la date précise (mois et jour) du décès : 9 avril 1553. D'où provient cette date? La réponse est aisée, du moins dans l'état actuel de nos connaissances : on trouve cette date pour la première fois dans une note imprimée en marge de l'édition de 1710 des *Epîtres* par les frères de Sainte-Marthe (32). Mais, chose étrange, l'auteur anonyme se réfère au *Trésor chronologique* du Père de Saint-Romuald, où l'on a la surprise de ne rien trouver de pareil.

Impossible de contrôler au moins quelques-unes de ces assertions, puisque les registres mortuaires de Saint-Paul ont disparu (33), et cela depuis si longtemps que personne n'a pu se porter garant que le nom de Rabelais y figurait à telle ou telle date. Tout ce que l'on peut dire, c'est que dans la partie d'un Recueil manuscrit d'épitaphes des églises de Paris qui concerne l'église, le charnier et le cimetière Saint-Paul, un inconnu qui n'a pas donné ses références a écrit, dans la première moitié du XVIII[e] siècle, les lignes suivantes, où une erreur certaine sur l'âge de Rabelais ne suffit peut-être pas à déconsidérer le reste. Voici ces lignes : *François Rabelais, décédé âgé de soixante-dix ans, rue des Jardins, le 9 avril* 1553, *a esté enterré dans le cimetière Saint-Paul* (34).

Si l'église Saint-Paul, qu'il ne faut pas confondre avec l'ancienne chapelle Saint-Paul-Saint-Louis de la maison professe

Gui Patin et peut-être aussi Antoine Leroy dont nous avons cité plus haut les *Gesta Rabelaesi*.

(32) En regard du même passage de la *Vie de Rabelais* qui précède l'édition des *Lettres*, et en manchette. Dans cette édition de 1710 (Bruxelles), la *Vie* ne comporte pas non plus de pagination.

(33) Marius Barroux, *Sources de l'ancien état civil parisien*, 1898, pp. 52-53.

(34) Bibliothèque historique de la Ville de Paris, manuscrit 11.479 B, p. 509.

des Jésuites, avait existé encore dans la deuxième moitié du XIX^e^ siècle, ainsi que son cimetière, on peut tenir pour certain que la Commission du Vieux-Paris et la Société des Etudes rabelaisiennes, animée par le regretté Abel Lefranc avec tant de foi communicative, auraient cherché à percer le mystère. Malheureusement, l'église elle-même a été démolie dès la fin du XVIII^e^ siècle et le cimetière désaffecté; destructions et reconstructions se sont succédé dans le quadrilatère dont ils occupaient la majeure partie entre la rue Saint-Antoine au nord, la rue Saint-Paul à l'ouest, la rue Charles-V au sud et la rue Beautreillis à l'est. A de nombreuses reprises, le terrain a été bouleversé, les tombes éventrées, les ossements, retrouvés en grand nombre, transportés en vrac aux Catacombes (35). Gambetta, grand admirateur de Rabelais, visitant un jour — c'était en 1879 — ce chantier de démolitions, s'émouvait à la pensée qu'il foulait peut-être les restes du grand homme (36). Il aurait été fort intrigué s'il avait pu lire un mémoire manuscrit de 1847 que M. Pierre d'Espezel a exhumé et résumé en 1949 dans la revue *Æsculape* (37), mémoire dans lequel un honorable marguillier de Saint-Paul-Saint-Louis, nommé Denis de Hansy, raconte le plus sérieusement du monde que le cercueil de Rabelais a été retrouvé l'année précédente, sans qu'il précise d'ailleurs sur quels indices, et que « les restes impurs d'un homme qui avait osé souiller la robe sacerdotale par le cynisme de ses écrits et la licence de ses mœurs » ont été jugés dignes d'être transportés à l'Hôtel de Ville.

Bien entendu, aucune confirmation n'a pu être apportée, ni de prés ni de loin, à des allégations aussi singulières. Non! ni en 1846, ni depuis 1846, la tombe de Rabelais n'a été retrouvée, et tout porte à croire qu'elle ne le sera jamais.

(35) Lucien Lambeau, *L'ancien cimetière Saint-Paul et ses charniers*. Annexe au procès-verbal de la séance [de la Commission du Vieux-Paris] du 9 novembre 1910, avec de nombreuses reproductions. Cet excellent mémoire complète et rectifie le travail antérieur de l'abbé V. Dufour, *Les Charniers de Saint-Paul*, 1866, in-4°, p. 20.

(36) *Revue des études rabelaisiennes*, II (1904), p. 190.

(37) P. 98-100 (article intitulé *Rabelais perdu et retrouvé... et reperdu*).

MERCVRIALE

LE MOIS DE PARIS

BATEAU-LAVOIR FANTOME ET EN BOUTEILLE. — Un camion de cinq tonnes, celui des Messageries Départementales, s'arrête devant ma porte; et le conducteur me remet deux livres de Maurice Raynal consacrés, le plus imposant à la peinture moderne et l'autre, orné d'un bourreau rouge qui protège un enfant chétif aux cheveux bleus, consacré à Pablo Picasso. Ces deux livres sont entrés chez moi comme le moteur du poids lourd ronflait sur la route glissante. A Paris, il semblerait anormal de recevoir des livres avec le même cérémonial.

Maurice Raynal associé aux images qu'il a groupées et qu'il a commentées dans les Editions Skira est un magicien efficace — ce qui est exceptionnel — car il est souvent décevant d'entrer en contact avec les hommes en recréant une atmosphère sentimentale qui est celle de quelques témoins devenus rares par la force des choses, l'égalité de tous devant la mort, phénomène connu, inexplicable et inexpliqué non sans prétention. Je viens de terminer la lecture de « Peinture Moderne », le plus précieux de ces deux ouvrages tant par la qualité et l'abondance des images que par la clarté et la sensibilité disciplinée du commentaire. Ce n'est pas une petite besogne. Dans ces pages que Maurice Raynal a dédiées à l'art, pendant cette période de temps qui fut celle de notre jeunesse, le meilleur des mémoires que nous pourrions écrire est contenu. Maurice Raynal est un de mes plus anciens compagnons. Dans ma pensée sa présence s'associe à celles d'André Salmon, d'Apollinaire, de Pablo Picasso, de Max Jacob, de Vlaminck, de Paul Fort, de Marie Laurencin, de René Dalize, de Cremnitz, de Jacques Vaillant, de Pacco Durio, de Sunyer, de Manolo et, par des routes différentes, de Juan Gris, de Markoussis, de Lurçat, de Reverdy, de Madigliani, de Braque, de Derain et d'autres... plus jeunes. Utrillo vivait en marge.

Je n'ai pas connu Alfred Jarry. Je ne l'ai aperçu que dans une

sorte de brume matinale qui enveloppait le bar Fauvet à l'angle de la rue Ravignan et de la rue des Abbesses. Il était en compagnie de Raynal qui fut pour lui un ami quotidiennement dévoué. En ce temps-là, je n'habitais pas encore le Bateau-Lavoir où je devais, quelques mois plus tard, prendre la succession de Salmon dans un atelier qui ressemblait à un cageot en lattes pour transporter des autruches, si l'on veut. Je vivais à l'Hôtel du Poirier devant le Bateau-Lavoir, dans une chambre voisine de celle de M. Jules Dépaquit. De ma fenêtre je surveillais les éléments de la chronique de ce haut lieu, c'est-à-dire Picasso en « bleus » de mécanicien, Jacques Vaillant en dandy et tous les visiteurs du jour et du soir : ils étaient nombreux. Maurice Raynal, d'humeur souvent mélancolique fréquentait fidèlement cet étrange bâtiment en voliges où murissaient dans l'humidité les fruits les plus riches de la jeune peinture française, des fruits déjà formés, d'une saveur distinguée et franche qui attendaient l'abri tout proche des ateliers réputés et meublés pour pénétrer dans le monde des valeurs cotées à la bourse des tableaux.

De ma fenêtre je surveillais donc ce congrès de jeunes candidats à la bonne fortune. La nuit ne manquait pas d'étoiles comme dans les chansons de charme optimistes. Mais parmi toutes ces étoiles de bonne volonté je n'apercevais pas la mienne : c'était sans doute une étoile filante. Afin d'en apercevoir l'éclat, je dus suivre des directions contradictoires entre Rouen, Mourmelon, Palerme, Knocke et Bruges : ces mots adoptés dans la signification pittoresque qu'ils offraient entre 1901 et 1907... Parfois je confiais au ciel de Montmartre de pourvoir à mes besoins de chaque jour en m'aidant, à l'occasion, de quelques professions de fantaisie qui devaient en assurer les résultats.

C'est grâce à l'amitié d'André Salmon que j'ai pu entrer en relation avec les personnages historiques de ce bateau-fantôme-lavoir, maintenant en bouteille, qui décore la tablette d'une cheminée de campagne à côté des incomparables dessins de Gus Bofa, qui à cette époque ne préparait pas encore Saint-Cyr. Autour de ce bateau savant, ce ponton lumineux, des images s'évanouissent maintenant ou se précisent selon l'humeur de son ancien équipage. Elles ont des noms d'hommes ces images. Je ne retiens dans cet écrit que celles qui appartiennent à la chronique de la place Ravignan : Julien Callé, l'humoriste, Dufy, Girieud, Paco Durio et ceux que j'ai déjà nommés. Il me semble vain d'évoquer des ombres, car ces résurrections sentimentales me paraissent vraiment trop faciles. Une de ces images se dessine souvent avec netteté sur l'écran qui se trouve placé à côté de la bouteille où repose le bateau-lavoir

fantôme : elle représente la salle à manger de Julien Callé qui, à Saint-Cyr-sur-Morin fut mon voisin. Nous étions trois et notre ami qui nous recevait. Il demanda à sa femme d'apporter une bouteille de champagne. Ce fut l'un de nous qui la déboucha, car il n'avait plus la force de se servir de ses mains. Il versa le champagne dans les verres et nous bûmes sans prononcer une parole; la mort était évidemment parmi nous. En effet, Julien Callé mourut quelques jours plus tard. En compagnie de Maurice Raynal, il avait appartenu à l'équipe de rugby du lycée Michelet. Mon vieil ami Fernand Chaffiol-Debillemont est un survivant de cette époque. Il suivait, un peu distant, les évolutions de nos cortèges bruyants. Il en fut ainsi pour Cremnitz, pour Maurice Princet, pour Louis de Gonzague Frick, hommes de valeur qui n'essayèrent presque jamais de fixer leur personnalité en nous laissant des témoignages matériels de leur présence dans le monde des grands peintres et des grands poètes dont ils défendaient les couleurs. Quand je tente de me revoir entre 1900 et 1910, par exemple, je m'interroge sans pouvoir répondre. Qu'ai-je pu apporter, durant cette période de temps qui puisse me permettre de retrouver un témoignage solide de ce que je fus dans le groupe du bateau-lavoir, pour ne citer que ce collège où les étudiants couchaient parfois sur des vieux journaux considérés comme de la paille fraiche? (Ici, j'écris ces mots en pensant à mon cas particulier sans vouloir engager les autres.) D'évoquer ce décor médiéval m'oblige à reconstituer soigneusement ma propre silhouette parmi ces hommes et ces femmes dont quelques-uns sont célèbres et les autres dissous dans un anonymat peut-être mystérieux. Je n'apportais rien dans mes bagages en ce temps où mes compagnons avaient déjà été édités ou acceptés dans les galeries de tableaux de bonne réputation. Je n'avais rien écrit qui puisse me donner de l'espoir, rien peint, à l'exception de mes aquarelles que Clovis Sagot s'efforçait de présenter au public. Ma silhouette me parut toujours trop mobile, tantôt ici, tantôt là, dans des situations surprenantes et éphémères. Apollinaire, Picasso, Salmon et Max Jacob tenaient au sol par des racines solides qui permettaient de prévoir des cimes. C'est de ces cimes transformées en bouquets que Maurice Raynal se préoccupe dans les deux études qu'il vient d'écrire sur cette floraison. On pourrait facilement admettre que cette époque fut féconde en anecdotes. On les connaît, je pense, et les malentendus qu'elles font naître, comme on connaît la vérité, c'est-à-dire très vaguement. Maurice n'a tenu compte que des anecdotes professionnelles, les étapes de l'œuvre de tous ceux qui sont cités dans ces deux ouvrages. On ne peut rien écrire de plus exact et

surtout de plus vivant sur la présence des peintres, car les toiles de Modigliani, par exemple, fixeront pour toujours le détail qui donna un sens à son existence tourmentée : il en est ainsi pour Vincent Van Gogh... et pour tous. C'est une manière profondément honnête de raconter la vie de ceux qui savent la dominer par la puissance de leur art. La vérité sur Vincent Van Gogh est plus « vraie » dans la présence sous nos yeux de la reproduction de son portrait peint en septembre 1889 que dans les menus détails de l'aventure de l'oreille coupée, comme la vérité se tient également pour Pablo Picasso entre le bateleur bleu qui pense à quelque chose d'invisible et ce qu'il peindra inexorablement puisqu'il ne peut arrêter le moteur qui met la féerie en marche. Le surprenant esprit de Pablo Picasso ne livre pas dans une anecdote, même très bien étudiée, le secret de ses abandons et de ses transformations.

Pierre Mac Orlan,
de l'Académie Goncourt.

A consulter. — « Picasso », texte de Maurice Raynal. (Ed. Skira.) — « Peinture Moderne », texte de Maurice Raynal. (Ed. Skira.) Il faut signaler ici le numéro de luxe que Maximilien Vox a édité pour « Caractères ». Dans cet ouvrage l'anecdote est typographique, purement typographique. Elle est soumise à tout ce que cette puissance des librairies peut contenir d'élégance, de sagesse et d'humour. C'est un supplément au « Littré ».

LETTRES

Paul Valéry : **« Charmes » commentés par Alain,** préface de Paul Valéry; **« La Jeune Parque » commentée par Alain,** précédée de « Le Philosophe et la Jeune Parque » par Paul Valéry, préface d'Alain; in-16, 272 et 144 p., 490 et 275 fr. (Gallimard). *Alain :* **Philosophie,** textes choisis pour les classes par Mlle A. Drevet; 11,5 × 17,5 cm, XII-304 p., 500 fr. (Coll. « Les grands textes, bibliothèque classique de philosophie », dirigée par C. Khodoss et J. Laubier, Presses universitaires de France). — Voici enfin réimprimées et accessibles deux œuvres qui n'avaient paru qu'en éditions assez monumentales, la première en 1929, la deuxième en 1936. L'histoire en est connue. Et d'ailleurs le Professeur Mondor, qui fut le responsable de cette étrange aventure, l'a racontée dans son récent livre sur Alain. Voici la préface où se trouve le mot fameux de Valéry : « Mes vers ont le sens qu'on leur prête. Celui que je leur donne ne s'ajuste qu'à moi, et n'est opposable à personne. » La tradition dit que le poète ne soutint pas toujours le rôle, et qu'il lui arriva de s'effarer ou de sourire de certains commentaires, par exemple de celui de cette « Ode secrète » dont il n'avait cru faire qu'une petite chose toute simple... Mais il faut se défier des sourires de Valéry et de ses boutades; il était diablement expert en

l'art de se dérober derrière un retranchement. Nul doute qu'il ne sût fort bien qu'il n'avait pas, qu'il n'y avait pas de meilleur lecteur qu'Alain. Alain n'admettait pas beaucoup d'œuvres dans le trésor; mais aux œuvres admises il faisait crédit à un point inimaginable. Cet irrespectueux portait alors le respect au degré du culte; culte et culture, disait-il, c'est le même mot. Pour savoir vraiment comment il lisait, il faut l'avoir surpris devant un livre ouvert et entendu improviser sur la page même. Démarrant lentement, prenant et reprenant appui sur la phrase et le mot, soudain trouvant son régime, et alors s'élançant dans une gerbe d'étincelles. Des détours vertigineux; et tout à coup, miraculeusement, on se retrouvait dans la phrase, dans le mot. On le croyait parti à mille lieues, et, mimant l'œuvre comme il disait, il avait si bien collé à la pensée de son auteur, suivi si étroitement les lignes secrètes de son univers, qu'il revenait tout naturellement se poser à son côté. C'est ainsi qu'il commente les poèmes de *Charmes* et *La Jeune Parque*, avec une sorte d'ivresse dans la joie d'admirer, et une autre ivresse de joie à ajuster exactement ses développements aux blancs des marges. Aussi ses « éclaircissements » ajoutent-ils souvent de l'épaisseur aux nuées : il allait gaillardement à l'obscurité, avec l'allégresse d'un fort qui donne toute sa puissance. Heureuse l'œuvre qui eut une telle vertu pour un tel esprit; heureux l'esprit qui trouva devant lui une œuvre à la mesure de sa résolution et de sa générosité. Sur la méthode même du commentaire, relisez dans l'*Histoire de mes Pensées* ce qu'il dit des citations de Montaigne; mais quand Montaigne se mettait sous la dent du Cicéron ou du Sénèque, et en pièces détachées, lui, sans mollir, s'en prenait à toute une œuvre poétique, et ne s'accordait qu'un espace déterminé d'avance, sévèrement mesuré : il s'étendait en densité.

A l'autre bout de son horizon apparaît, sous son nom, un autre livre, qu'on a intitulé *Philosophie*. Ce sont des « textes choisis pour les Classes », dans une collection dite « Les grands textes ». Il y voisine avec Kant (*La Raison pure*), avec Hegel (*Esthétique*), bientôt avec Comte (*Sociologie*), Descartes (*Correspondance*), etc. De lui-même un tome II complétera celui-ci. Ce sont des passages extraits de ses livres et de ses *Propos*, et classés selon un ordre méthodique : l'homme et l'animal, la conscience, l'imaginaire et le réel, l'émotion, l'habitude, etc. — Comment ne pas avouer quelque dépaysement en voyant ainsi mettre en une forme scolaire une œuvre qu'on a vu naître et s'épanouir en opposition à toute la tradition universitaire? Mais on sait que les directeurs de la collection comme l'auteur du choix sont également fidèles à cette pensée. L'œuvre a changé de versant, la voici maintenant engagée dans la postérité, les perspectives changent nécessairement. Et puis il faut bien que les élèves des lycées aient désormais, pour accéder aux grands livres, un moyen qui leur soit lui-même accessible. Du moins cette publication indique-t-elle que l'Université ne songe plus à exclure Alain de la communauté des philosophes. — s.

La ville épargnée, par *Elisabeth Porquerol;* 14 × 19 cm, 276 p. (Les Editions de Minuit). — Plus un talent est original, plus on a de mal à en parler. Cela est évident; il faudrait inventer des for-

mules nouvelles comme lui. On n'a guère parlé, jusqu'à présent du moins, de *La ville épargnée;* il est bien malaisé de le faire. Et puis ce roman est apparu juste trop tard pour la grande saison, c'est-à-dire à l'heure où la critique, bourrée de lectures romanesques, était prise de son indigestion annuelle. Or il s'agit d'une œuvre autrement forte et puissante que toutes les aimables petites fabrications dont on rabat nos complaisantes oreilles.

Mme E. Porquerol s'affranchit une bonne fois des servitudes historiques. On voit à la fois dans son livre des bandes de brigands à cheval qui pourraient dater du temps de *Colas Breugnon* ou de *La Kermesse héroïque,* voire d'Attila, et des perfectionnements techniques qui anticipent disons sur la seconde moitié de notre honorable siècle. La voilà à l'aise avec un décor temporel franchement assoupli. Elle y lâche des sentiments, individuels et collectifs, des mouvements de foule, des réactions politiques, des bouleversements sociaux. Elle y introduit un événement : la ville épargnée. Elle y regarde vivre, fermenter, éclater et se réorganiser ce monde qu'elle a inventé.

Elle l'a inventé et elle le regarde avec gaillardise. (*Colas Breugnon* et *La Kermesse héroïque,* je ne les ai pas cités au hasard.) Mais on peut penser que cette forte truculence est aussi un masque de pudeur. Le tragique et le désespoir sont là tout près. Ce qui les refoule ou les masque, c'est la conscience de la facilité un peu dégoûtante qu'ils portent dans l'expression littéraire. Le langage de Mme Porquerol n'a rien d'académique. Il est rude et brutal. Il est tout viril. Il est marqué de cette grossièreté qui distingue aujourd'hui les jeunes écrivains les plus vifs.

La grossièreté peut être aussi un poncif; c'est alors un poncif moins supportable que les autres, à cause de l'affectation qui s'y ajoute. Mais il serait bien difficile, on doit le reconnaître, de regarder aujourd'hui avec un regard frais à travers les instruments de la vieille optique. Quelle maîtrise il faudrait! Stendhal a eu cette maîtrise, dans une époque également révolutionnaire, mais il était seul; tandis qu'un Balzac, un Hugo rejetaient les voies et moyens du réformisme et procédaient par la violence. Non pas par la grossièreté des mots, mais par le mauvais ton, le mauvais goût, le mauvais esprit. Et le morceau que nos jeunes écrivains ont à avaler n'est pas un moins gros morceau. Ils savaient ce qu'ils faisaient en se jetant sur la *Série noire* de Marcel Duhamel; ils y appuyaient leurs propres « réflexions sur la violence ».

Ne croyez pas que nous nous soyons écartés de *La ville épargnée :* nous demeurons dans le thème. Ce thème pris en gros, beaucoup s'en sont déjà approchés, sous des formes variées, avec un succès variable. Cette fois on a le sentiment de se trouver devant un écrivain mûri et maître de soi. Un écrivain qui mène avec aisance un jeu à la fois ample et subtil où la masse et la souplesse font bon ménage. L'expression est vigoureuse, juteuse, pleine. Oui, le mot de plénitude ne va pas mal. — S. P.

Mémorial. IV : Apprentis et garçons, par *Marcel Jouhandeau;* in-16, 168 p., 350 fr. (Gallimard). — Parmi les œuvres récentes de Jouhandeau (ou ses opuscules), j'ai un faible pour *Mémorial.* Ce quatrième tome (ou cahier) est consacré aux apprentis et aux garçons qui se succédèrent, à Chaminadour, dans la boucherie du père; il ne décevra

pas ceux qui ont goûté les premiers. Le trait de Jouhandeau a quelque chose du trait de Saint-Simon. Un Saint-Simon qui s'observe; un Saint-Simon tempéré par l'onction sacristine; un Saint-Simon dont le Versailles est Chaminadour. Mais enfin. — S. P.

Les portes de l'aventure, par *Jean Hougron;* in-16, 248 p., 465 fr. (Domat). — Lorsqu'il s'agit de traduire l'atmosphère de l'Indochine, Jean Hougron excelle; personne peut-être ne peut lui être comparé (sinon Boissière, d'une certaine manière, il y a bien longtemps). Lorsqu'il s'agit de mettre en scène de ces personnages que, par une pudeur mal placée, on n'a plus le droit de dire indigènes, il tombe, semble-t-il, dans un romanesque de convention. Ce livre-ci réunit trois nouvelles. Les personnages vietnamiens de la première sonnent un son faux qui fausse tout le récit. La deuxième, « L'homme du kilomètre 53 », est forte, rude, pleine, excellente (est-ce par hasard que le titre rappelle *Le kilomètre 83* de Daguerches? Il me semble que la récente nouvelle est d'un meilleur aloi que le roman ancien). La troisième se passe en France; le langage et le style pourtant restent les mêmes : ils ne sont plus accordés au sujet. — S. P.

Ian Seifer du « Jordaan », par *Edouard Peisson;* in-16, 240 p., 375 fr. (Flammarion). — Trois nouvelles : celle dont le titre donne au recueil son titre, suivie de « Un chien mourant de faim » et de « Le dernier choix ». Navires, ports, mers et gens de mer. Le récit et le langage sont également toniques. Ils ont en commun cette vigueur qu'inspire une description exacte, attentive, précise et dévouée des grandes choses puissantes. Cela résiste sous le doigt comme un muscle dur. Mais le doigt s'enfonce un peu dès que se manifestent une volonté d'affabulation ou les tentations de l'horrible « psychologie ». A peine, à peine : Edouard Peisson est trop confirmé dans son métier pour céder aux appels de la littérature, qui si souvent font perdre pied aux techniciens lorsqu'ils s'aventurent dans les eaux du romanesque. — S. P.

La glace est rompue, par *Jacques Lanzmann;* in-16, 224 p., 450 fr. (Julliard). — Le roman commence comme la relation d'un vrai voyage en Islande, puis vite il s'infléchit vers un récit à la Michaux (mais n'est pas Michaux qui veut) ou vers une exploration en Grande Loufoquerie (mais n'est pas loufoque qui veut). — S. P.

Royaume des ombres, par *Alexandre Arnoux;* in-16, 216 p., 375 fr. (Albin Michel). — Ami de l'Allemagne romantique, familier de Pierre Schlemihl, l'auteur, dans son nouveau roman, prend le parti des ombres : c'est l'ombre de Guiscard qui raconte, de son point de vue d'ombre, la vie de Guiscard, ou du moins quelques épisodes de sa vie. Ecrit sur le sable, la neige, le miroir d'eau, la prairie, avec la plume de l'oiseau, le brin de l'edelweiss, la feuille du tremble. On devine ce que la virtuosité d'Alexandre Arnoux peut tirer de ce thème inversé, ou c'est évidemment notre réalité qui prend la consistance des ombres. — S. P.

Ma petite femme, par *Louis Velle;* 11 × 18 cm, 260 p., 390 fr. (« Collection Labiche », Calmann-Lévy). — C'est gai, vif, jeune, net, proprement fait, avec une ingénuité très avertie et une charmante profusion d'humour et d'invention. — S. P.

Les vraies histoires marseillaises et les fausses, par *André Négis,* préface de Marcel Pagnol; 14 × 19 cm, 128 p., 300 fr. (Editions du Regard). — « Il faut tuer Marius et Olive », proclame M. André Négis : ils ont fait trop de tort au vrai Marseille. Et de raconter de « vraies » histoires marseillaises. Marius et Olive ne tardent pas à réapparaître, avec Titin, avec Escartefigue; et ces histoires-là sont les meilleures. — S. P.

Reflux, par *Claire Sainte-Soline;* in-16, 271 p., 480 fr. (Grasset). — Claire Sainte-Soline a raconté dans *Le Dimanche des Rameaux* le début de rupture de ce couple mal assorti. Elle y adoptait le point de vue de la femme. Il est possible qu'on le lui ait ou qu'elle se le soit reproché. C'est pourquoi elle poursuit le même sujet, avec les mêmes personnages. La forme de son nouveau roman est différente : c'est le mari qui parle. Le fond reste le même. Ce qui revient à prouver que l'objectivité n'est pas dans un changement d'optique, mais dans la colère surmontée. Ce que la narratrice du *Dimanche des Rameaux* essayait de faire et que le narrateur de *Reflux* ne peut faire. Le débat moral est mort. C'est dommage. — G. P.

Zèbre, par *Yves Grosrichard;* in-16, 202 p., 390 fr. (Gallimard). — Une jolie brochette d'anecdotes et de caricatures, enfilées bout à bout sur une intrigue sans valeur. Grosrichard sait faire rire. Mais, au fond, les histoires de collège amusent-elles encore? On serait tenté de dire qu'elles n'intéressent que ceux qui les racontent, comme les souvenirs de régiment. — G. P.

Le Mercenaire, par *Pierre Fisson;* in-16, 328 p., 600 fr. (Julliard). — Le mercenaire est un beau personnage, à la fois neuf, par la faute des temps que nous vivons, et digne de figurer parmi les héros types de la littérature. Le fait qu'il soit aujourd'hui aviateur, donc non seulement étranger au pays qu'il sert mais à la terre entière, a singulièrement augmenté son caractère tragique de moine mécanicien, promis à la mort. Pierre Fisson a très bien compris la richesse d'un tel sujet. Je dirais même qu'il l'a exploité avec trop de fougue, une sorte de hâte fébrile, embrassant trop pour mal étreindre. Ce qui fait que son roman a quelque chose de décousu, de cotonneux, parfois d'obscur qui évoque l'idée d'un vaste projet de fresque... à exécuter. — G. P.

Trois Geishas, par *Kikou Yamata;* in-16, 212 p., 540 fr. (Domat). — Selon que nous pensions aux estampes ou à la dernière guerre, nous nous imaginions le Japon comme un univers de porcelaine ou un camp de forcenés. L'originalité de Kikou Yamata est de nous apprendre qu'il est l'un et l'autre, que, du moins dans les « quartiers de plaisir », la grâce y voisine sans cesse avec la violence, la délectation esthétique avec l'instinct. Tantôt la geisha danse ou converse subtilement, tantôt elle roule dans le ruisseau et reçoit des coups de sabre. Le drame se noue, se dénoue, se renoue, sur un rythme résigné et souriant qui est peut-être ce qu'il y a de plus déconcertant et de plus agréablement oriental dans ce petit livre. — G. P.

Par de plus longs chemins, par *Clara Malraux;* in-16, 184 p., 360 fr. (Stock). — Certains considéreront cette méditation d'une femme sur sa condition de femme comme de la littérature récriminative. Pourquoi pas? Il n'y a pas de mouvement de revendication qui n'ait commencé par cela, par l'indignation, même aveugle, la colère, même injuste. Attitude d'autant plus respectable chez Clara Malraux que, loin de s'y conformer avec complaisance, elle met toute sa volonté à l'assumer clairement et à la légitimer. Ce qui, tout parti pris féministe mis à part, lui fait écrire un roman frémissant de passion et d'une grande pénétration psychologique, en équilibre instable entre le cri de désespoir et la domination de soi par l'intelligence. Bel exemple d'œuvre où l'on s'engage tout entier pour tenter de se connaître. — G. P.

La Terre et le Sang, par *Mouloud Feraoun;* 254 p., 480 fr. (Edit. du Seuil). — L'auteur parle bien des Kabyles, avec une tendresse et une ironie résignée qui émeuvent. Mais on regrette qu'il ait de plus jugé bon de mêler à sa petite chronique de village, curieusement inactuelle, une intrigue romanesque laborieuse. Il y a quelque chose de mal lié entre les deux sujets qu'évoque le titre : la terre et le sang, c'est-à-dire l'amour du pays et les histoires d'honneur qui s'y passent. — G. P.

La vie animale aux îles Kerguelen, par *Patrice Paulian.* Un vol. comportant de nombreuses illustrations photographiques, plans, etc. 172 p. gr. in-8° carré. Nouvelles Editions de la Toison d'or. (Préface de M. le professeur J. Millot, du Muséum d'Histoire Naturelle de Paris.) Paris, 1953. — Notre cher ami Marcel Roland me pardonnera, j'en suis sûr, d'empiéter sur son territoire en signalant à nos lecteurs le très bel ouvrage de Patrice Paulian. Ce jeune savant (attaché au Muséum) avait tous les titres pour l'écrire, nous dit M. le professeur J. Millot : naturaliste de race, excellent photographe, observateur que rien ne rebute, il a passé plus d'une année dans cet archipel désert et farouche, comme zoologiste de la mission française aux îles australes (dirigée par l'administrateur Sicaud). On se rend difficilement compte de l'endurance, des qualités physiques et morales qui sont nécessaires pour travailler fructueusement dans un milieu aussi défavorable, sur des îles inhumaines au climat exceptionnellement rigoureux, sans cesse battues par les flots d'une mer déchaînée, balayée par les vents (les plus violents, peut-être, de notre planète), où les tempêtes de neige sévissent pendant six mois de l'année, et où, cependant, Patrice Paulian va prochainement retourner pour achever l'œuvre commencée.

Les nombreux documents zoologiques, anatomiques et biologiques

déjà recueillis donneront lieu, nous dit encore M. le professeur Millot, à de multiples publications spécialisées; mais il était souhaitable qu'un ouvrage moins technique apportât au grand public une image de ces terres et de cette faune, si particulières. Les mœurs des animaux, leurs instincts curieux et, pour certains, leur « intelligence », tout cela est décrit de façon à la fois savante et pittoresque. Sans compter les récits concernant les exploits et tribulations de l'expédition... et du narrateur. Pas d'autres humains, en ces îles subantarctiques, que les missions scientifiques qui s'y relaient chaque année.

Beaucoup de gentillesse, de simplicité, de bonne humeur, de sens narratif caractérisent le texte de Patrice Paulian. C'est aussi attachant qu'instructif. — A. O.

Reconstructeurs et mainteneurs, par *Henry Bordeaux;* in-16, 288 p., 540 fr. (Plon). — Vous devinez dans quels sentiments on ouvre un livre qui porte ce titre sous cette signature. La préface se termine par ces mots : « ... car il y va de notre France qui est la fille aînée de l'Eglise! » La parodie la plus grossière n'oserait pas aller jusque-là. Le premier chapitre, sur Balzac, est d'une parfaite jobardise. Et puis... Et puis, ma foi, il y a des souvenirs — sur Bourget, Barrès... — qui, malgré tout, traduisent une réalité humaine. — S. P.

Mon ami Pierre Louÿs, par *Claude Farrère;* in-16, 192 p., 630 fr. (Domat). — Les souvenirs directs de Farrère sur Louÿs tiennent ici moins de place que les souvenirs directs de Farrère sur Farrère. Quant à Farrère historien, c'est-à-dire analysant des documents sur ce dont il n'a pas eu une connaissance directe, disons avec réserve qu'une certaine réserve est de méthode. Un ton parfois prudhommesque. Et malgré tout, le livre n'est pas négligeable. Qu'apporte-t-il de positif? Des allusions (elles ne disent rien, mais elles indiquent qu'il y aurait à dire); et des lettres inédites. — S. P.

Le style au microscope : grands journalistes, par *Criticus;* in-16, 256 p., 450 fr. (Calmann-Lévy). — Un microscope? Une loupe plutôt. Ou des bésicles. Ou simplement les yeux d'un bon lecteur, qui sait lire ce qu'il lit. Seulement, un article de journal, écrit dans la hâte, est fait aussi pour un lecteur rapide. Aussi, portant sur une matière évasive, ces dix-huit analyses sont-elles moins convaincantes que celles des trois tomes précédents. Et Criticus lui-même, quelle figure ferait-il sous l'épreuve? — S. P.

POESIE

LE DERNIER MALLARME (1). — Sous ce titre j'entends à la fois le Mallarmé dernière manière, « explication rationnelle » du *Coup de Dés* par Gardner Davies, et la mise au point, « homme et œuvre », de Guy Michaud pour l'entrée de Mallarmé dans les manuels universitaires.

Prodige des scoliastes qui ont cessé d'être futurs : sur les 1650 pages d'*Œuvres Complètes*, naguère le vingtième aurait suffi

(1) *Vers une explication rationnelle du Coup de Dés*, essai d'exégèse mallarméenne, avec une préface d'Henri Mondor, par Gardner Davies (Corti); *Mallarmé, l'homme et l'œuvre*, par Guy Michaud (Hatier-Boivin, coll. « Connaissance des Lettres »; *Propos sur la Poésie*, de Stéphane Mallarmé, recueillis et présentés par Henri Mondor, édition revue et augmentée (Ed. du Rocher); *Eugène Lefébure*, sa vie, ses lettres à Mallarmé, par Henri Mondor (Gallimard). Rappel : *Œuvres complètes* de Mallarmé, poésie-prose, Intr., bibl., iconogr. et notes par Henri Mondor et G. Jean-Aubry (Gallimard, « Bibl. de la Pléiade »); *Gloses sur Mallarmé*, par Camille Soula, préf. de Jean Cassou (Ed. Diderot). — *Rempart*, un poème, par Audiberti (Gallimard).

au bonheur que nous appelions Mallarmé, et rien ne nous en paraît aujourd'hui irrecevable ou inhabité; derrière son sourire narquois devenu la couverture de cette Somme de lui, l'auteur contemple la considérable touffe, proclamant sous la moustache qu'il en fut le promoteur jusqu'au bout de ses purs ongles.

Avec l'épais Corpus coopère, à un rythme accéléré, une course d'exégètes : les deux plus récents braquent sur le sujet les instruments scolaires : quoi, tout ce mot à mot qui tombe sur un traverseur de toute parole! Mais, preuve après preuve, notre haut-le-corps se fait petit : l'appareil ou apparence pédantesque, vrai dévouement chez qui s'en charge (tel Appendice grammatical, tout de même, fait tort à la perspicacité du lecteur moyen), laisse entre nos mains un profit, et qui n'est pas inutile aux enthousiasmes. Au sortir d'un long tête-à-tête avec ces prévenances de desservants, qui abondent en trouvailles personnelles, il faut s'avertir entre mallarméens invétérés : inutile désormais d'espérer à moins de frais le fin mot de son plaisir; il est surclassé, le pénultième Mallarmé de 80 pages.

On aurait cru que, à la mort du poète le plus voué aux disciples, les siens n'ignoraient plus ses secrets; puis, en 56 ans, semblait fait le plein des interprétations. Mais il restait à des choses le devoir de refroidir, à d'autres la perspective de sortir. De moins en moins la parole était aux témoins de l'homme, ceux qui acclament et convoquent (le dernier qui survive n'est-il pas Claudel?) Dès 1912, suscité par Guy Lavaud et Jean Royère à la *Phalange*, Thibaudet ouvre la deuxième époque, celle des critiques; pourtant elle attend d'être, dans l'entre-deux guerres, redevable à des avant-gardes de biologistes; le professeur Soula imagine ce trait décisif, de chercher la clé idéologique de l'œuvre dans une analyse littérale des thèmes les plus voilés; de ses trois monographies, parues entre 1926 et 1931, la dernière, terminée en fait dès « Créteil 1918 », méditation sur le *Coup de Dés*, ouvre une voie où voici le dernier relais marqué par l'Essai de G. Davies. L'apport du professeur Mondor, qui met en œuvre une masse d'inédits et d'annexes, renouvelle les valeurs, proportions, résonances (pourquoi ne pas faire place, dans les *Vers de circonstance*, à une enveloppe dont le destinataire, Elémir Bourges, fut un intime de Valvins?); de là, le Mallarmé de la Pléiade devenu un de nos classiques les plus volumineux sans épuiser le fonds. Dans les années 40, l'amour de Mallarmé cristallise autour de la thèse d'Eugénie Noulet, qui inaugure le prototype des ensembles dont le comprimé lucide de G. Michaud offre la dernière image. Connaissance de plus en plus interne; récemment, Georges Poulet (*La Distance intérieure :*

Mallarmé, surtout V-VI et IX-X) composait avec les cristaux un corps synthétique d'une densité inattendue. La liste des champions serait longue, la rétribution des mérites délicate; les fouilles continuent.

Calibre et tissu mallarméens s'amplifient à merveille. Très vite, en somme, est venue pour celui-ci l'heure où un écrivain, et suspect au bon sens, obtient d'avoir été *tout à fait* celui qu'il était; jamais aucun, autant refusé par les majorités, n'aura été autant plébiscité par des minorités agissantes. Bien autre privilège, il détient ce que j'appellerai une situation wagnérienne : titulaire d'un de ces arts qui, ayant défié l'intelligence immédiate, invitent au commentaire infini; il y a plus d'amateurs qu'on ne croit pour les jouissances qu'aiguillonne la sagacité, celle-ci ajoutant au plaisir passif du client la satisfaction de relancer la balle. L'air du temps peut faire que les auteurs obscurs soient les plus élucidés. Ayant dédaigné la foule en bloc, ils auront l'affluence successive.

Plus il est prêté à la poésie de Mallarmé, plus elle rend à ses deux derniers déchiffreurs. De tout l'insolite qu'on y choyait, pas une écaille ne pâtit, après tout, au frottement de leurs cribles; leurs tarières ont notre aveu, puisque l'opératon entre à vif dans le météore.

Au commencement est la ténèbre-mère : E. Noulet repêche dans l'*Artiste* un article publié en 1862, où le Mallarmé de vingt ans réclame déjà une « langue immaculée », des « hiéroglyphes inviolés », sous peine de tomber dans l' « Absence de mystère »; le parti pris pour Poe et Baudelaire n'est pas moins instantané. De son côté, et dans *Eugène Lefébure* (exhumation d'une figure aussi attachante qu'originale, vues précieuses sur les vocations latérales d'orientalistes) et dans les *Propos sur la poésie*, réédition plus étoffée d'extraits remarquables de correspondances en partie inédites, Mondor situe avec certitude dans la même période initiale le second principe mallarméen : atteindre le contenu du monde et en reconstruire la matière de rêve, non par nomenclature ou description des objets, mais par allusions effilées à l'effet qui en émane.

Même précocité enfin pour le songe de perfection d'*Hérodiade*, antérieur de quinze ans au conte de Flaubert; lequel, recevant de l' « auteur du Faune » la préface de *Vathek*, aura ce mot : « *C'est drôle* ». Entre 66 et 70, l'idée du Grand Œuvre, où Mallarmé espère, puis désespère de donner au mystère universel une traduction qui en soit plutôt l'avènement, se fixe au prix d'un épuisement physique et mental. De la trentaine datent les échanges avec Lefébure qui provoquent des tâtonnements d'un Mallarmé

transitoire vers des études réglées de linguistique; indice qui confirme et jalonne la préoccupation centrale des problèmes de langage.

Quant à des lectures suivies et profondes de philosophie (Hegel surtout) ou d'occultisme, G. Michaud a raison de se montrer circonspect. En beaucoup de curiosités Mallarmé a usé d'un prestige de frôleur; un poète en acte de poète est peu liseur; il consomme à la manière des sphynx, en plein vol; le profit livresque compte sur les déformations lentes de la mémoire; le moment de l'œuvre est ce qu'ailleurs on nomme désœuvrement; un outil de premier ordre est le divan, et le livre un coussin de plus. L'adversaire du temps joue à le perdre.

Le Mallarmé dernière manière munit l'ancien d'un poids nouveau; il nous édifie sur tout ce qui sous-tend et que sous-entend l' « hermétisme » : c'est sur ces rançons justificatives que sont réclamés des comptes; car, sans quelques affres, un auteur difficile n'est qu'un costumier de la facilité. Jeune, en tout cas, Mallarmé a vécu à mort son intime complexité; une existence ensuite ne lui a pas suffi pour s'emparer de ce monde proprement innommable dont il se découvrait réceptacle et responsable. Présenté différemment à chacun, le problème des rapports entre vivre sa destinée et exprimer son univers lui imposait des épreuves exactement opposées à celles des torrentiels. Pour tous, un même processus de distillation; mais, dans son cas, c'est à partir déjà d'effluves : recette de raffinage appliquée à des sélections préventives d'impalpable. Nous n'en étions plus à apprendre qu'il est le moissonneur de l'aride, le symphoniste de l'impuissance, sa donnée propre et son refrain obstiné; le suivre mainteannt au plus noir de leur cohabitation mesure l'empire même qu'il s'est taillé dans la carte générale de l'esprit.

« *Transposer un fait de nature en sa presque disparition vibratoire selon le jeu de la parole* » pour extraire du concret « *la notion pure* », souveraine entreprise de poète s'il fait que l'univers devienne langage; une vie entre toutes sera accomplie si par elle toute la fausseté du réel atteint cette consistance volatile : un vocabulaire évocatoire. Ceci impose une attitude inexorable à l'égard de la connaissance, et surtout du moyen d'expression; elle a le caractère d'une noblesse morale et d'une démence technique : « *folie utile* », juge-t-il après le *Coup de Dés*, convaincu pour un moment qu' « un des actes de l'univers vient d'être commis là ». C'est sur le sérieux, le dramatique, de cette conviction, c'est sur le travail tuant de taupe, dont on discernait seulement les déblais

à l'orifice de la vie souterraine, que le déchiffrage d'*Igitur* et du *Coup* nous rassure et inquiète.

Ces deux fiers monstres d'or, mais monstres tout de même, qu'ils soient chéris et vénérés, et que monstres ils n'aient pas trop de progénitures! les voici, symbole absolu, symboles d'eux-mêmes, de nous-mêmes et du monde insaisissable. L'auteur les a délaissés comme un chantier foudroyé. Si, après Baudelaire et Verlaine, Mallarmé attache du prix au titre de « poète maudit », qui peut paraître désuet, c'est qu'il vise la malédiction d'une planète et de ses porte-paroles, condamnés à ne pas savoir comment se connaître en justes termes les uns les autres.

Il a fiévreusement guetté dans l'œuf cosmique les forces confuses impatientes et incapables de coaguler, se faisant fort de les distancer dans l'écoulement; c'est-à-dire d'en composer une imitation intellectuelle tellement plus fluide encore, qu'elle leur eût conféré à la fois leur seul portrait authentique et enfin cet impossible Devenir promis depuis l'origine des choses : la poésie totale eût été cette dislocation génératrice. La nouvelle exégèse transporte juste l'accent sur la primauté de l'intellect dans cet art; deux points semblent acquis : la jalousie du poète pour la musique rêve de reprendre sur celle-ci, non pas la séduction mélodique, mais le monopole d'une signification à la fois massive et gazeuse; d'autre part, son procédé de composition pour le « grimoire » n'est nullement, comme on l'avait cru, un arrangement de thèmes musicaux, mais un étagement de pensées abstraites.

Toutes ces constatations n'excluent pas que Mallarmé se soit fait de déraison raison. Qu'il y ait eu spéculation sur mystère et mystification, on en discute; la différence peut n'être ni si grande ni scandaleuse : pour peu que l'expérience dénonce dans tout langage une supercherie congénitale, l'équivoque porte sur désespoir et dérision. La bravade peut prendre les airs d'un cache-cache avec le dictionnaire : Charles Chassé a produit à ce sujet des révélations persuasives et où je ne vois nulle offense (2) pour la poésie. Le plus haut du défi au langage se trouve dans les deux pièces ésotériques, *Igitur* et le *Coup*. Davies montre bien qu'elles ne sont pas, comme l'affirme encore Michaud, des épaves du Grand Œuvre; tout en a été brûlé pour obéir aux volontés que le poète mourant eut le courage de griffonner sans céder un millimètre de son style difficile. Ce que nous avons n'est pas cette victoire sur le Hasard et le Temps, qui devait installer à jamais la

(2) Le présent article était donné à l'impression quand j'ai eu connaissance des *Clefs de Mallarmé* (Aubier), où Ch. Chassé groupe ses commentaires et ses trouvailles, provoquant des questions importantes.

rigueur d'un vocable ayant valeur de substance; Mallarmé n'a pas réussi à identifier l'aventure de l'univers avec les événements d'une tête poétique, à promouvoir un monde contingent, opaque, fuyant, en un monde transparent, maîtrisé, réduit à un clavier. C'est, par les reprises d'*Igitur* dans le *Coup*, deux fois le mémorial et le lamento de la faillite : feu d'artifice sur le naufrage.

Une question ne saurait être esquivée : quelle gênante disproportion, vice du plan ou pénalité du tempérament, compromet l'entreprise surhumaine par une ténuité d'engins? Mallarmé extorque le sens majeur du monde aux accessoires minimes du monde; n'est-ce pas chercher les galaxies sous un verre d'horloger? Eventail, rideau, coupe, console, peuvent contenir et confesser le ciel et la terre : le brin d'herbe le fait bien! mais c'est autre chose, c'est de l'objet de fabrique, de luxe, d'extrême civilisation et convention mondaine, du sociable de salon très clos; dans la foi au plus frivole détail de l'artifice le plus fragile, il y a, fatalité ou aveu, une sorte de politique spirituelle du pire; ironie socratique, que de promettre l'éternité au chapeau gibus, summum de météore et de ténèbre? peut-être, mais en outrant un penchant qui se condamne de bon gré à faire passer le grandiose par les prismes du frêle, du frileux, du coquet. Sans qu'on fasse un sort à des à-côtés comme *La Dernière Mode*, il est alarmant, non pas que la magie s'ébatte dans la fanfreluche, mais qu'à un tel point elle y soit la même et se sente chez elle; évidemment, si la clé mallarméenne était une vraie clé, elle devait s'adapter comme un même talisman aux paillettes et aux constellations, les labyrinthes de toute classe se déplissant l'un l'autre. C'est l'idée même d'une prise sur les choses que le décalage entre l'ambition et le moyen devait, un jour, faire apparaître dérisoire au novateur. Ces épaules sous le plaid, était-ce Atlas pour soulever les sphères? Des références à Dante et à Milton, que je crois avoir aperçues chez Davies, me paraissent de dangereuses allusions à la Région des Egaux; ce temps-ci n'a que trop confondu les hiérarchies en art. Naturellement, rien ne nous déprendra de cette prédilection complice que la poésie dentellière de Mallarmé nous a pour notre joie infusée jusqu'aux moelles, et qui la suit dans ses prétentions à quelque outre-monde. Cet exemple reste : une fois jusqu'au bout quelqu'un fut voué, doué, sacrifié, à retourner en un « jeu suprême » ces drames appelés la personne et le monde. D'ailleurs il suffisait, pour légitimer entièrement l'apparition d'un Mallarmé parmi les hommes, d'avoir légué aux mémoires une œuvre où furent reculées par grâce les limites de la parole poétique. Où fut remis en question le sens même du mot : exprimer.

●

« L'antipolitain » *Rempart* est, bien entendu et à tout prendre, l'enceinte de l'Antibes natale, pavoisée de réminiscences régionales, élargie d'horizons putatifs. Mur de fond : par-devant défilent des masques de métiers, bavardent des choryphées d'éléments. Un poète étant par nature le ventriloque de l'univers, cette qualité se surpasse en Audiberti; peut-être n'aurons-nous entendu que le tohu-bohu de sa mélodie intestine.

Le décor loquace prend tout de suite une voix de tonnerre, mais qui n'ignore pas l'accent provençal; la peuplade est plantée en plein coup de soleil et de mistral. Le brio du morceau d'ouverture assied la composition. Et le lecteur. Sonore autorité d'un dompteur d'images; à sa vélocité grisante, personne, ni la verve, ni les points cardinaux, n'a rien à refuser. La beauté, hé, ce n'est pas une justice. La Direction n'a reculé devant aucune trouée d'admirables vers, simples comme nous autres littérature, et longs comme un souvenir d'ail :

A l'Est, l'Alpe suspend une altitude d'anges.

Qui parle parade ou procédé? pariade avec la vague et l'astre, surtout avec toute cette dévergondée, la parole en peine d'enfants. Tant mieux pour qui passe à portée de fusil : né Garoupe on finit Pamir. L'« interne détective » sait quelle manœuvre

Astreint le grand delta d'une mince liqueur
à borner de semblants la froide perspective.

(Autres versions, moins recommandées : *J'attitre l'éternel dans le dactylogramme*, — *J'aromate ma vie avec ma survivance.*) Et il y a du *nom de non*, un infinitif *Existir*, un indicatif *je craigne*. La roue tourne, s'arrête sur la timbale en or ou le lapin qui bat du tambour. Voici du tout premier choix : *le chasseur Kirghize — lacé d'écorces fraîches;* voici le portrait-éclair : le *poulpe, feu ganté de boutons de mamelle.* La préciosité donnée immédiate de la conscience. Les vitrines de pièces rares du vocabulaire, de la syntaxe, de la versification. Une rhétorique hors série vide ses chargeurs : remarquable pourcentage de coups au but. Et des élargissements appelant des exploits à la Michel-Ange :

La montagne, statue où la statue en masse
Réside...

Un irrésistible, un irréparable gauleur du pommier des Hespérides. Audiberti, ça devait nous arriver.

Raymond Schwab.

THEATRE

RUY BLAS, drame en cinq actes en vers de Victor Hugo (*Théâtre national populaire. Palais de Chaillot*). — Et d'abord ce fait, en dehors de toute discussion : si, le 26 février, jour anniversaire de la naissance de Victor Hugo, nous avons entendu dans une grande salle retentir ses vers et palpiter ses élans, c'est grâce au Théâtre national populaire. La Comédie-Française, essoufflée par le service de ses deux salles et ses lourdes responsabilités extérieures supplémentaires, a laissé passer cette date qu'elle célébrait ponctuellement depuis plus de cinquante ans. L'entreprise de remettre à la scène une autre pièce de ce théâtre hugolien dont, pour l'heure, le goût contemporain semble s'éloigner, pouvait être estimée inopportune ou décevante; mais n'eût-on pu, dans un spectacle coupé (entre un acte de Musset et un acte de Mérimée par exemple) consacrer une grande heure aux chefs-d'œuvre lyriques du poète, et à quelques-unes de ses pages d'épopée? Ou faudrait-il avouer qu'on se sent pauvre, non seulement en tragédiens, mais encore en diseurs de vers?

Donc, et quelles qu'en soient les raisons diverses, c'est à Chaillot que nous avons, vaille que vaille, célébré Victor Hugo, et cela, le jour même où nous apprenions avec un cordial soulagement, que Jean Vilar était maintenu à son poste pour trois ans. Représentation loyale, adroite et souvent même valeureuse. Chacun a fait de son mieux, parfois à grand effort, sans parodies sournoises, sans perfides ironies sous-jacentes. Vilar a même poussé le scrupule d'obéissance à l'auteur jusqu'à piquer dans ses fameux velours noirs les nombreux éléments scéniques réclamés par le texte : portes, fenêtres, et la cheminée d'où dégringole Don Cézar de Bazan; tout cela, noir et or (et une grande tapisserie mobile au large écusson rouge), est d'un beau style sobre et très suffisamment suggestif. Les costumes de Gischia s'enlèvent bien sur ces fonds sombres, et les mouvements de mise en scène occupent avec adresse les vastes espaces de Chaillot.

Est-ce à dire que tout cela nous a réellement rendu le Ruy Blas de Victor Hugo? Tout comme à la Comédie-Française, dans des occasions analogues ce sont les acteurs qui prêtent le plus à discussion. J'attendais beaucoup de Gérard Philipe, j'attendais tout : le panache, l'emballement, la fougue, le délire. Il pouvait bien nous ressusciter Ruy Blas puisqu'il nous avait ressuscité Rodrigue il y a trois ans. Est-ce parce que trois ans ont passé? Est-ce fatigue accidentelle? Il nous a semblé comme secrètement déta-

ché de son personnage. Avec toute la bonne volonté requise certes, et l'adresse, et même la violence par instants, soit : le cœur n'y était pas. Et peut-être nous répondrait-il que cela ne se commande point. Mais alors quoi? Si Gérard Philipe lui-même ne réussit plus à aimer Ruy Blas, et se trouve réduit aux alternances de prosaïsmes et de cris, il est à craindre que la nature, telle qu'elle nous fabrique maintenant les grands jeunes premiers rôles, dans la trépidation desséchante de notre âge atomique, ne nous donne plus jamais le beau félin sonore que réclament ces fougues romantiques. On trouve pourtant encore des chanteurs pour Obéron... La musique a plus de chance que la tragédie.

Les plus délicieux vers de la pièce, peut-être, sont dans le rôle de César de Bazan : joyeux, fantaisistes, retentissants et bariolés, et si merveilleusement désinvoltes... Daniel Sorano a du pittoresque, de la générosité foncière, et les ressources de sa bonhomie méridionale. Mais il ne peut donner — question d'emploi naturel — la grande allure que César devrait garder jusque dans l'extravagante bohème, et là encore la pièce perd de sa dimension. Néanmoins son succès est vif, et je pense même que, près du vaste public, ce sera le succès de la soirée.

Gaby Sylvia, exquise comédienne par ailleurs, n'est pas la Reine et se trouve fourvoyée par une erreur de distribution dont elle n'est pas totalement responsable. Deschamps est un Don Salluste solide, bien en place, pleinement satisfaisant, et Wilson, dans Guritan, a su être juste sans platitude et comique sans outrance. Tous les rôles secondaires sont parfaitement tenus, dans un style sobre et strict qui fait honneur au chef d'orchestre Jean Vilar. Quelques réserves qu'on puisse faire, quelques discussions qu'on soit tenté de soulever, on ne s'ennuie pas une minute, parce que le rythme général est allègre comme il convient, et sans doute le public viendra-t-il nombreux. Ce serait justice.

Car, encore une fois, Chaillot est le seul endroit à cette heure où on puisse entendre retentir la musique verbale de Victor Hugo. Et cela vaut bien un voyage.

Dussane.

CINEMA

AMOURS ENFANTINES. — Deux films, présentés à quelques semaines de distance, l'un et l'autre consacrés aux amours enfantines, sont ce que le cinéma français offre de plus engageant ces

temps-ci. L'un, le *Blé en herbe*, met beaucoup d'atouts dans son jeu : le prestige d'adapter un roman illustre de Mme Colette, d'être transposé par deux spécialistes chevronnés des transmutations littéraires, Pierre Bost et Jean Aurenche, et d'être réalisé par un metteur en scène de distinction indiscutée, Claude Autant-Lara. L'autre, au contraire, est une aventure. Partant d'un roman à peu près inconnu de Michel Duraffour, adapté par Max Gallei et le réalisateur lui-même, Hervé Bromberger, tourné dans un hameau montagneux et déserté de la Haute-Provence, sans un acteur connu, tel était, au départ, ce film, *Les Fruits sauvages*. A l'arrivée, le *Blé en herbe* satisfait tout d'abord presque entièrement, car le récit court sans failles, en inscrivant au passage les nuances de son sujet. Quand on l'a laissé mûrir deux ou trois jours, et qu'on a pris le soin de se reporter au texte du chef-d'œuvre dont il est transposé, il apparaît beaucoup moins satisfaisant. Mais satisfaisant est le dernier mot qui vienne à l'esprit pour qualifier les *Fruits sauvages*, ouvrage invertébré, mou, dont ne se transmettent au spectateur que des bribes, des notations, des intentions. En revanche, ces bribes, notations, intentions, deux ou trois jours après, font que le film ne s'est pas laissé oublier, ni condamner tout à fait, et qu'on souhaite bonne chance, pour la suite de leur carrière, à ces pionniers. S'il fallait donner une note, comme les instituteurs, alors je donnerais, finalement, sept sur dix à Autant-Lara, en regrettant de ne pouvoir être plus généreux, et quatre sur dix à Hervé Bromberger, en regrettant plus encore d'être sévère.

Le *Blé en Herbe*, chacun le sait, narre comment une dame mûre a déniaisé un garçon de seize ans lequel, ensuite, déniaisa sa cousine (Georges Fourest avait plus d'esprit). En réalité, Mme Colette a fait passer dans son livre le vent du large, l'émerveillement des aubes, le poids du grain de sable. Les *Fruits sauvages* entraînent vers la Haute-Provence une bande de gosses, petits, moyens et grands, conduite par l'aînée. Celle-ci a tué accidentellement son père, une loque alcoolique prête à vendre ses filles pour satisfaire son vice. Elle entraîne avec elle ses frères et sœurs, plus un garçon qui est amoureux d'elle et qui a volé pour subvenir aux besoins de la bande, et une fille, amoureuse, elle, du frère aîné. Il y a un thème commun aux deux œuvres : toutes deux chantent la tragédie du paradis perdu, c'est-à-dire de l'univers de l'enfance qui échappe à ces divers auteurs. Dans les deux cas — en dépit de quelques retours sur soi occasionnels qui introduisent une autre dimension — le paradis perdu est une espèce de paradis terrestre. Le péché originel n'y a qu'une place assez chiche. En somme, la société corrompt; si nous pouvions demeurer des

enfants, nous demeurerions purs; pures seraient nos joies et nos jouissances mêmes. Il y a là du romantisme, hérité de Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre, auteurs aimés, consciemment ou non, par le cinéma français. Mais j'ai dit que le péché originel apparaît tout de même. Quelque part, dans son livre, Mme Colette laisse entendre que son garçon demeure étourdi de scrupules. A la fin de son film, Claude Autant-Lara montre ses héros assistant à un mariage, et faisant oraison sur l'engagement du couple. Enfin, dans le film de Bromberger, le crime commis par la jeune fille — par elle et malgré elle : son père s'est jeté sur le couteau qu'elle avait saisi pour protéger sa sœur — pèse sur tout son comportement et la conduit au suicide.

Autant-Lara a trouvé d'excellents interprètes. Edwige Feuillère est la dame qui séduit un fruit vert avec une parfaite et sensible autorité, où il entre même, ma foi, de la pudeur. Pierre-Michel Beck dit faux avec justesse, c'est-à-dire qu'il est précisément le jeune homme dont la voix mue, au point de confrontation de l'innocence et de l'expérience. Nicole Berger, sa jeune partenaire, serait impeccable si sa chevelure était un peu moins préservée du foin et du sable. Les décors et les costumes, comme presque toujours chez ce metteur en scène — qui fut lui-même décorateur, naguère — ajoutent à l'anecdote un délicieux charme désuet. La stylisation caricaturale des adultes n'est presque pas trop caricaturale, et j'ai dit déjà l'excellence de la construction. Comment donc expliquer que ce film n'emporte qu'une adhésion formelle? La dernière séquence est un peu confuse et elliptique. Mais il n'y a pas lieu de s'attarder à cette objection qu'une seconde vision dissiperait peut-être. C'est plutôt un manque de résonance que je reproche au film. Il n'est pas assez sensuel. Je ne dis pas qu'il n'est pas assez sexuel. Il l'est assez pour que tout soit clair et posé; et il est assez retenu pour que nul ne puisse lui faire grief d'impudicité. Mais le vent qui vient de la mer s'est dissipé, nous ne touchons pas le sable du doigt, et l'aventure des vacances — vacances, c'est-à-dire repos et distraction; mais aussi libération des contraintes — ne soutient pas assez l'argument. Nous demeurons au niveau de la psychologie parfaitement observée. Claude Autant-Lara — qui réalisa, en 1927, le premier film tourné avec l'hypergonar du professeur Chrétien — rêve de mettre en scène pour l'écran du cinémascope. Peut-être le cinémascope aurait-il donné au *Blé en Herbe* la charge sensorielle qui lui fait défaut?

Je suis plus embarrassé pour définir les insuffisances des *Fruits sauvages*. Je crains bien qu'elles fassent la texture du film. De temps en temps, un auteur irrité exige de la critique « construc-

tive ». Si vous lui demandez ce qu'il entend par là, il répond : « Dites-moi ce que vous auriez fait à ma place ». Malheureusement personne ne peut se mettre à la place de personne. Tout ce que le critique attend de l'auteur, c'est de ne pas pouvoir, justement, se mettre à sa place; c'est qu'il impose son univers. Ici — puisqu'il faut donner mes raisons —, je n'ai pas bien su à quoi accrocher mon intérêt. Il y a le drame intérieur de la sœur aînée. Mais le scénario ne fait pas grand-chose pour l'exprimer et le sentir; et l'interprète, Estella Blain, joue d'une façon monocorde et monochrome. Il y a l'aventure de la bande. Mais la construction ne soutient pas la conception, ni la réalisation la construction. Tout d'un coup, deux plans bien cadrés donnent quelque idée du film qu'on espère et qui n'est pas fait. Demeurent de bons passages. La scène du meurtre involontaire est tournée avec vigueur dans le ton juste. Le dernier plan donne la montagne pour tombeau à l'héroïne sans qu'on la voie se suicider. La charnière dramatique qui précipite le dénouement est une ellipse vigoureuse. L'un ou l'autre des seconds rôles, ici et là, ne manque pas de relief. Mais l'impression d'ensemble est qu'Hervé Bromberger a perdu cette fois la virtuosité d'écriture qui distinguait *Identité Judiciaire*. Sans doute est-ce en partie la faute de moyens matériels dérisoires, et il faut le féliciter de rechercher désormais les bons sujets, et finalement lui garder confiance.

Jean Queval.

. **Le prix Vigo aux « Statues meurent aussi ».** — Le prix Jean Vigo a été attribué aux *Statues meurent aussi* (film sur l'art nègre, réalisé par Alain Resnais et commenté par Chris Marker). Certainement, c'est l'ouvrage le plus solide, le plus attachant, le plus stimulant réalisé en France en 1953 entre tous les courts et moyens métrages. Il a été signalé déjà par le *Mercure*. Un certain déséquilibre dans la construction, et la censure, ont contraint les auteurs à une refonte de leur œuvre. Cette version finale m'est encore inconnue. Le lecteur voudra donc bien se contenter d'une seconde note intérimaire.

Aurenche, Bost et Truffaut. — La seule étude substantielle publiée par les *Cahiers du Cinéma* depuis des mois est celle consacrée par François Truffaut à Jean Aurenche et Pierre Bost. Doit-on se plaindre que la mariée ne soit pas assez belle encore? On aimerait que cette critique sur textes — Truffaut a obtenu communication des scénarios par leurs auteurs — soit plus approfondie. Ce qui gêne le plus dans cette investigation, c'est que le critique paraisse retenir, avec une malignité opiniâtre, cela surtout qui fonde sa thèse. Bost et Aurenche ont eu le mérite — incontesté, historique pour ainsi dire — d'imposer au cinéma parlant français l'adaptation, à un niveau exigeant, d'œuvres littéraires classées : *Diable au corps*, *Symphonie pastorale*, *Blé en herbe*, etc. Thèse de Truffaut : en réalité, ce faisant, ils ont avili ces œuvres. Par là, il dénonce ce qui lui paraît être de la vulgarité d'âme. Il y faut surtout voir une obéissance peut-être un peu indistincte aux conventions du romantisme noir. Néanmoins, Truffaut déterre des exemples — charnières nouvelles, fulminations contre l'ordre des choses qui dépassent la pensée des auteurs, répliques vengeresses — qui étayent son plaidoyer. Mais ce n'est qu'un plaidoyer, et le problème est tellement plus vaste! De même du reproche parallèle : celui d'établir

des lois, conventionnelles elles aussi, et grinçantes, touchant la construction dramatique. En réalité, on ne peut pas tenir pour argent comptant une critique trop empreinte d'amertume polémique, et qui dénonce elle-même ses partis pris; une critique qui manque à dire que Pierre Bost est l'un des rarissimes écrivains à prêter leur plume au cinéma. Mais l'étude de Truffaut est stimulante. Elle rompt avec la coutume de prêter aveuglément aux réalisateurs — ici, principalement Delannoy et Autant-Lara — ce qui est aux adaptateurs. Elle s'efforce à étudier le « cas » Aurenche et Bost comme d'autres ont étudié le « cas » Prévert. Elle mérite d'appeler une étude plus vaste, et impartiale cette fois, sur le même sujet.

L'étrange désir de M. Bard. — Ce film de Geza Radvanyi réalisé d'après un scénario de René Barjavel, que signifie-t-il au juste? Le conducteur de car devenu riche veut avoir un enfant avant de mourir et déshériter sa famille au profit du rejeton. On y lit la cupidité petite-bourgeoise; une fille qui donne son lit à une épave pour beaucoup d'argent; un éloge de l'homme moyen et des gens-qu'ont-du-cœur; l'angoisse de la mort. On y voit Michel Simon, monstre sacré par Radvanyi, auquel Yves Deniaud donne une excellente réplique. Tout cela demeure plus indécis que riche; assez prétentieux malgré la bonhomie; et fort moyen. Des « idées » plutôt qu'un thème, et des morceaux de bravoure plutôt qu'une mise en scène, soit un film plus ostentatoire que réussi, qui se veut plus rare qu'il n'est, et qui est un peu ridicule. Pourtant, point antipathique.

La neige était sale. — Sur un livre de Georges Simenon, une adaptation d'André Tabet mise en scène par Luis Saslarsky. Au lieu de notations fraîches, de la présence de l'ennui, de la simple existence, de la réalité insaisissable des minutes de notre vie, de ce qui fait de Simenon un disciple de Maupassant, voici des épisodes qui s'engrènent comme ils peuvent. Un soldat allemand tué par le fils d'une tenancière; le procès absurde qui s'ensuit (il ne sait pas, pendant longtemps, pourquoi il est arrêté); le peloton d'exécution. Pour le pittoresque, des filles et des beuveries. L'aspect Kafka de l'anecdote est entièrement plaqué, comme l'est le thème ambitieux du garçon qui opte pour la boue afin de se venger de ce que sa mère est une putain, avec rédemption au bout de la route, quand il est trop tard. Mais presque tout, en vérité, est ici artificiellement donné par surcroît. Situer l'action en Europe centrale, pendant la guerre, dans un pays anonyme, a l'air d'une garantie d'innocuité donnée à la censure. Mais il fallait une tension tragique soutenue pour que la gageure passe. N'est pas Kafka qui veut, ni même Kœstler. L'interprétation de Gélin laisse indécis. Le soin apporté au décor (Moulaert), à la musique (Cloërec), à l'image (Bac), n'empêche pas la mise en scène d'être indifférente, ni le film de se vouloir ce qu'il ne réussit jamais à être. Le comble du plaqué, c'est l'invocation au Seigneur de l'avant-propos, donnée en gage, imagine-t-on, à la Centrale catholique. Tant de gages, de réminiscences et de points d'appui échouent à faire un film, si ce n'est par la « continuité » d'un récit sinistrement poussé à travers ces fumées jusqu'à plus de deux mille mètres de pellicule.

MUSIQUE

« UNE CANTATE DE NOEL » D'ARTHUR HONEGGER. — SOIREE RAVEL-IBERT A L'OPERA-COMIQUE. — Il ne manqua que la présence de l'auteur pour que l'on éprouvât un plaisir sans mélange aux Champs-Elysées ce dimanche où l'orchestre de la Société des Concerts donna la première audition à Paris d'*Une Cantate de Noël*, d'Arthur Honegger. Les journaux suisses nous avaient appris la valeur de l'ouvrage et le succès qui en avait

accueilli la création par Paul Sacher à Bâle, quelques jours plus tôt; mais ces éloges ne faisaient qu'accroître notre impatience, encore aiguillonnée par la lecture de la partition nous révélant la noble simplicité de ce court ouvrage et faisant apparaître sa sobre ordonnance et sa clarté; mais elle ne pouvait évidemment suppléer l'audition, et Dieu merci, la musique d'Arthur Honegger est de celles qui sont faites pour être entendues, et si les feuilles gravées donnent aux initiés d'utiles indications, l'imagination ne suffit pas à leur apporter le sens complet de l'œuvre vivante.

C'est la vie en effet qui fait le prix de cette belle page, célébrant la Nativité. Honegger y atteint par les moyens en apparence les plus simples (mieux dirait-on les plus directs) cette plénitude qui fait le prix de ses oratorios. Mais ici les proportions sont réduites. Primitivement, la cantate devait être la conclusion d'une grande *Passion*, que la mort du poète Caesar von Arx empêcha le musicien d'écrire. Tel qu'il est, ce morceau se suffit pleinement : il ne lui nuit point qu'on entre d'emblée où il commence, par le large thème confié à l'orgue, puis à l'orchestre, un thème de trois mesures, deux fois répété. Puis le chœur à bouches fermée d'abord, bientôt après en articulant les paroles, chante le Psaume CXXIX : *De profundis ad te clamavi vocem meam!* Le sens de la cantate se précise dès ces premiers mots : le musicien veut que son ouvrage exprime l'espoir, puis la confiance des hommes pliés sous le faix de leurs fautes, attendant, anxieux, doutant parfois, que se réalise la promesse, que naisse celui que les prophètes ont annoncé, et qui sera le Messie, le Sauveur. C'est cette gradation que va si bien traduire la musique. Le Psaume se développe — point en paroles : il est fort court; mais les mots tus, les voix chantent, et c'est bientôt un cri, un appel qui jaillit : « O viens! O viens, Emmanuel! en toi, est l'espoir d'Israël! » L'ardente prière s'amplifie : « Parais lumière du jour qui dois nous apporter ton secours », supplient les voix divisées. Puis, tout à coups, les anges (un chœur d'enfants) annoncent : « Joie et paix sur la terre! » — et le baryton solo répète doucement : « Ne craignez point, car je vous transmets une bonne nouvelle... » Nous voici maintenant au point culminant de la cantate. A l'annonce de la naissance du Messie dans l'étable de Bethléem, le peuple va manifester sa joie. Tandis que soprani et ténors entonnent le *Gloria in excelsis*, alti, et basses chantent : « Il est né le divin enfant; » et c'est peu après le noël allemand : *Stille Nacht, heilige Nacht!*, puis un *Christmas carol*; un contrèpoint unit les trois chants qui se fondent dans l'explosion d'une foi commune à tous les peuples frères, joyeux d'une même allégresse. Le rythme s'accé-

lère, se divise en des mesures binaires et ternaires superposées dans les parties. Et c'est par un psaume que va s'achever, comme elle avait débuté, la *Cantate de Noël*. Le *Psaume* CXVI : *Laudate Dominum omnes gentes* répond à la voix du baryton solo et au chœur des anges, qui ont appelé la paix sur les hommes de bonne volonté. Le *Laudate* est écrit sur un *allegro* à trois temps, alerte, populaire autant que les noëls dont il est la conclusion. Il va, s'élargissant jusqu'à l'*amen* qui dissout le chœur dans la symphonie.

M. Georges Tzipine dirigea l'exécution avec cette intelligente autorité qui lui a valu déjà des succès répétés; et l'on remarque dans les courts soli la belle voix de M. Pierre Mollet. La chorale Elisabeth Brasseur, aussi bien que les Petits chanteurs de Versailles, furent les dignes partenaires de l'admirable orchestre de la Société des Concerts.

●

Ce fut une excellente idée de réunir sur l'affiche de l'Opéra-Comique *l'Heure espagnole*, de Maurice Ravel, et *l'Angélique* de Jacques Ibert; joindre à ces deux comédies lyriques deux ballets sur la *Pavane pour une Infante défunte* et l'*Alborada del gracioso* semblait plus contestable, non point que les partitions de Ravel ne fussent pas dignes de figurer près de *l'Heure espagnole*, mais parce que, tout au contraire, elles sont de celles dont la place est au concert; elles ne peuvent rien gagner à se transformer en support d'une chorégraphie qui n'ajoute rien aux images auditives qu'elles suggèrent, et qui risque trop facilement d'interpréter à contresens tout ce que la musique laisse imprécis, volontairement. Mlle Espinosa Cortez nous montre dans l'*Alborada* un amoureux qui fait le plaisantin, le bouffon — c'est le sens du mot espagnol — *gracioso*, pour mettre à l'épreuve la femme qu'il aime, et se démasque lorsqu'il est enfin sûr d'elle. C'est, du moins, ce que nous dit l'argument; ce n'est pas ce que l'on comprendrait sans le secours de ce texte, et c'est moins encore, m'a-t-il semblé ce que la musique indique : on ne retrouve plus dans ces pas et ces enchaînements les intentions de Ravel, l'ironie aiguë dont il a si joliment assaisonné une page symphonique d'une merveilleuse réussite. Il faut reconnaître qu'il y a dans ce court ballet un instant charmant : un jeu de capes noires portées par les quatre danseurs qui font cortège aux protagonistes; tendues en travers de la scène, elles dissimulent un moment l'héroïne, qui, mutine, sort de cet

abri fragile. Il faut dire aussi que Mlle Espanita Cortez parut dans ce ballet dont elle-même avait réglé la chorégraphie, beaucoup plus à son aise que dans la *Pavane* réglée par Serge Lifar — et où on ne retrouvait plus ce qui lui donnait, sur le plateau de l'Opéra, la nécessaire solennité, perdue en passant sur la scène de l'Opéra-Comique.

La soirée nous apporta la preuve — une fois de plus, car les précédentes reprises l'avaient déjà fournie — de l'intérêt qu'il y aurait à acclimater des spectacles coupés comme celui-ci : il ne manque point d'ouvrages en un ou deux actes qui sont des chefs-d'œuvre et qu'on ne joue jamais, parce que le public les délaisse au bout de quelques représentations. L'ancien répertoire en compte des dizaines, dus aux meilleurs musiciens du XVIII[e] siècle; et Lecocq, Bizet (je songe au *Docteur Miracle*), Delibes, Chabrier fourniraient de quoi assurer à ces spectacles un intérêt très varié, et qui ne toucherait pas seulement les curieux d'histoire, mais tous ceux qui restent sensibles à la qualité des partitions. Il faut, en tout cas, noter le soin avec lequel ont été montés *L'Heure espagnole* et *Angélique*, le plaisir que l'on eut à retrouver Mme Geori Boué et M. Roger Bourdin, merveilleux comédiens l'un et l'autre et chanteurs non moins parfaits, dans l'œuvre de Jacques Ibert, Mme Denise Duval, MM. Jean Vieuille et Raymond Amadeo, dans l'ouvrage de Maurice Ravel. Et Albert Wolff, au pupitre, assurait à ces œuvres d'inspiration si diverse une exécution remarquable.

René Dumesnil.

LETTRES GERMANIQUES

« POESIE PAS MORTE. » — L'Allemagne est riche en anthologies poétiques et ce serait déjà un motif suffisant pour leur consacrer une chronique. Nous ne l'avons pas fait jusqu'ici et nous aurions sans doute persévéré dans cette abstention si la maison Langewiesche-Brandt (Ebenhausen, près de Munich) qui édita en 1906 le célèbre recueil de Vesper, *Die Ernte*, n'avait pas publié un choix fort intéressant de la poésie lyrique allemande de 1900 à 1950 : *Ergriffenes Dasein*; l'ouvrage paru l'année dernière, compte 395 pages; il comporte une belle édition reliée en toile à 9.80 DM et une édition de travail plus ordinaire à 5.80 DM.

L'ouvrage est dû à deux hommes de talent et de goût, eux-mêmes poètes et critiques : Hans Egon Holthusen, dont nous

avons signalé la thèse de doctorat sur *Les Sonnets à Orphée* de Rilke et les études lucides publiées sous le titre *Der unbehauste Mensch*, et Friedhelm Kemp, spécialiste de Baudelaire. La brève postface dans laquelle ils justifient leur entreprise se présente comme une tentative de faire le point; elle nous permet de survoler pour ainsi dire cinquante années de lyrisme. Tous deux semblent obsédés par l'expressionnisme qu'ils considèrent — à tort, selon nous — comme dépassé. Ils renoncent en effet à « rendre visible une situation révolutionnaire », parce que toutes les nouveautés inouïes et les hardiesses scandaleuses et attachantes d'il y a trente ans qui étaient rassemblées dans le recueil de Kurt Pinthus « Menschheitsdämmerung » sont passées dans le domaine public ou ont sombré dans l'oubli. En effet, le pathos artistique et politique des années 1920-1930 est absent de 1945 à 1950, mais, ainsi que le constatent les auteurs, c'est que les poètes n'ont plus à refaire une révolution antérieure, ils doivent maintenant l'élaborer. Nous serons d'accord avec eux pour admettre que nous nous trouvons dans une époque postrévolutionnaire ou, si l'on veut, après une période de dilatation et d'explosion, dans une période de contraction et d'exploitation; rappelons-nous la systole et la diastole chères à Gœthe. Nous serons également d'accord avec eux pour estimer, comme l'affirme le titre qu'ils ont choisi, que la poésie actuelle doit « saisir l'existence », lui donner un sens et une valeur.

Le choix des 62 poètes groupés dans ce livre de ferveur est fort bon; même si l'on est tenté de remplacer quelques-uns d'entre eux par d'autres, on reconnaîtra que la plupart méritaient leur admission et les poèmes sélectionnés constituent un fort beau florilège. Plus discutable est peut-être le groupement adopté, un groupement d'ailleurs assez peu apparent. Les auteurs ont éliminé les naturalistes, car ils estiment que les ferments d'avenir apparaissent avec Hofmannsthal et Stefan George; il s'agit, expliquent-ils, d' « une éthique de la forme qui fit époque et d'une thématique personnelle »; grâce à ces deux apports, toute une génération retrouve le sens de la tradition à la fois classique et romantique, sur laquelle elle greffe sa modernité. Ils sont accompagnés ici de poètes morts ou fort âgés, comme Binding, Borchardt et Weinheber, R. A. Schröder, Carossa, Hesse, G. von Le Fort, ou de poètes encore jeunes, par exemple G. Jünger et surtout Albrecht Goes. Nous nous étonnons un peu de voir ainsi mis en vedette des poètes parfois excellents, présentés, un peu comme les classiques de l'époque moderne, alors que celle de Rilke est surtout influencée par Rilke, contre lequel une réaction se dessine. Or

celui-ci figure, avec Otto zur Linde, Däuber, Mombert et Konrad Weiss, dans un deuxième groupe composé de cinq « isolés »; comme nous avons ensuite, au centre même du recueil, les tenants les plus connus de l'expressionnisme, nous sommes amenés à supposer que Holthusen et Kemp ont voulu encadrer ce mouvement révolutionnaire afin de le neutraliser; peut-être sont-ils encore trop choqués par des outrances incontestables, mais ils reconnaissent les mérites de poètes tels que Trakl et Heym, Brecht et Benn; nous avons déjà dit ici-même que nous croyons à sa résurrection. Le quatrième groupe forme « une espèce d'intermède » et le cinquième réunit des poètes actuels, dont plusieurs feront l'objet de comptes rendus.

Dans quelques pages de cette postface à la fois courte et dense, qui n'est pas exempte de contradictions, mais qui stimule l'esprit par l'abondance des idées, les auteurs essaient de caractériser le lyrisme allemand de notre époque; il y a là de fort utiles suggestions. Pourtant nous ne pensons pas qu'il n'y ait plus de systèmes philosophiques (weltanschaulich) sous forme lyrique dans le sens d'un Rilke et d'un George. Nous sommes surpris par une telle affirmation, car ce qui nous frappe chez les jeunes poètes, c'est un besoin très et même trop intellectuel de découvrir le secret de l'existence. Il ne s'agit pas pour eux de « donner un sens plus pur aux mots de la tribu », mais de trouver le sens de la vie, le sens d'une vie qui fut pendant de longues années un non-sens tragique. En cela du reste, ainsi que le souhaitent Holthusen et Kemp, ils restent fidèles à une tradition allemande.

On ne discute que ce qui en vaut la peine; c'est pourquoi nous nous sommes attaché à cette anthologie de la poésie allemande que complètent heureusement divers index.

●

Toute différente, aussi intéressante que vivante, est celle qui parut, il y a déjà quelque temps, à Wiesbaden au Limes-Verlag (*Geliebte Verse*, 320 p.). Le titre même indique qu'il s'agit d'un choix subjectif. En fait, le responsable de l'édition, Max Niemeyer, a prié diverses personnalités de lui faire connaître les dix poèmes qu'elles estiment être les plus beaux dans la production du XX^{e} siècle. Il s'agit donc d'un choix au deuxième degré et puisqu'on a choisi les membres du jury bénévole, on pourrait presque parler d'une cooptation poétique. Les personnalités sont en effet : Gottfried Benn, Max Bense, Bernard von Brentano, Kasimir Edschmid, Günter Eich, Paul Fechter, Martin Heidegger, Hermann

Hesse, Hans Egon Holthusen, Wilhelm Lehmann, Alexander Lernet-Holenia, Alfred Richard Meyer, Walter von Molo, Clemens Graf Podewils, Erik Reger, Pamela Regnier-Wedekind, Ina Seidel, Friedrich Sieburg, Renée Sintenis, Mathias Wieman.

Le procédé de Max Niemeyer est couramment employé par les auteurs d'anthologies, car il a le grand avantage de rendre le choix plus sûr et de permettre une véritable coupe dans l'état d'esprit des spécialistes, ici des meilleurs connaisseurs de la poésie. Si nous nous bornons à compter le nombre de poètes publiés, nous constatons que G. Benn figure en tête du palmarès avec 20; il est suivi par O. Loerke (15) et Rilke (12); au-dessous de 10 nous trouvons Werfel avec 8, puis ex-aequo Heym, Hofmannsthal et Stefan George avec 7, Carossa Dehmel, Fr. G. Jünger et Trakl avec 5 poèmes. Nous ne sommes pas d'accord et contestons notamment la place attribuée à Loerke. Une autre statistique va nous permettre une approximation corrigée. Le choix de plusieurs membres du jury ayant nécessairement porté parfois sur les mêmes poésies, il y a lieu de se demander quel poète a recueilli le plus d'adhésions; un des nombreux index dont est pourvu le livre nous permet un calcul rapide et révélateur. G. Benn se maintient en tête, car il a recueilli 15 voix, mais il est suivi maintenant de Rilke et de Hofmannsthal (10), puis de Stefan George (8), de Trakl et de Werfel (7), de Heym (6); au contraire Loerke n'en obtient plus que 5, Carossa et Dehmel 4 et Fr. G. Jünger 1, sans doute celle d'un ami.

Nous pourrions prolonger cette étude arithmétique et par exemple attribuer à chacune des personnalités consultées un certain coefficient en fonction de ses aptitudes poétiques et critiques, mais ce serait introduire un élément subjectif dont nous ne voulons pas. Bornons-nous à trois constatations. Ce deuxième palmarès nous paraît correspondre beaucoup mieux au goût du public, et nous fournit certainement une liste plus exacte des poètes dont les œuvres gardent force de vie et de fécondation; nous voudrions cependant introduire un correctif : G. Benn étant presque entièrement édité par le Limes-Verlag, celui-ci a pu, sans le vouloir expressément et même à son insu, choisir un plus grand nombre de juges parmi les amis du poète. — Presque tous les poètes élus sont nés et ont publié leurs premières œuvres à la fin du XIX^{e} siècle; ils ont été préférés parce que les arbitres sont en nombre important leurs contemporains et ignorent la jeune génération, qui n'a pas encore pu donner sa mesure; il est fort injuste qu'un Fr. G. Jünger ne trouve qu'un partisan. Enfin et surtout cinq au moins des onze poètes primés représentent essentiellement l'ex-

pressionnisme, ce qui infirme l'opinion exprimée par Holthusen et Kemp : le grand mouvement dont les dates extrêmes sont 1910 et 1925 continue à jouer un rôle important; l'avenir nous dira si, comme nous le croyons, ce rôle deviendra dominant.

Après avoir signalé ces deux anthologies, passons aux poètes en commençant par les plus anciens, par ceux qui ont déjà fait eux-mêmes l'objet d'anthologies; une série de comptes rendus n'y suffira pas.

J.-F. Angelloz.

Trunkene Flut, par *G. Benn* (Limes-Verlag, Wiesbaden, 1949, 2e édition 1952, 120 p., rel. : 6 DM). — A tout seigneur tout honneur! G. Benn est le poète le plus discuté de l'Allemagne actuelle, donc le plus curieux pour nos lecteurs. Nous espérons lui consacrer dans un avenir relativement prochain une étude approfondie. Nous nous contenterons aujourd'hui de signaler qu'il naquit en 1886 et qu'il vit à Berlin, où il exerce la profession de médecin. Un choix de ses poèmes jusqu'en 1935 a été publié en 1949, complété par un « Epilogue 1949 ». Il ne représente qu'une assez faible partie de l'œuvre antérieure, mais permet de suivre l'évolution du poète. Nous regrettons que ces textes ne soient pas datés et qu'on ne fournisse sur eux aucune indication.

Statische Gedichte, par *G. Benn* (Die Arche, Zurich, 1948, 72 p.). — Bien qu'il soit antérieur au recueil précédent, celui-ci en forme pratiquement la suite, car presque toutes les poésies qui le composent ont été écrites entre 1937 et 1947. Le titre est celui du dernier poème, où G. Benn oppose à l'agitation du monde le calme du sage qui, de sa fenêtre, contemple une vallée ombreuse et son chemin ourlé de peupliers. C'est ce recueil de « poésies statiques » qui a le plus contribué à la renommée actuelle du poète.

Die heile Welt, par *Werner Bergengruen* (Die Arche, Zurich, 1950, 279 p.). — Bergengruen forme avec G. Benn un contraste marqué. En effet, converti au catholicisme, il ne connaît plus le doute et le monde où il vit a trouvé le salut. C'est ce qu'exprime le titre du volume où il a recueilli les poèmes des dernières années, poèmes dont le ton est parfois mystique. Il faudrait le compléter avec *Lombardische Elegie* (1951) et avec les recueils antérieurs : *Die Rose von Jericho* (1936), *Die verborgene Frucht* (1938), *Dies irae* (1945), *Zauber-und Segenssprüche* (1946), tous publiés aux éditions de l'Arche, à Zurich.

Hundert geistliche Gedichte, par *Rudolf Alexander Schröder* (Suhrkamp, Francfort, 1951, 143 p.). — Une sérénité comparable à celle de Bergengruen apparaît dans ce volume où R. A. Schröder (né en 1878) a recueilli un choix de poèmes dits « ecclésiastiques »; en fait, ce sont des hymnes religieux, qui font penser à ceux de Novalis. Ils ne représentent qu'un côté de l'œuvre lyrique du poète, qui a publié chez le même éditeur, sous le titre de *Achtzig Gedichte*, un autre choix de poèmes consacrés au monde.

Dokumente des Herzens, par *Weinheber* (Hoffmann et Campe, Berlin, 1953, 182 p., rel. : 7,50 DM). — A diverses reprises, nous avons dit l'importance de Weinheber, dont les œuvres complètes paraissent maintenant chez Otto Müller à Salzbourg. La vénérable maison Hoffmann et Campe de Hambourg, qui l'avait édité jadis, vient de publier sous le titre *Documents du cœur*, un choix de poésies fait par le poète lui-même. A lui seul, ce recueil suffit pour lui accorder dans le lyrisme allemand une place plus importante que celle qui lui est réservée dans les deux anthologies présentées plus haut (cinq et trois poèmes); pourtant, on n'y trouve pas ses poèmes en dialecte viennois, que les Autrichiens considèrent volontiers comme son chef-d'œuvre.

Franz Werfel, Gedichte (1908-1945) (S. Fischer, Francfort, 1953, 173 p., rel. : 10,50 DM). — Dans les mois qui précédèrent sa mort, Werfel mit la dernière main à une anthologie de ses poèmes et il ne cessa pas de les retoucher et même de les compléter par de nouvelles

poésies. C'est donc l'essence de son lyrisme que nous découvrons dans ce recueil émouvant, publié à un petit nombre d'exemplaires en 1946 et accessible maintenant au grand public. En attendant la publication des œuvres complètes d'un poète que Rilke considérait comme son continuateur, ce volume va permettre à Werfel de prendre sa vraie place dans le lyrisme allemand du XX^e siècle; ce sera une place de choix.

Gedichte, par *Albrecht Goes* (S. Fischer, Francfort, 1950, 175 p., rel. : 8,50 DM). — Nous avons récemment parlé ici d'A. Goes, dont une émouvante nouvelle a été traduite sous le titre « Jusqu'à l'aube », mais il est surtout un poète, né en Souabe en 1908 et qui a renoncé à sa fonction de pasteur pour se consacrer entièrement à son œuvre poétique, critique et littéraire. Naturellement, on a vu en lui le Mörike de notre époque, ce qui est en partie justifié, mais l'étiquette n'est pas entièrement exacte et l'on ne manquera pas d'établir un jour une comparaison avec les rubriques habituelles : ressemblances et différences. Celles-ci nous paraissent l'emporter dans le choix de poésies qu'il a publié en 1950; le ton est beaucoup plus pastoral, bien que visiblement Goes soit un peu inspiré par son devancier. A ce choix sont jointes deux scènes lyriques en vers faites pour être jouées à Noël : *Der Mensch von unterwegs* et *Die fröhliche Christtagslitanei* (1949).

Signalons que Goes a obtenu le prix Lessing créé par la ville de Hambourg.

Freude am Gedicht, par *A. Goes* (S. Fischer, 1952, 93 p., rel. : 7,50 DM). — A. Goes veut faire partager la joie qu'il éprouve à lire les poésies des autres, de ceux qui furent ses maîtres ou qui sont ses amis. Pour notre plus grand plaisir, il a donc commenté une douzaine de poésies empruntées à Mörike, Ricarda Huch, Hofmannsthal, G. Keller, Werfel, Morgenstern, Gœthe, Hölderlin, Tersteegen, Christian Wagner, Carossa et au Volkslied. Il a choisi des poèmes peu connus et il les explique en poète, avec une délicatesse qui peut servir de modèle. Non seulement il nous charme et nous enrichit, mais il sème au hasard maintes remarques que l'on pourrait rassembler pour en faire son « art poétique ».

Vertrauen in das Wort, par *A. Goes* (S. Fischer, 1953, 55 p., 2,80 DM). — Ce petit volume complète *Freude am Gedicht*, car il groupe trois discours à la gloire du Verbe, de Gœthe et de Hölderlin; le deuxième est au fond une explication des derniers poèmes de Gœthe.

Von Mensch zu Mensch, par *A. Goes* (S. Fischer, 1952, 216 p., cart. : 4,80 DM). — Poète, critique, conférencier, A. Goes est également un essayiste et un moraliste, qui médite sur l'art de la conversation et le style épistolaire, sur le silence et sur la mort, sur le mal du pays et les relations humaines, etc. Il nous livre une vingtaine de ses méditations avec le désir de rapprocher les hommes. On ne les lit pas sans un peu d'émotion attendrie en pensant que, de son village souabe, le poète, qui est encore un brin pasteur, s'adresse à chacun de ses lecteurs comme à ses ouailles.

Gedichte, par *Manfred Hausmann* (Fischer-Francfort, 1949, 238 p.). — M. Hausmann, né en 1898, est surtout connu comme romancier et il a même créé un type de vagabond moderne, Lampioon, mais il est aussi un poète, quoique de second ordre. Les trois recueils qu'il avait publiés en 1924 (*Jahreszeiten*), 1941 (*Alte Musik*), 1941 (*Für einander*), sont rassemblés et complétés par quelques poèmes inédits dans ce livre *Gedichte*, qui forme le premier tome de ses œuvres complètes.

Gedichte, par *Rudolf Borchardt* (Benno Schwabe, Bâle, 1948, 72 p.). — Né en 1877 à Königsberg, mort en 1945 en Suisse, poète, critique, traducteur, Borchardt se rattache à Hofmannsthal, mais il est très peu connu et ses œuvres n'ont pas fait l'objet de réédition. Aussi sommes-nous fort heureux que Hans-Urs von Balthasar ait publié chez Benno Schwabe, dans la série européenne, un petit choix de ses poésies, insuffisant à notre goût. C'est un moyen de prendre contact avec un poète dans lequel R. A. Schröder voit un des plus grands représentants de la littérature allemande contemporaine.

Gedichte, par *Josef Mühlberger* (Insel, Wiesbaden, 1948, 240 p.). — Mühlberger qui naquit en 1903 dans la partie allemande de la Bohême et a subi l'influence de Stifter et de Rilke jouit d'une notoriété croissante. Nous reviendrons prochainement sur ses œuvres en prose; aujourd'hui nous voudrions seulement signaler ici

recueil *Gedichte* qui est un choix fait parmi les poèmes composés entre 1931 et 1946; il est le meilleur recueil lyrique du poète.

Iris im Wind, par *Friedrich Georg Jünger* (V. Klostermann, Francfort, 1952, relié : 7,80 DM). — Voici la dernière œuvre lyrique de Fr. G. Jünger. Nous la lisons avec un plaisir d'autant plus grand qu'elle est admirablement présentée, mais le contenu en est mince et contraste avec l'art du poète, qui est toujours aussi conscient.

Rhythmus und Sprache im deutschen Gedichte, par *Fr. G. Jünger* (Klett, 1952, 158 p., 9,50 DM). — La poésie de Fr. G. Jünger est tellement réfléchie que nous ne sommes pas surpris de le voir publier un véritable art poétique fort intéressant. Partant de la différence entre la prose et la poésie, il étudie tour à tour, en théoricien et en praticien à la fois, le rythme et le mètre, le vers et la rime, les strophes, odes et vers libres. C'est peut-être dans cette dernière partie qu'il nous intéresse le plus car, nourri de l'Antiquité, il retrouve hexamètre et pentamètre dans les *Elégies de Duino*. Un art poétique en 1952. La poésie n'est donc pas morte et les poètes ou les amateurs de poésie auront tout intérêt à pratiquer ce volume.

Liebe zum deutschen Gedicht, par *W. Schneider* (Herder, Fribourg, 1952, 367 p., relié : 13,50 DM). — Il y a un certain nombre d'années déjà W. Schneider publiait un ouvrage très instructif intitulé « Ehrfurcht vor dem deutschen Wort ». Aujourd'hui il nous fournit un bon guide à travers la poésie allemande. Il a choisi dans la poésie allemande depuis Gryphius et Claudius trente-cinq poèmes sur des thèmes divers et il les a commentés sans pédanterie ni sécheresse scientifique, avec intelligence et goût. Il a même fait la contre-épreuve en montrant la mauvaise qualité d'un poème qui connaît en Allemagne une grande célébrité. On aura intérêt à fréquenter assidûment ce livre, on en tirera grand profit.

Strom der Zeit, par *Rudolf Hagelstange* (Insel-Verlag, Wiesbaden, 1948, 75 p., 2,50 DM). — Hagelstange, né en 1912, nous paraît être un des représentants les mieux doués et les plus réfléchis d'une génération nouvelle. Il se fit connaître par une suite de 35 sonnets, *Venezianisches Credo* (Insel-Verlag, 1946, 46 p.), que nous avons signalée en son temps aux lecteurs du *Mercure*. Ce petit livre, composé en Italie pendant l'été de 1944, avait été précédé d'un recueil qui contenait un choix de ses poésies de jeunesse et que nous n'avons pas pu nous procurer : *Es spannt sich der Bogen* (Rupert, Leipzig, 1943). Il fut suivi d'un autre recueil publié par l'Insel-Verlag, devenu entre temps l'éditeur de R. Hagelstange, *Strom der Zeit;* nous y trouvons un véritable échantillonnage, qui montre le poète capable d'enregistrer les vibrations les plus diverses et de les traduire dans une forme poétique appropriée.

Meersburger Elegie, par *R. Hagelstange* (Tschudy-Verlag, St. Gallen, 1950). — C'est un véritable « en marge » que ce long poème, dont le titre révèle deux éléments de la poésie de Hagelstange. Il naquit dans le Harz, mais il s'est fixé en 1948 sur les bords du lac de Constance, non loin de la petite ville moyenageuse de Meersburg, qui accueillit jadis la Westphalienne Annette de Droste Hülshoff. L'atmosphère de cette Riviera allemande, qui attira et attire toujours tant d'artistes ou de poètes, le prépara au cours d'un automne ensoleillé à écrire ce poème qu'il appela une « Elégie », sans doute parce que l'influence des *Elégies de Duino* y apparaît considérable. On conçoit que la mort y joue un rôle et dès maintenant on a tendance à considérer l'œuvre de Hagelstange comme une explication avec la mort; nous ne pensons pas qu'on puisse le cantonner dans ce problème.

Ballade vom verschütteten Leben, par *R. Hagelstange* (Insel-Verlag, 1952, 70 p., relié : 6,80 DM). — Et voici que l'actualité impose au poète un sujet que l'imagination seule n'aurait su inventer. De Varsovie lui parvient en effet, à la date du 17 juin 1951, une nouvelle extraordinaire : au cours de travaux de déblaiement, des terrassiers polonais ont mis à jour un abri souterrain où la Wehrmacht avait entassé des provisions; une explosion y avait enseveli vivants six soldats allemands; deux d'entre eux se donnèrent aussitôt la mort; deux autres périrent de maladie dans la suite; les deux derniers survécurent grâce au puits d'aération resté intact, mais lorsqu'on ouvrit l'abri l'un d'eux s'effondra, mort, après avoir fait quelques pas à la lumière. Cette nouvelle inspira le poète qui met en exergue ces paroles de R. Rolland : « La vie est une suite de morts et de résurrections. »

L'œuvre a fait sensation et a consacré Hagelstange. Ce qui n'est pas moins intéressant, c'est la forme adoptée. Le titre « Ballade de la vie ensevelie » pose le problème de la ballade avec ce qu'elle peut comporter d'éléments épiques, dramatiques et lyriques; il montre un poète singulièrement attentif à la poétique et qui sur ce point rejoint Fr. G. Jünger.

Es steht in unserer Macht, par *R. Hagelstangé* (Piper, Munich, 1953, 233 p.). — Un poète aussi réfléchi que R. Hagelstange ne peut manquer de méditer sur les problèmes de la vie et de l'art. Aussi ne sommes-nous pas surpris qu'il publie un recueil d'essais en prose groupés sous trois rubriques : « Principes », « Les fêtes chrétiennes, image du rêve et de la réalité », « Choses personnelles, monde et hommes ». Il y a quelque gaucherie dans ce groupement de « Choses pensées et choses vécues » (le sous-titre du volume est « Gedachtes und Erlebtes »), comme aussi dans le style, de même qu'il y a des différences de valeur entre ces essais; s'ils étaient datés, on constaterait sans doute que l'auteur est à la recherche de son style comme de sa forme poétique. Le titre, « C'est en notre pouvoir », constitue une prise de position très franche contre les régimes totalitaires; l'écrivain « s'engage », selon la formule actuelle.

Konturen (Eremiten Presse, Francfort, le n° de 22 p. : 1,20 DM). — Il fallut à Hans Bender un grand courage pour lancer cette petite revue de poésie, qui paraissait tous les deux mois et qui se proposait avant tout de publier la jeune poésie allemande, celle qui se fait. Son courage fut récompensé parce que sa revue était de bonne qualité et comblait une lacune. Elle a fait connaître des poètes comme Piontek, Celan, qui sont en train d'acquérir une grande notoriété et dont nous parlerons prochainement; elle a consacré un numéro à Claire Goll et Yvan Goll. Elle ne s'interdisait pas les études en prose sur des questions qui touchent à la littérature. Nous redoutons fort que Bender, qui supportait seul la charge financière de cette revue, ait renoncé à la continuer malgré son succès croissant, car le dernier numéro paru, qui était le sixième de la deuxième année, porte la date de mai 1953. Mais une autre explication est possible, qui nous rassurerait : les « Konturen » se sont fondus dans une revue plus large, *Akzente*.

Akzente, Zeitschrift für Dichtung (Carl Hanser, Munich, le numéro de 100 p. : 3 DM). — Saluons la naissance de cette revue littéraire dirigée par Hans Bender et Walter Höllerer. Le numéro 1 de 1954 vient de paraître et son sommaire est des plus attrayants : Oskar Loerke, Berlin : *Ans Meer;* — Geno Hartlaub, Hamburg : *Die Verwandlung;* — Herbert Gerlitz, Frankfurt : *Drei Gedichte;* — Günter Eich, Geisenhausen/Ndb : *Erzählungen und Dialoge : Die Eidechse, Lazarus;* — Gertrud Kolmar, Berlin : *Zwei Gedichte aus dem Nachlass;* — Zu Robert Musils Roman « Der Mann ohne Eigenschaften » : K. Märkus Michel, Frankfurt/M. : *Die Utopie der Sprache;* Walter Boehlich, Aarhus : *Untergang und Erlösung,* Ingeborg Bachmann, Klagenfurt : *Ins tausendjährige Reich;* — George Forestier, Elsass : *Zwei Gedichte aus dem Nachlass;* — Martin Heidegger, Freiburg, 1. Br. : «...dichterisch wohnet der Mensch»; — Walter Scherfeld, Ostzone : *Drei Gedichte;* — Hans Scholl, Ulm : *Aus dem Russlandtagebuch;* — Rainer Brambach, Basel : *Drei Gedichte;* — Hermann van Dam, z.Z. Wien : Zu Georg Büchners « Woyzeck ».

Nous aurions aimé qu'on nous présentât cette revue et qu'on indiquât son programme. Mais le n° 1, où l'on trouve côte à côte poésie et œuvres en prose, commentaires et études, est prometteur; nous la suivrons avec sympathie et intérêt; nous lui souhaitons bonne chance.

Studium Generale (Springer Verlag, Berlin, Göttingen, Heidelberg, le numéro de janvier 1954 : 6,60 DM). — Le numéro de janvier 1954 touche à plusieurs sciences et il est fort intéressant. On y trouve : *Gedanken zur Zoologie als einer theoretischen Wissenschaft,* par B. Klatt; — *Die Biologie in den letzten fünfzig Jahren,* par W. Wieser; — *Die Theorie der psycho-physischen Aquivalenz* (Das Leib-Seele-Problem), par Alverdes Fr.; — *Der Verwandtschaftsbegriff in der Biosystematik,* par B. Haccius; — *Karl Ernst von Baer und die theologische Betrachtungsweise in der Naturwissenschaft,* par H. Heinmann; — *Allgemeine biologische Gesetzlichkeiten im Vergleich zu physikalischen Gesetzen,* par H. Förster; — *Die Entdeckung der relativen Koordination. Ein Beitrag zur Annäherung von Physiologie und Psychologie,* par P. Leyhausen; — *Handlung, Maxime und Situation, Zur logischen Analyse der mathe-*

matischen Wirtschaftstheorie, par J. Kempski.

Universitas (Wissenschaftliche Verlagsgesellschaft, Stuttgart, Heft 2, Jahrgang 9, 1954). — La revue universitaire pour la science, l'art et la littérature est de plus en plus intéressante. Outre de nombreux comptes rendus et annonces on trouve dans le numéro de février 1954 : *Die gegenwärtigen Aufgaben der philosophischen Forschung*, par Karl Jaspers, Bâle; — *Die Erforschung der menschlichen Temperamente*, par Ernst Kretschmer, Tübingen; — *Johann Sebastian Bach und Wiliam Shakespeare*, par George Sampson, Cambridge; — *Der Absolutismus des modernen Staates und die Krise im Staats- und Völkerrecht*, par Werner Kägi, Zurich; — *Robert Musil und sein Roman « Der Mann ohne Eigenschaften »*, par Wolfdietrich Rasch, Würzburg; — *Die modernen Behandlungsverfahren bei Geisteskrankheiten*, par Heinz Degen, St. Ingbert; — *Gewitter und Blitze*, par Franz Wolf, Karlsruhe; — *Der Grundstoffhaushalt der Erde*, par Felix Machatschki, Vienne; — *Zur geistigen Situation der Zeit : Der Mensch auf der Flucht*, par H. E. Holthusen, Munich.

Frankfurter Hefte (Verlag der Frankfurter Hefte, 1,50 DM le numéro). — La revue de Francfort est peut-être moins politique et « s'engage » moins résolument. Ce n'est sans doute que passager.

Le numéro de janvier 1954 contient des études intéressantes de Walter Dirks : *Grenzen der Marktwirtschaft;* Eugen Kogon : *Der archimedische Punkt ist der Geist selbst;* Karl W. Böttcher : *Beitrag über den Arbeiter;* Gerhard Szczesny : *Gespräch über Jugoslavien;* Rudolf Krämer - Badoni - Walter Dirks : *Wer darf das grosse « C » requirieren?;* Louis Beirnaert, S.J. : *Die ganz und gar nicht kanonisierten Heiligen.*

Freude an Büchern (Donau-Verlag, Vienne, le numéro 4,50 S. ou 1,20 DM). — Le numéro 2 de 1954 mérite d'être signalé, car il est en partie consacré à Hofmannsthal. On y trouve : *Hofmannsthal und die Lebensform des « Schwierigen »*, par le professeur Oskar Maurus Fontana; — *H. von Hofmannsthal als Librettist*, par le professeur Roland Tenschert; — *Hofmannsthals « Grosses Welttheater »*, par le Dr Felix Braun; — *Nach verlorenem Kriegen muss man Lustspiele schreiben*, par Carl J. Burckhardt; — et de Hofmannsthal lui-même : *Dichter und Gegenwart; Das Spiel vor der Menge; Prolog zu dem Buch « Anatol »; Wo ich nahe.*

Documents. Revue mensuelle des questions allemandes (S. P. 81528, BMC Paris, le numéro : 150 fr.). — Dans le numéro de janvier 1954 nous trouvons bien des renseignements de tous ordres et en particulier : *L'Europe et la conférence de Berlin*, par Eugen Kogon; — *La crise de l'humanisme allemand*, par Heinz Otto Sieburg; — *Hitler devant ses biographes*, par Herbert Lüthy; — *L'influence des lettres soviétiques sur la littérature d'Allemagne orientale*, par Kurt Werner; — *Le bijoutier Mikulitsch et le général* (nouvelle) de Werner Bergengruen.

L'Allemagne d'aujourd'hui (Presses universitaires de France, Paris, le numéro : 125 fr.). — Nous avons déjà signalé qu'*Allemagne d'aujourd'hui* gagnait en qualité; c'est encore beaucoup plus vrai du numéro de décembre 1953, où nous trouvons de nombreuses études importantes et parfois excellentes. Au sommaire : Fr. Courtet : *La politique extérieure de l'Allemagne Fédérale. 1953, année des décisions fuyantes;* — Walter Heist : *Mayence, tableau d'une ville allemande de l'après-guerre;* — H. Böttcher : *Problèmes sociaux des jeunes médecins en Allemagne;* — Louis Leibrich : *Situation de Thomas Mann;* — *Robert Chalons*, traduit du français : *Une étude sur la littérature française en Allemagne;* — Serge Montigny, traduit de l'allemand : *Une enquête sur la littérature allemande en France;* — R. J. Cheval : *L'Allemagne attendait Godot;* — R. Thieberger : *Donadieu : une nouvelle pièce de F. Hochwälder;* — J. Boyer : *La musique nouvelle en Allemagne : un livre de H. H. Stuckenschmidt.*

Grâce à ces articles, aux chroniques de toutes sortes qui les prolongent, *Allemagne d'aujourd'hui* devient une bonne revue française d'information sur l'Allemagne.

Du (Conzett et Huber, Zurich, le numéro : 3,20 fr. suisses). — Le numéro de janvier 1954, qui porte le titre de « Génération X », surprend d'abord, puis apparaît comme très curieux. C'est sans doute Albert Bettex qui eut l'idée d'interroger la génération de l'avenir, née après 1925. Pour cela il posa trente-deux questions diverses à vingt-quatre jeunes gens pris

dans un certain nombre de professions. Ces réponses, accompagnées de la photographie des intéressés, forment le numéro spécial de *Du*. Il n'est pas besoin d'ajouter qu'elles présentent un incontestable intérêt. Nous regrettons seulement que la revue ne les ait pas fait suivre d'une synthèse, où le lecteur aurait trouvé la réponse à l'énigme que pose la génération X; chacun devra la faire lui-même. — J.-F. A.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

UN PEU D'HISTOIRE DE L'ART. — Voici parus à peu de distance trois livres d'art qu'il importe de signaler. A commencer par *The Courtauld Collection, A Catalogue and Introduction by D. Cooper, with a Memoir of Samuel Courtauld by A. Blunt* (London, Athlone Press, 1954, 310 p., 84/).

La collection Courtauld n'était pas inconnue en France. Le catalogue de tableaux français qu'elle contenait parut à Londres, en 1932, à 50 exemplaires, dressé en français par P. Jamet et P. M. Turner. Il y a eu des articles : deux dans *L'amour de l'art* en 1929, un dans *Formes* en 1930. En 1923, le *Bulletin de la vie artistique* attirait l'attention sur les dons de S. Courtauld au musée Tate. En 1948, *Arts* rendait compte de l'exposition commémorative tenue au même musée.

Dans le volume qui paraît aujourd'hui, le catalogue contient 255 articles et occupe 108 grandes pages. Travail modèle. De chaque tableau l'on précise la provenance, les propriétaires successifs, les expositions où il figure; plus sa bibliographie, des références et recoupements avec mention des autres versions ou œuvres de motif identique ou analogue et toutes clartés souhaitables, jusqu'aux nettoyages et à leurs auteurs.

Mais, au fait, qui était ce Samuel Courtauld (1876-1947) qui a légué à l'université de Londres sa maison, constituée en Institut d'histoire de l'art, et les richesses qu'elle contient, c'est-à-dire celles qui n'ont pas pris le chemin de la Tate? Un industriel riche et éclairé de traditions et de goût. Rien de forcé dans son amour de la peinture, qui ne s'éveilla qu'assez tard et évolua sans aucune contrainte, dans le refus des mots d'ordre. Parmi les maîtres anciens il préférait le Corrège, le Titien, G. Bellini et Rembrandt. Peu à peu il devait s'ouvrir (pour ne citer que les plus grands) à Manet, Monet, Degas, plus tard seulement à Renoir, Cézanne et Seurat, jamais aux fauves ni aux cubistes. De Picasso, il n'acheta que fort peu, et du plus sage. De Matisse il ne conserva que des dessins et des lithographies. Dans la splendide collection qu'il commença vers la fin de la première guerre mondiale, ne figurent

que par quelques échantillons, de premier ordre comme tout le reste, les époques anciennes, l'école anglaise, puis entre autres Bonnard (2 œuvres), Bosshard (1), Boudin (2), Corot (1), Daumier (4), Derain (1), Dufy (2), Friesz (1), Lurçat (1), H. Marchand (2), Matisse (2), L.-A. Moreau (1), Modigliana (1), Picasso (3), H. Rousseau (1), Rouault (1, paysage exquis et insolite), P. Roy (1), Segonzac (1), Signac (1), Tchelitchew (1), J. Tissot (1), Toulouse-Lautrec (4), Utrillo (2), Vuillard (1). Rien de David, Bonington, Chassériau, Delacroix, Prud'hon, Courbet, Millet, Th. Rousseau, Jongkind, B. Morisot ou Redon. Pas un Meissonnier non plus, dont il y a tant chez Wallace. Ce défile de comptes et de noms permet de délimiter exactement ses prédilections et son apport à l'histoire de l'art contemporain. Ceux qui font la gloire de la collection Courtauld sont Cézanne, Degas, Gauguin, Manet, Monet, Pissarro, Renoir, Seurat, Sisley, van Gogh. Sa grande idée, et qu'il eut le bonheur de réaliser, fut de constituer un ensemble impressionniste et post-impressionniste et de convertir à l'amour de ces deux écoles ses compatriotes, alors incroyablement (pour nous) rebelles et retardataires à quelques exceptions près.

Dans un essai de près de 70 grandes pages A. Blunt, directeur de l'Institut Courtauld et professeur d'histoire de l'art à l'université de Londres, commence par définir ce caractère et ce rôle de la collection. Il raconte ensuite, et il ne paraît pas qu'on l'ait jamais fait avec autant d'ampleur et de cohésion, la fortune de la peinture française moderne en Angleterre depuis le milieu du siècle dernier et les longues luttes qu'elle dut soutenir avant d'avoir là-bas la place éminente qu'elle y tient aujourd'hui. Cette introduction, le catalogue cité plus haut, et 90 pages de magnifiques reproductions hors texte font de ce gros livre un travail unique par ses précisions historiques, sa documentation et son illustration.

Autre gros livre consacré, lui, uniquement à l'art français et rédigé encore par A. Blunt : *Art and Architecture in France, 1500 to 1700* (Penguin Books, 1953, 504 p., 42/). C'est en somme l'histoire de la digestion de la Renaissance italienne par la France et de sa transmutation en un autre art national. Ici aussi l'illustration est somptueuse : 192 grandes pages de photos hors-texte et 29 plans dans le texte. Huit chapitres : des guerres d'Italie à Pavie; la grande époque de François Ier; le XVIe siècle classique; les guerres de religion; Henri IV et Marie de Médicis; Richelieu et Mazarin; Louis XIV et Colbert; le déclin de Louis XIV. Chacun commence par une mise en place historique, puis traite séparé-

ment de l'architecture privée et publique, de la sculpture, de la peinture sous ses différentes formes, de la gravure et des arts décoratifs. Chacun est suivi de notes abondantes dont la somme atteint près de 900, réparties sur des dizaines de pages. Le texte et les notes, généreux et circonstanciés, sont d'une rare précision et discutent une foule de problèmes auxquels l'auteur, non content de les poser, apporte souvent son hypothèse de solution, par exemple lorsqu'il propose d'attribuer la Diane d'Anet à Germain Pilon. L'aperçu de cadres ci-dessus ne doit pas faire croire à une organisation trop rigide ni à une conception *a priori*. Au contraire, les œuvres et les artistes sont considérés dans leur individualité (ceux-ci souvent discutés en plusieurs fois, et respectés dans leur évolution), les idées générales ne venant qu'en conclusion. Si l'appréciation esthétique joue son rôle, l'axe d'ensemble est historique : les tendances politiques, économiques, sociales, religieuses, littéraires, artistiques de chaque époque sont en premier lieu dégagées; de chaque œuvre on se demande pour qui elle a été faite, à quelle fin, quels en sont le sens et la fonction. D'une érudition poussée dans le détail, d'une vigoureuse lucidité dans un exposé difficile à garder clair, ce beau livre intéresse autant le spécialiste que le public simplement cultivé.

Enfin c'est chez Faber, à Londres, qu'est publié *The Drawings of Giovanni Battista Piranesi*, par H. Thomas (1954, 148 p., 42/). Si les dessins de ses contemporains et ses propres gravures sont depuis longtemps placés très haut, les dessins de Piranèse — presque 600 pièces authentifiées à ce jour — ne connaissent qu'une faveur récente. On a fini par découvrir ce qu'ils ont d'invention, de fraîcheur, de brillant, de couleur, d'énergie, et le fait que leur vitalité atteste la vigueur soutenue de la tradition baroque dans l'art européen.

Leur nouvelle présentation, la plus complète et la plus à jour qui existe vient donc à son heure. Après une chronologie biographique de l'artiste, Thomas résume dans son introduction une thèse de doctorat; substance pleine de compétence et dense de réflexion et de points de vue, pour précéder 80 pages de reproduction, remarquablement nettes et belles de ton, avec une bibliographie succincte, un ample catalogue raisonné, un index. L'introduction suit l'évolution de l'art de Piranèse dessinateur et renvoie aux figures. Elle note l'influence de Tiepolo à partir de laquelle l'artiste se renouvelle toujours avec une exubérante variété, où les architectures sont loin de fournir les seuls motifs; beaucoup de fantaisies décoratives, et des figures à la plume et au lavis, d'un style libre et large qui rappelle Rembrandt. On ne peut résumer

toutes les observations de Thomas. Mais le nom de Rembrandt mène à cette réflexion : « C'est le sérieux qui, dans le tempérament, distingue Piranèse de ses contemporains. Spirituellement il est plus proche des grands artistes du XVII^e siècle ou des premiers modernes comme Goya ou Daumier. Dans son siècle, seuls Watteau et Chardin pourraient manifester une sincérité comparable à la sienne ».

Oui : par la sincérité de la vision et par l'audace dans la distribution des masses et de la lumière, dans la ligne changeante, parfois rude, souvent suggestive, Piranèse parle à notre cœur de modernes et demeure un de ceux qui, tout simplement, n'ennuient jamais notre goût tant comblé, mis à tant d'épreuves.

Jacques Vallette.

Cocorico! par *H. Melville*, trad. Leyris (Paris, N. R. F., 1954, 253 p., 470 fr.). — Recueil de nouvelles où la fantaisie joue son rôle et où règne la liberté qui domine en souveraine les petits et grands ennuis de la vie. Trois avaient été traduites pour la première fois il y a deux ans, par A. Guerne, chez Falaize.

Numéro un, par *J. Dos Passos*, trad. Collignon (Paris, N. R. F., 1954, 293 p., 550 fr.). — Il importait depuis longtemps de traduire cette histoire d'une carrière d'homme politique américain, haute en relief et en couleur, où sont fouaillés la crapulerie, les petites ambitions jouisseuses, l'impudence et le mépris de l'homme, au désespoir de l'individu resté propre, frère du Spotswood des *Adventures of a Young Man*.

Le cauchemar climatisé, par *H. Miller*, trad. Rosenthal (Paris, N. R. F., 1954, 327 p., 600 fr.). — Triste bilan d'un retour aux États-Unis vus d'un œil européanisé, ou simplement par un de leurs enfants non-conformistes qui avait trouvé en Europe la patrie de son esprit. Comme toujours, Miller séduit ici par sa vigueur et sa franchise, et sa libre admiration de types obscurs d'humanité encore vivante. Titre anglais tronqué sur la page de titre français.

Maudit soit ce jour, par *G. Gordon*, trad. Rosenthal (Paris, Corrêa, 1953, 263 p.). — Il vaudrait la peine de lire ce livre rien que pour constater qu'il existe encore des Sud-Africains généreux et anti-racistes. L'histoire elle-même de ces deux frères de couleur, dont l'un est acculé au désespoir et au suicide, est poignante. Elle prolonge une tradition où elle n'est pas isolée.

The Penguin Book of Modern American Verse, ed. by *G. Moore* (Penguin, 1954, 320 p., 3/6). — Anthologie de la poésie américaine du XX^e siècle, dont fait partie d'avance Emily Dickinson (1830-86), la seule incluse du XIX^e. 144 poèmes par 58 poètes, choisis pour leur caractère représentatif. Elle est en progrès sur d'autres déjà signalées ici, et qu'elle cherche à ne pas répéter, en ce que le dernier auteur cité n'est pas R. Lowell, né en 1917 et auquel on s'arrêtait jusqu'à présent, mais W. S. Merwin, né en 1927. On trouvera utiles l'introduction, qui tente de poser un cadre, et les notices attachées à chaque poète.

The Hazard of Modern Poetry, by *B. Heller* (Cambridge, Bowes, 1953, 48 p., 6/). — Petit, mais bourré d'idées et propre à picoter les méninges. Depuis la Renaissance, dit l'auteur, il y a eu divorce du fait et de la valeur, de la substance et du symbole. Si la poésie doit donner à l'homme sa mesure dans le monde, elle doit pouvoir parler le langage de la tribu. Or elle est obligée de se créer des systèmes particuliers de symboles et de vivre dans des mondes séparés du réel. Avec exemples à l'appui, voilà ce que décrit Heller, qui espère voir de cette agonie sortir un renouveau.

Five Uncollected Essays, by *M. Arnold*, ed. by K. Allott (Liverpool Univ. Press, 1953, 121 p., 6/). — On ne saurait être indifférent à cette réimpression de cinq essais

du fameux critique, dont aucun n'avait encore été réuni en volume dans aucune édition anglaise. Les trois premiers critiquent avec décision, mais avec tous les ménagements de l'urbanité, la civilisation américaine. Dans la « Liverpool Address », c'est ses compatriotes qu'admoneste Arnold. L'essai sur Sainte-Beuve avait été composé pour la 9e édition de l'*Encyclopaedia Britannica*.

George Eliot, by *R. Speaight* (London, Barker, 1954, 128 p., 7/6). — Une collection de monographies de romanciers anglais doit comprendre un George Eliot. Mais n'a-t-on pas tout dit sur cette romancière? Speaight veut lui amener de nouveaux amis, et à cette fin la caractériser. Le résultat est assez émouvant de cette rencontre d'une grande artiste agnostique et d'un catholique avoué. Ce par quoi ils diffèrent, c'est peut-être surtout parce qu'elle manque d' « un point de vue obsédant ». Ce qui les rapproche, et cela compte beaucoup plus, c'est que Speaight voit en elle une *anima naturaliter Christiana*. Lisez ce livre plein d'observations originales.

An Introduction to Political Philosophy, by *A. R. M. Murray* (*Ib.*, Cohen and West, 1953, 248 p., 12/6). — Destiné au grand public. Ne suppose aucune connaissance préalable du sujet. Paraît fort bien conçu et réalisé. Une introduction qu'on pourra lire en dernier lieu, sur le but et la nature de la philosophie, puis examen critique, en douze chapitres, des principales théories de philosophie politique de Platon à Marx, l'accent étant mis sur les aspects de ces théories encore vivants pour nous. *In fine*, l'auteur recherche ce qui, dans la politique contemporaine, est d'importance philosophique (notamment le conflit entre l'autorité et l'individu), et soutient que les systèmes autoritaire et démocratique reposent sur des logiques différentes.

John Keats, the Living Year, by *R. Gittings* (*Ib.*, Heinemann, 1954, 263 p., 16/). — Il restait donc à dire sur Keats. Ses grands poèmes furent presque tous composés de septembre 1818 à septembre 1819. Mr. Gittings en éclaire la genèse sans hâte et de façon aussi lumineuse et précise que le permet le respect des faits, dont bon nombre étaient encore à découvrir. Les rapprochements et recoupements du texte keatsien avec d'autres textes ou avec certains documents sont de nature à forcer l'adhésion. Les nouveautés sont de deux sortes. Après Gittings on comprend bien mieux tout ce que les poèmes de Keats doivent à ses lectures. Et puis il fait surgir dans sa biographie une certaine Isabella Jones dont le rôle inspirateur, déjà pressenti, n'avait jamais été ainsi mis en lumière.

Literary Essays of Ezra Pound, ed. by *T. S. Eliot* (*Ib.*, Faber, 1954, 480 p., 30/). — Ce que le style de Pound a de voyant est une effusion de tempérament rafraîchissante. La franchise peut se payer par certaines partialités, étroitesses ou ignorances. De sa part, ce qui étonne est plutôt le contraire de l'intolérance : sa faveur immédiate pour tels qu'on n'aurait pas cru devoir lui plaire : Frost, D. H. Lawrence poète, L. Johnson. Son ami et introducteur Eliot ajoute à celle-là d'autres raisons qui font l'importance de ce recueil : la valeur permanente de ce qu'il dit de l'art d'écrire, et de la poésie en particulier (sauf la poésie dramatique, qu'il n'a pas approchée); l'à-propos de sa critique et son influence sur l'évolution ultérieure de la littérature; son sens de la valeur représentative des écrivains. Je ne sais si Pound entend à fond les littératures lointaines de la nôtre — anglo-saxonne, italo-médiévale, provençale, extrême-orientales, sans compter les anciennes — mais ce qui importe est sa curiosité de pionnier. Un peu de tout cela se retrouve dans ces pages, en essais de longueurs très variées et tirés de recueils épuisés ou de revues; rien n'est emprunté à *Guide to Kulchur* et à *The Spirit of Romance*, qui sont dans le commerce et forment chacun un tout. Trois parties : « L'art de la poésie », « La tradition », « Contemporains ». Le *Mercure* tient sa bonne place, notamment à l'occasion de Gourmont. On s'enrichit à lire ce livre ardent d'amour et de respect des lettres vivantes.

The Shakespearean Moment and its Place in the Poetry of the 17th Century, by *P. Crutwell* (*Ib.*, Chatto, 1954, 262 p., 18/). — L'« instant shakespearien », c'est les dix dernières années du XVIe siècle et les premières du XVIIe, où le style de Shakespeare atteint sa maturité. Époque de passage d'un ordre ancien à un ordre nouveau, de révolution dans les esprits. L'auteur revient sur ce thème souvent étudié, mais de façon nouvelle. Alors qu'on associe plutôt Shakes-

peare à ses prédécesseurs, et que Donne paraît couramment le poète majeur de l'âge suivant, Crutwell s'avise qu'ils sont contemporains et les tient pour les deux représentants d'une même époque, estimant que leur signification historique commune importe plus que leurs différences individuelles. L'état d'esprit et de sensibilité dont il s'agit se résume dans le terme « dramatique » et se distingue par son unité. L'analyse de cette psychologie et de son milieu social occupe une partie du livre. La désintégration en serait due à des causes variées, dont les progrès du puritanisme et du rationalisme. Dans ce qui paraît être son premier travail critique publié, l'auteur parle avec l'autorité d'un connaisseur et la simplicité d'un homme de fort bon sens. C'est plaisir de le lire.

Principles of Art History, by *H. Wölfflin*, transl. by M. D. Hottinger (*Ib.*, Vision Press, 253 p.). — Voici une étude du langage artistique dans deux époques comparées : la grande Renaissance et l'âge baroque, en peinture, en sculpture et en architecture, et qui suggère, par une recherche inductive, une idée cohérente de chacune de ces époques. A partir des œuvres, l'auteur dégage cinq oppositions de caractères liés deux à deux, et qui fourniront au moins l'idée d'une méthode d'investigation. L'esprit de système ne semble pas préexister à l'étude. En tout cas ce travail oblige à bien ou à mieux regarder, qu'on veuille simplement le suivre ou qu'on se risque à le discuter. 150 illustrations permettent de suivre sur pièces le commentaire; la qualité en est inégale, mais elles ont toujours l'utilité d'un memento.

Evelyn Waugh, by *C. Hollis* (*Ib.*, B. C. and Longmans, 1954, 40 p., 2/). — N° 46 de « Writers and their Work ». Etude sympathique de cet auteur qu'on nous présente comme l'un des premiers romanciers anglais d'aujourd'hui, avec une description de son développement que certains lecteurs auraient « peine à suivre ». Façon galante d'admettre qu'un excellent écrivain, l'un des plus drôles qui soient, puisse parfois être inégal à lui-même.

London in the News, by *W. Kent* (*Ib.*, Staples, 1954, 242 p., 12/6). — Un connaisseur attitré de Londres a réuni des extraits de périodiques, de 1649 à 1949, relatifs à la vie quotidienne de la grande ville, depuis l'exécution de Charles Ier jusqu'à la découverte d'un cadavre demeuré trois semaines dans un appartement. Ces faits très divers, annonces, etc. sont divertissants en eux-mêmes et nous en apprendront sur l'histoire de Londres vue par le petit bout de la lorgnette.

Your Book of Magic, by *A. van Rensselaer* (*Ib.*, Faber, 1953, 48 p., 5/6). — Vingt-cinq tours de magie facile, mais habile : pièces apparues et disparues, cartes devinées, jeux de nœuds avec des mouchoirs et des ficelles, etc. Bien expliqué, aisé à comprendre aussi grâce aux dessins. Eminemment familial : rallie et rassemble grands et petits.

The Acter's Ways and Means, by *M. Redgrave* (*Ib.*, Heinemann, 1953, 90 p., 10/6). — Le Marc-Antoine de Shakespeare qu'on applaudit naguère à Paris publie dans ce livre des leçons données il y a un an à l'université de Bristol. Ces « voies et moyens », c'est un titre qui recouvre quantité de choses diverses, entre autres quant aux devoirs du comédien et à l'esprit dans lequel il convient de les assurer. Autrement dit, les questions de buts tiennent autant de place que celles de moyens, lesquelles, après tout, logiquement les suivent. Redgrave est loin de répondre à toutes les questions qu'il pose; ses réponses ne sont pas dogmatiques, ni uniques ses solutions. Esprit libéral et cultivé, notamment par le théâtre et les lettres français, les nécessités de son sujet l'amènent à parler des grands acteurs et metteurs en scène, parmi lesquels Coquelin, Stanislavsky, Meyerhold, Copeau, M. Saint-Denis qu'il déplore qu'on n'ait pas gardé en Angleterre. Bien agréable par son sens du relatif, par exemple en matière de psychologie nationale.

The Culture of South-East Asia, by *R. Le May* (*Ib.*, Allen and Unwin, 1954, 316 p., dont 96 d'ill. hors texte, 42/). — L'auteur aime de longue date son sujet. Ses titres dans plusieurs associations savantes, bien qu'extra-universitaires, paraissent être des garanties de compétence. Sa bibliographie est ample et rationnellement établie. Son texte, destiné aux non-spécialistes, ne porte ni notes, ni références autres qu'aux illustrations, lesquelles sont nombreuses, captivantes et d'excellente qualité. On le lit sans fatigue. Il semble que son livre soit le premier à traiter d'ensemble, dans aucune langue, de la civilisation de l'Asie du sud-est, sujet qui devrait passionner tout

Français : on y trouve en effet les racines de bien des peuples et de bien des événements qui défraient l'histoire contemporaine d'une Asie marquée par la France.

Livres reçus. — *Le véritable Saint-Genest*, by J. Rotrou, ed. with an Essay on Rotrou's life and Works by R. W. Ladborough (Cambridge Univ. Press, 1954, 92 p., 8/6). — *Selected Poems of Th. Gray*, with an Introd. by J. Rodgers (London, Grey Walls, 1953, 64 p., 5/).

The New Statesman and Nation, 30.1-20.2. — *Séries :* Italie (30.1-13.2). France et Union française; Berlin; Victimes (30.1-20.2). *30.1 :* Folle politique des E.-U. G.-B. et dollars. Suez. Nigeria. Réflexions de Priestley. Economie potassique. Britten. Anouilh. Apparitions. *6.2 :* Commerce G.-B.-Japon. Ouganda. Contrôle économique. Voyages à l'étranger. L'homme des neiges. Esthétique U.R.S.S. Collingwood. *13.2 :* Kenya. Dilemme atomique américain. Peintres. Laos moderne. « Horizon ». *20.2 :* Impasse cordiale. Traitement des députés. Défaveur de la pomme de terre. Episode indien. Épisode irlandais. Les peintres Rebeyrolle et Spencer. Trotsky.

The Listener, 28.1-18.2. — *Séries :* Brésil; Le romancier; Télévision et musique; Musique (28.1-18.2). Vers Dieu; Romans (4-18.2). Révolution stratégique (11-18.2). *28.1 :* L'Américain. Ouganda. Convertibilité. Maugham. Théâtre en France. Van Dyck. Eliot. Science et croyances. *4.2 :* G.-B.-Franco-Neguib. Géorgie. Ibn Séoud. L'artiste, par Cocteau. Orwell. Frazer. Grèves. *11.2 :* Le fantôme de Staviski. G.-B.-Japon. Aspect commercial de la télévision. Les premiers hommes en Afrique. Relations industrielles. Dessins de Rubens. *18.2 :* Djilas. Après Berlin. Kant. Les océans. Elèves rebelles.

History Today, Feb. 54. — Henry VII et les Tudor. Mme Jullien et les Jacobins. Les Britanniques dans l'Inde. Révolution russe 1905-17. Pie IX. Prélude à l'indépendance américaine. Mary Kingsley et l'Afrique. Tout le numéro est illustré à profusion, curieusement.

Kenyon Review, Winter 54. — Conrad. Le langage de la poésie écossaise. Iconographie de Chagall (ill.) Orwell. Poèmes. Episode de R. Jarrell.

Confluence, Dec. 53. — Convergence d'articles intéressants, comme toujours, sur deux thèmes généraux : I. Le problème des minorités; II. La tradition dans la culture et en politique.

Origin X, Summer 53. — Poèmes, pour moitié traduits de l'allemand et récents, avec une introduction.

Les Langues modernes, Déc. 53. — G. Lambin poursuit sa série de découvertes « sur la trace d'un Shakespeare inconnu ». Cette fois, c'est *Mesure pour mesure* qu'il interroge à la lumière de documents contemporains pour aboutir toujours à cette conclusion que l'auteur devait être singulièrement renseigné sur les dessous de petite histoire de pays étrangers (ici la France des Valois) qui coïncident avec trop de points de la pièce pour qu'il y ait hasard; et que Stanley-Derby, candidat d'Abel Lefranc à la paternité de l'œuvre signée Shakespeare, était beaucoup mieux placé que le Shakespeare réel pour connaître ces dessous. — J. V.

ITALIE

COMISSO, OU LE MISANTHROPE BIENVEILLANT. — La réédition des deux livres de début de Giovanni Comisso, enrichis de pages inédites (*Al vento dell' Adriatico* : aux Editions de Tréviso), invite à décrire sommairement l'œuvre d'un écrivain des plus singuliers, singulier surtout par la capricieuse indépendance qui l'a mené tout le long de sa carrière et qui empêche qu'on le rattache à l'un des groupes ou tendances littéraires actuels. Et, d'abord, on peut noter que le mot caprice est justement de ceux qui

l'expliquent, — on le retrouve, en effet, jusque dans deux de ses titres, *Caprices et illusion*, qui date de 1947, et les très récents *Caprices italiens*.

Né en 1895 à Trévise, et vivant toujours à proximité de cette ville, *entre* son *potager et* son *cabinet de travail*, Comisso s'est plu, dans un récit, à se présenter sous le nom d'Alceste. En fait, ce curieux misanthrope, de son aveu, est incapable de tenir en place et de demeurer longtemps sans rendre visite à l'humanité : ses visites l'ont mené aux quatre coins du monde, — Europe, Asie, Afrique, — et, bien entendu, dans tous les mondes de l'Italie même, sa « favorite », ainsi que la définit l'un de ses titres. D'ailleurs, son nom commença de s'imposer à l'attention du public, vers 1927, par des souvenirs sur Fiume occupé par d'Annunzio, qui a bien été, l'espace de dix-huit mois, le lieu le plus lunaire de l'univers.

Ce *Port de l'amour* (réuni avec *Gens de mer* dans la réédition citée plus haut) demeurera probablement comme la seule œuvre de qualité produite par l'équipée romanesque du Poète et de ses *arditi* : aventure et cocaïne, piraterie et sensualité désordonnée, enthousiasmes et dégoûts, humour et sorcellerie, et par-dessus tout un héroïsme puéril, Comisso raconte ces journées étranges sur un ton parfaitement poétique, quelque peu esthète même (on échappait mal à l'influence proche du « Commandant » d'Annunzio), dans une écriture à la fois légère et appliquée. On pouvait, de ces pages, garder l'image d'un jeune décadent, définitivement marqué par les années de trouble.

Or les deux œuvres suivantes de Comisso révélaient une robuste santé morale : ses *Gens de mer*, qui décrivent son existence fraternelle avec les pêcheurs de Chioggia, entre les rivages opposés de la Haute Adriatique, et où son décadentisme commence à prendre les formes d'un impressionnisme savant et ailé, tout à fait accordé à la vie pleine de couleurs de la mer et de ses laboureurs. Puis, l'année d'après, 1930, ses souvenirs de la Guerre (*Giorni di guerra*, aux Editions Mondadori, à Milan), qui vont nuancer encore davantage le portrait de l'écrivain : ici, plus d'esthétisme, l'impressionnisme devenant la manifestation naturelle d'un « deuxième classe » qui trouve le moyen de s'amuser à (et de) la guerre; d'un « deuxième classe » de qui l'on fait un officier sans qu'il y tienne, qui raconte benoitement ce qu'il a vu, avec un aplomb continuel, et qui partage enthousiasmes ou paniques sans jamais monter sur ses grands chevaux. On retiendra sans aucun doute les pages où Comisso raconte la déroute de Caporetto : par leur mouvement, elles soutiennent la comparaison avec

le témoignage d'Hemingway dans le merveilleux *Adieu aux armes*, et démontent avec précision, par leur lucidité, le mécanisme d'une panique désordonnée.

A ce moment, l'écrivain commence à apparaître dans sa diversité, sinon dans sa complexité : nature virile, mais aussi féminine, fécondée directement par l'événement et les hommes, et, dans ce mimétisme, épousant leur élan et leur style, tour à tour esthète, paysan de la mer, guerrier non appliqué; conditionné par sa naissance dans une Vénétie à la fois provinciale et marine (et l'on s'attarderait volontiers sur sa parenté avec les écrivains de Trieste : la sensualité innocemment monstrueuse de certains jeunes héros de Quarantotti-Gambini n'est pas sans rappeler l'inspiration de Comisso) ; et poursuivant, en avance sur ces contemporains, un travail de recherche verbale, qui va l'amener de l'écriture raffinée du *Port de l'amour* au style presque parlé de ses livres suivants, libéré de tout apprêt et étonnamment efficace.

Ces qualités de son débit devaient amener Comisso au contact d'un plus grand public. Adopté par les journaux, il commence à parcourir le monde. Par ailleurs, son humeur le porte à composer romans et récits, qui faussent un peu son image, car les produits de son invention le fécondent moins utilement que l'adhésion directe et franche au monde extérieur. Il faudra attendre ses *Aventures terrestres* (Edit. Vallecchi, à Florence : 1935) et les proses sur l'Italie rassemblées dans *La Favorite* (Edit. Mondadori, à Milan : 1937), pour le voir réagir contre certain éparpillement et mettre quelque rigueur dans son expression. Rigueur parfois un peu excessive, qui aboutit, dans la *Favorite*, à la description pure, presque à la page d'anthologie, d'où l'on élimine toute contamination humaine; mais son style acquiert valeurs et nombres nouveaux, — il arrive que l'on pense à une prose de peintre, un Renoir qui établirait sa palette d'après les couleurs des Préalpes vénitiennes.

Aujourd'hui, les événements aidant, et aux approches de la soixantaine, Comisso accentue un processus enrichissant de repliement sur lui-même, et nous donne le livre qu'on peut tenir pour celui qui l'exprime, à l'heure présente, de la manière la plus fidèle : *Caprices italiens* (Edit. Vallecchi, à Florence : 1952). L'Italie à nouveau décrite, d'un bout à l'autre, par un voyageur curieux et même intrigant, une Italie de rencontres et d'aventures quotidiennes, violemment coloriée et pourtant morne, où pourtant l'humeur de Comisso met une vie constante. Plus de mimétisme, chez le flâneur, et une palette moins désordonnée : la recherche du contact humain, et une démarche exigeante, bien que toujours capricieuse et sensuelle. On pense à Stendhal, par exemple

au Stendhal de certaine journée passée à Londres en la compagnie de deux filles pauvres et touchantes. On s'avise aussi que Comisso est fréquemment hanté par le souvenir de son quasi compatriote Casanova, de qui il a découvert et cité, dans ses *Agents secrets vénitiens*, les rapports d'indicateur professionnel à la République Sérénissime... L'ancien esthète qu'est Comisso ne rapporte pas, mais son exigence le porte à une critique des mœurs, qui se précise et finit par s'attaquer à la structure sociale. D'où l'apparition de l'homme aux rubans verts : et voilà que, des traits changeants de ce portrait, on voit surgir une image à peu près définitive, celle du Vénitien courant le monde puis revenant le ruminer chez lui, dans sa solitude, à la fois gourmand et frugal, sombre et rieur, cordial et médisant; pour finir, clamant qu'il n'est point de salut hors de la confiance qu'on peut mettre en son humeur et dans la nature. Quel exemple donner à ce misanthrope *sui generis?* Le comte Carlo Gozzi, sans le moindre doute, auteur de contes de fées et de si plaisants mémoires inutiles.

Nino Frank.

Il diavolo, par *Giovanni Papini* (Edit. Vallecchi, à Florence). — Thèse : pour l'amour de Dieu, l'homme pourra sauver le Diable, qui, désormais méconnu et dépassé, connaît peut-être la lassitude. La publication de cet ouvrage a provoqué des remous jusque dans la presse la plus frivole. Mais le Vatican n'a pas plus excommunié que mis à l'index, laissant aux lecteurs le soin de faire la part des choses, de comprendre, par exemple, que ce livre est strictement personnel, « papinien », et que le mélange de paradoxe et d'angoisse par quoi il se caractérise peut être rattaché à une inspiration très ancienne, celle de *Un homme fini*. Il n'est guère douteux que cet essai documenté et prodigieusement stimulant se présente comme une gageure, que son argumentation est parfois puérile, parce que trop liée à la lettre des textes, et que l'on décèle le goût d'une certaine narquoiserie dans maintes affirmations — Dieu seul vrai athée, Dieu souffrant du fait même qu'il est amour, le Diable innocent de ce qui s'est passé au Golgotha, Moïse sorte de jumeau du Diable, la France terre d'élection de Satan, etc... En fait, le problème, tel que le pose Papini, est autrement pathétique que, mettons, dans la *Fin de Satan*. Le Diable dont il est question dans ces « notes pour une diabologie » est l'un des héros de la mythologie intérieure de Papini : et les rapports entre Dieu et Lui sont, plus exactement, les rapports entre Papini et Lui. On sent bien que le rachat possible de Satan est, pour l'écrivain italien, une hypothèse nécessaire.

Lirica del Novecento, par *Luciano Anceschi* et *Sergio Antonelli* (Edit. Vallecchi, à Florence). — Le nombre d'anthologies poétiques qui paraissent ces temps-ci en Italie témoigne de la reconsidération approfondie du problème de l'inspiration lyrique, qui se fait depuis quelques années dans la péninsule : on enterre définitivement le XIX^e^ siècle de la trinité Carducci-Pascoli-d'Annunzio... Ce choix — opéré par Anceschi, l'un des essayistes les plus distingués, et un jeune critique de talent, Antonelli — apparaît comme l'un des plus audacieux et originaux : se référant à l'anthologie publiée il y a trente ans par Papini et Pancrazi, il s'efforce d'établir un bilan définitif de la « poésie lyrique du XX^e^ siècle », entendez de sa première moitié, entre 1905 et 1945. Il part donc des trois tendances qui illustrent la période qui va jusqu'à 1914 — la poésie « crépusculaire », sorte d'école « vagualamiste », des Gozzano, Corazzini, Moretti; le futurisme, arbre sans fruits; le groupe toscan de la *Voce*, animé par Papini, Soffici, Palazzeschi — donne

toute son importance au néo-classicisme de la *Ronda* et à l'hermétisme de Ungaretti et Montale, entre 1920 et 1935, en même temps qu'à des isolés tels que Saba, Govone, Onofri, et aboutit à la reconsidération générale chez les poètes qui ont débuté avant 1945, les Quasimodo, Pavese, Gatto, par lesquels se marque une espèce de point d'orgue. L'important essai de Luciano Anceschi, qui précède et explique ce choix (arbitraire comme tous les choix, mais fort excitant pour l'esprit), retrace avec subtilité la trajectoire de cette inspiration tout à fait raffinée et définitivement libérée des hypothèques du XIXe siècle.

Anthologie de la Poésie italienne contemporaine, traduct. de *F. Guex-Gastambide* (Debresse, édit.). — Et voici une gageure : des poèmes d'une trentaine d'auteurs, dont pas un n'est connu, bien que (à en juger d'après les notes biographiques fort complaisantes rédigées, semble-t-il, par les écrivains eux-mêmes) il y ait là des septuagénaires aussi bien que des étudiants universitaires, et qu'ils aient tous publié des quantités d'ouvrages... Notons que, parmi les « poètes », il y a une forte proportion d'employés et de comptables, alors que les « poétesses » sont surtout des institutrices sur la quarantaine; notons encore que c'est la Sicile qui fournit le plus fort contingent de clients. Mais le sens de ce recueil apparaît dès que l'on voit le prix marqué sur la couverture : *mille lires*. Mettons donc que cette curieuse anthologie soit destinée à d'hypothétiques lecteurs italiens, à qui l'on suggère que voilà des écrivains méconnus par la péninsule et que Paris adopte.

Il sergente nella neve, par *Mario Rigoni Stern* (Edit. Einaudi, à Turin). — La guerre en Russie et la retraite, racontées par un sous-officier des chasseurs alpins italiens, qui, avec des troupes de maints autres pays, flanquaient les armées hitlériennes : l'un des témoignages les plus efficaces sur une guerre absurde entre toutes, du moins pour des montagnards venant du Piémont ou de la Vénétie. Dans sa nudité, la dureté de son langage, l'authenticité du récit, ce petit livre prend une qualité littéraire surprenante; ainsi que le souligne Elio Vittorini dans sa présentation, l'auteur de ce « Sergent dans la neige » n'écrira peut-être jamais rien d'autre, mais son ouvrage demeurera. Un passage tel que celui qui décrit le repas rapide et brutalement cordial que le soldat italien dévore dans une chaumière, face à des soldats soviétiques, les uns et les autres les armes à la main, pendant que dehors on se bat dans le désordre le plus apocalyptique, vaut, dans sa brièveté, les réquisitoires les plus fournis contre la guerre.

« Les jetons » (Edit. Einaudi, à Turin). — Le livre de Rigoni Stern paraît dans cette collection fondée et dirigée par Elio Vittorini, et qui, publiant des auteurs jeunes et, pour la plupart, inédits, s'est affirmée comme l'une des meilleures entreprises éditoriales italiennes. Un seul auteur étranger, à ce jour : le *Barrage dans le Pacifique*, de Marguerite Duras. Parmi les Italiens, quelques ouvrages tout à fait remarquables : le *Désert de la Lybie*, souvenirs de la guerre en Afrique du Nord, par Mario Tobino, d'une écriture un peu artiste, mais où l'on trouve l'assez singulier portrait d'un médecin militaire passablement dément; un plaisant récit d'Italo Calvino, *Le vicomte amoindri*, et *Fausto et Anna*, par Carlo Cassoli, sobre évocation romanesque de l'Italie des dernières années du fascisme et du maquis; enfin, par Giovanni Arpino, de très attachants souvenirs sur une certaine pègre génoise, *Tu as été heureux Jean*, dont on aimera le ton désinvolte et cyniquement solaire.

La petite vallée du bon Dieu, par *Carlo Coccioli* (Edit. du Rocher, à Monaco). — De la production déjà copieuse de ce jeune romancier, voici la traduction de l'un des premiers livres, dont la composition, comme toujours chez Coccioli, est à la fois capricieuse et savante. Il s'agit d'un certain nombre de courts récits, inspirés par des autochtones actuels et quelque peu fériques de la vallée du haut Tibre — et il arrive que l'on évoque quelque *Tortilla Flat;* ces contes se situent dans le cadre lâche et discontinu d'une intrigue amoureuse, qui n'est pas sans rappeler celle qui inspirait *Le jeu;* de temps à autre, viennent s'y intercaler des considérations lyriques, qui rappellent la manière gidienne des *Nourritures*, aussi bien que la rumination du *Journal des Faux-Monnayeurs*... Tout cela, frais, parfois facile, toujours séduisant et jeune : une manière de ballet, ainsi que le dit justement l'auteur dans sa préface. La traduction d'Henriette de Ganay paraît fidèle.

Un viaggio sopra la terra, par *Enrico Emanuelli* (Edit. Mandadori, à Milan). — Ce « voyage sur la terre » rappelle un titre célèbre de Julien Green; il s'agit pourtant de vrais feuillets de voyage, que signe l'un des meilleurs reporters italiens — lequel est aussi, il est vrai, le romancier extrêmement personnel de *La conjuration des sentiments*. En fait, dès la première page, l'auteur nous prévient qu'il s'y agit moins de tableaux objectifs et complets de pays lointains, que d'un « long fragment autobiographique » : « *Je touche à peine à vos domaines* », dit une épigraphe empruntée à Sterne. Cette attitude de témoin non engagé, d'étranger, comme le dirait Camus, donne un caractère significatif à ces notations prises au cours d'un parcours capricieux qui, de New-York et différents coins des Etats-Unis, par le Mexique, l'Amérique latine, l'Afrique du Nord, l'Espagne et la Finlande, aboutit à une terre italienne mystérieuse entre toutes, la Sardaigne. On voudrait citer Stendhal, mais l'attitude d'Emanuelli devant la vie n'est pas celle d'un jouisseur intelligent : sa réserve jointe à sa constante disponibilité, son choix du détail révélateur qui s'accompagne d'une attention fulgurante, son appétit d'humanité corrigé par un désenchantement de principe, confèrent à son reportage un ton somme toute lyrique.

La vie de sainte Catherine de Sienne, par *Arrigo Levasti* (Edit. du Seuil). — Parfaitement traduite par Yvonne Batard, une biographie extrêmement fouillée de Catherine Benincasa, « combattante de la paix » : ses extases, ses révélations, et l'aide constante apportée à la cause guelfe, en la personne du pape Urbain VI, et contre l'antipape Clément VII.

Riflessioni critiche, par *Carlo Bo* (Edit. Sansoni, à Florence). — Le meilleur spécialiste italien des lettres françaises prouve, par ce nouveau recueil de « réflexions critiques » sur des écrivains du monde entier, qu'il est mieux qu'un spécialiste : l'un des critiques les plus perspicaces et les mieux informés de la Péninsule. Récemment, à propos de ses notes critiques sur des Français, on avait insisté, ici même, sur la grisaille de son esprit d'analyse : Bo paraissait comme bridé par son goût professionnel pour ce qui vient de Paris. Ici, point de grisaille, mais une alacrité d'esprit, une précision dans la définition, qui rappellent constamment Thibaudet : sur Unamuno, Kafka, Svevo, Whitman, Ungaretti, aussi bien que sur des auteurs inconnus ou peu connus tels que Gualdo ou Ganivet, l'auteur note des choses neuves et tout à fait saisissantes. L'introduction, sur « les dangers de la littérature », et la conclusion : « Une littérature menacée », sont parmi les pages les plus clairvoyantes que l'on ait écrites sur le mouvement intellectuel de l'Europe actuelle : la voix de Carlo Bo est de celles qu'il faudra désormais écouter, et non seulement en Italie.

Corrispondenza d'Italo Svevo con gli amici di Francia (Edit. Scheiwiller, à Milan). — Préfacées par Eugenio Montale, le grand poète qui, à ses débuts, vers 1925, illustra le premier l'œuvre du romancier de Trieste, voici quelques lettres échangées par Italo Svevo avec ses « découvreurs » français, Valery Larbaud, Benjamin Crémieux et l'épouse de ce dernier. Le vieil écrivain, inconnu à soixante-cinq ans, compte beaucoup sur ses amis français pour le sortir de l'ombre : la gentillesse de Larbaud est sans limites (on sait que c'est James Joyce qui lui avait fait lire Svevo) et les Crémieux se démènent, mais ils sont toujours « trop occupés »... Cette correspondance, sorte de dialogue de sourds, ne dure guère : Svevo meurt dans un accident, et sa hâte, son appétit de vivre, littérairement parlant, prennent un aspect dramatique. Les regrets manifestés par Benjamin Crémieux, après la mort de Svevo, émeuvent par leur sincérité.

Lettres de la prison, par *Antonio Gramsci* (Editions sociales). — Un choix, excellement traduit par Jean Noaro, des lettres écrites à ses familiers par le fondateur du parti communiste italien, que le fascisme parvint à supprimer, au bout de dix ans de captivité. Lettres cordiales, d'une bonhomie constante et d'une ferme lucidité, d'un autodidacte né en Sardaigne et qui avait su devenir l'un des esprits les plus éclairés, les plus dynamiques de l'*intelligentsia* italienne. Impossible de lire ces pages familières de Gramsci sans être séduit d'emblée par le courage, en même temps que la générosité, de cet esprit précis et jamais dogmatique, dont la préface de Palmiro Togliatti retrace la courte existence et la grande influence. Il y a eu là un exemple qui a fécondé, semble-t-il, le parti italien et qui a manqué, et c'est dommage, aux communistes

d'autres pays, si attachés aux seuls aspects desséchants de la doctrine...

Versi, par *Virgilio Giotti* (Edit. du Zibaldone, à Trieste). — D'où vient le renouveau de faveur dont jouit la poésie en les différents dialectes italiens? Peut-être du goût, qui se précise, d'un lyrisme bref, sobre et très situé; et du fait que les dialectes, mieux que la langue, paraissent s'y prêter. Les rares vers de Virgilio Giotti sont, à Trieste, presque aussi appréciés que les poèmes nombreux d'Umberto Saba. Mais l'inspiration de Giotti est amère, faite de regrets sans espoir, en des paysages sentimentaux d'une fraîcheur déchirante.

Botteghe oscure (XII) (Edit. Mondadori, à Milan). — L'une des meilleures livraisons de ce recueil : en des pages étincelantes, André Malraux présente un fragment du *Pays d'origine*, livre apparemment autobiographique de l'écrivain hollandais Eddy du Perron, mort en 1940 et de qui l'on se souvient peut-être qu'il est le dédicataire de la *Condition humaine*. A lire encore des récits d'André Dhôtel et Jean Bloch-Michel, d'éclatants poèmes en prose d'A. Pieyre de Mandiargues. Du côté italien, un curieux poème de P. P. Pasolini sur Picasso, un conte de Giuseppe Raimondi, et des vers fantasques du cinéaste et écrivain Mario Soldati. Parmi les textes anglo-américains, un livret de W. H. Auden et Chester Kallmann, à qui l'on devait déjà le texte de *The Rake's progress* d'Igor Strawinski.

Périodiques. — *Selearte* (8) : toujours merveilleusement illustré; des études sur les affichistes actuels et sur Fattori, peintre toscan du « maquis », au XIX^e^ siècle. — *Letterature moderne* (6) : un amusant essai de Lisa Barroli sur le *Style de Mme de Sévigné*. — *Numero* (4-5) : peinture abstraite et poésie polyglotte; parmi les Français, André du Bouchet et Noël Arnaud, et certaine progéniture de René Ghil. — *Ausonia* (5) : les peu convaincants résultats du Prix de poésie Siena-Ausonia, mais, en revanche, de beaux vers de Luigi Bartolini. — *Montaggio* (1) : poésie et photographie mêlées, les vers étant principalement du directeur et de ses rédacteurs en chef, d'ailleurs point inintéressants. — *Letteratura* (4) : très bon numéro : une étude de P. P. Trompeo sur le *Rome* de Zola; des poèmes en dialecte du Frioul et des Abbruzzes; et un portrait du « poète maudit » Dino Campana par le peintre Ottone Rosai. — N. F.

INSTITUT ET SOCIÉTÉS SAVANTES

L'UN DES DERNIERS DUELS JUDICIAIRES. — Si l'origine du duel judiciaire se perd dans la nuit des temps médiévaux, sa cessation paraît moins difficile à fixer. Elle ne dépasserait pas la fin du XIV^e^ siècle à en croire M. Albert Mirot, conservateur aux Archives nationales, qui a entretenu ses collègues de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France d'une ténébreuse affaire à laquelle fut donné ce dénouement.

Cette affaire, un viol avec préméditation, eut un grand retentissement puisqu'on en trouve des récits différents chez les chroniqueurs du temps comme le Religieux de Saint-Denis, Juvénal des Ursins, l'auteur de la *Chronographia Regum Francorum*, et Froissart. Recourant à des sources moins incertaines, M. Albert Mirot a consulté les registres du Parlement criminel et du Parlement civil de l'année 1386, qu'il a autant dire sous la main.

Il résulte d'un acte dressé par le Parlement, résumant l'accusa-

tion et la défense, que Jean de Carrouges, gentilhomme normand au service du duc d'Alençon, avait laissé sa femme, née Marguerite de Thibouville, à la garde de sa mère Nicole de Carrouges, pendant une de ses absences. Passant par Argentan pour se rendre à Paris, il commit l'imprudence d'avertir son ami Jacques Legris et quelques autres personnages de la durée de son voyage. A son tour la belle-mère Nicole ayant dû s'absenter, pour comparaître à Saint-Pierre-sur-Dives devant le vicomte de Falaise, un complice nommé Adam Louvel avertit Jacques Legris de ces circonstances favorables, et celui-ci en profita pour s'approcher, sous prétexte d'une dette à rembourser, de la femme qu'il convoitait et qui se trouvait à peu près seule.

Après quelques tentatives de séduction verbale, il avait essayé de l'entraîner dans une chambre voisine de la cour où se déroulait l'entretien, et aux cris de la jeune femme, fait appel à l'aide de son complice Adam Louvel. Celui-ci, entraîné par un dévouement aveugle, à moins que ce ne fût par une perversité trop vigilante, avait aidé au transport de la jeune proie sur un lit, et facilité le viol en rabattant sur la tête de l'infortunée Marguerite un capuchon pour étouffer ses cris.

On voit que Jacques Legris se classait dans cette catégorie de mâles qui jugent fastidieux l'amour par consentement mutuel et montrent par là qu'ils ont le sens profond de l'amour, comme le remarquait un personnage d'Anatole France. Mais, si l'on ose dire, il « en remettait », en éprouvant le besoin de mêler un témoin et même un aide à ses petites affaires. Du moins c'est ce que prétendait l'acte d'accusation basé uniquement, à vrai dire, sur les imputations de la dame de Carrouges et de son mari excité par elle à la vengeance.

Car Jacques Legris niait tout, se prétendant victime d'une sombre machination. Il était le parrain d'un enfant de Carrouges, mais une brouille était survenue entre eux à propos d'acquisitions territoriales. Il accusait Carrouges d'avoir un caractère mélancolique, jaloux, soupçonneux. Quant au fait matériel du viol, il était impossible à la date indiquée en raison d'alibis irréfutables. D'ailleurs, comment le prétendu coupable ne portait-il pas la marque des griffures et blessures dont une femme jeune et vigoureuse n'aurait pas manqué de le gratifier en se débattant? L'accusation était qualifiée par lui de fausse et dénuée de fondement.

En l'absence de témoins (le complice présumé Adam Louvel mis à part) et devant les affirmations véhémentes des deux parties, appuyées sur des serments, la justice humaine se trouvait impuissante à trancher le débat. Bien que le célèbre juriste Jean Le Coq

consulté par Legris, se montrât hostile au duel judiciaire qu'il tenait pour un mode de preuve aussi barbare qu'incertain, où il se refusait à voir une manifestation de la justice divine, les deux parties constituèrent des pleiges choisis parmi les seigneurs les plus huppés du temps : le comte de Saint-Pol, le comte de Valentinois, le sire de Torcy, le vicomte d'Uzès, le sénéchal d'Eu, pour l'un; le comte d'Eu, le sire de Coigny, Philippe d'Harcourt, etc., pour l'autre.

Le jour du duel fut fixé au 29 décembre 1386, et il eut lieu, selon le Religieux de Saint-Denis, sur une place près de Saint-Martin-des-Champs, selon Froissart, place Sainte-Catherine, près du Temple, en présence du roi Charles VI, de ses oncles, et de nombreux seigneurs. D'après le règlement publié par Kervyn de Lettenhove, les hérauts durent proclamer le cri du roi en vertu duquel il était défendu à tous autres qu'aux commissaires d'assister armés au duel. Quand l'appelant parut, un second cri intima à toute personne se trouvant à cheval dans la lice de mettre pied à terre, sous peine de perdre son cheval. Après quoi on introduisit l'appelé, et un troisième cri fit connaître que personne ne pouvait rester dans le parc sous peine de perdre le poing. L'appelant fut alors armé, entouré de ses amis; son avocat le conduisit devant le roi et exposa ses griefs, et après s'être déclaré prêt à combattre il alla se placer sur un siège recouvert d'un petit dais. Appelant et appelé jurèrent tous deux sur l'Evangile que leur cause était juste, qu'ils n'avaient sur eux ni pierres, ni paroles, ou écritures, ou autres sortilèges et talismans pour abattre leur adversaire. Un dernier cri fit savoir qu'il était défendu d'aider les combattants, de parler, de faire du bruit.

Froissart assure que la dame de Carrouges aurait assisté au duel sur le terrain duquel elle avait été amenée dans un char tapissé de noir, manière de l'avertir qu'en cas de défaite de son mari elle partagerait le sort de celui-ci, convaincu d'imposture et de faux serment à son instigation.

Le début du combat fut défavorable à Carrouges affaibli par la fièvre; mais après avoir commencé à cheval, les adversaires continuèrent à pied, et Carrouges ayant réussi à renverser son adversaire, le perça de son épée.

Legris, qui pour son malheur ne succomba pas sur le coup, eut assez de force pour persister à nier sa culpabilité, ce qui ne l'empêcha pas d'être pendu à Montfaucon en vertu des règles du jeu.

Les chroniqueurs du temps sont assez divisés sur la culpabilité réelle de Legris, ce qui donne la mesure de l'autorité conservée par le duel judiciaire, et offre une indication sur l'époque de sa désué-

tude. On ne croyait plus à cette forme de manifestation de la justice divine, mais on conservait, faute de mieux, ce moyen de sortir d'une situation inextricable, fût-ce au prix d'une erreur judiciaire. On n'en était pas à cela près.

Si, par exemple, Froissart s'abstient de prendre parti, le Religieux de Saint-Denis déclare que le crime fut commis par un autre que Legris, et avoué par l'auteur au moment d'en expier un plus récent. Juvénal des Ursins exprime une opinion similaire, sauf que le coupable aurait fait des aveux en mourant paisiblement dans son lit.

Dans l'un comme dans l'autre de ces cas, il faudrait admettre que l'affaire ait été montée de toutes pièces par le couple Carrouges, à l'instigation de la femme, et à renfort de parjures répétés. Mais dans quel but?

Comme il y eut, semble-t-il, naissance d'un enfant, on peut supposer que la jeune et belle et perfide dame de Carrouges ayant délibérément trompé son mari, simula préventivement un viol pour détourner sa colère. A moins qu'on ait eu affaire à une de ces redoutables mythomanes comme celle de l'affaire Fualdès, qui interpellant à l'audience un innocent, avec une véhémence mélodramatique, le fit guillotiner et n'avoua son forfait qu'à son lit de mort.

Quoi qu'il en soit, cette ténébreuse affaire porta au duel judiciaire un coup qui contribua à sa prompte cessation. Avec lui disparut une cause d'erreur judiciaire.

Robert Laulan.

PHILOSOPHIE

AMBIGUITE DE LA PHILOSOPHIE. — Sous le même vocable, quelle diversité de conceptions et d'intentions! Tant mieux, et pourquoi pas?... Les uns vont dans le sens des sciences humaines. D'autres, — un Gaston Bachelard, par exemple, dont je relisais, ces jours-ci, le puissant ouvrage sur *le Matérialisme rationnel*, — nous invitent à méditer sur la physico-chimie. Tel sera sociologue, tandis que son voisin, à la Sorbonne ou ailleurs, cultivera l'Esthétique. Des métaphysiques, variées dans leurs principes et dans leur expression, donnent sans cesse une abondante floraison qui, selon les goûts, séduit, enthousiasme ou déconcerte... Un simple coup d'œil jeté sur les listes d'ouvrages publiés dans les assez nombreuses « collections » de *philosophie* contemporaine laisse apercevoir le caractère multivoque du terme. Nous aurions tort de nous

plaindre de ce foisonnement qui est richesse, pas plus que nous n'avons à regretter le libre affrontement des doctrines et les directions divergentes suivies par des esprits également sincères...

Seulement, et c'est là que j'en voulais venir pour achever mon propos naguère commencé, cet épanouissement en gerbe, cette magnifique disparité posent d'insolubles et presque douloureux problèmes, quand il s'agit d'un *enseignement*, enseignement sanctionné par un examen, et comportant donc un *programme*.

Si je me suis permis de suggérer — sans espoir d'être entendu — qu'un tel enseignement gagnerait à être *libéré* de toute sanction, c'est que, à tort ou à raison, je n'entrevois aucune autre issue satisfaisante. Et, comme précédemment, pour bien montrer, s'il en était besoin, que les difficultés signalées ne sont pas un jeu de mon imagination, ni le fait d'une humeur chagrine, je citerai des témoignages.

Un premier point semble acquis : unanimité, depuis longtemps, chez les gens du « métier », pour reconnaître que le programme (classe de philosophie) est trop étendu. Beaucoup jugent *impossible* d'y préparer vraiment les élèves, ce qui, je tiens à le répéter, est une inquiétante particularité, sans exemple dans aucune des autres disciplines. Difficulté de juger équitablement les candidats, à l'écrit, mais surtout à l'oral, puisque les enseignements donnés ne sont pas homogènes.

Aussi bien, voici ce que disait, en 1951, Mme Bois, Vice-Présidente de notre Association (1), dans un lucide *rapport* concernant le Baccalauréat : « Comment surmonter la double difficulté qui provient, tout à la fois, de la liberté que nous revendiquons pour le professeur et du caractère encyclopédique du programme? Chacun sait que le programme ne peut jamais être réellement étudié en entier : il en résulte des éliminations qui varient suivant les professeurs; d'autre part, les questions abordées le sont selon des perspectives et des terminologies de plus en plus variées et même divergentes » ...Alors, comment concevoir l'examen? « Ne faudrait-il pas », ajoutait Mme Bois, « nous mettre d'accord sur un minimum de connaissances exigibles? N'y a-t-il pas des ignorances intolérables? Lesquelles? »... ...Questions fort judicieuses, on en conviendra. Le malheur, c'est que les *réponses* risqueraient de varier, selon les préférences doctrinales, voire les exigences de chacun...

Et c'est bien cela aussi qui rend improbable un accord sur les dispositions d'un programme entièrement rénové.

(1) *Rev. de l'Enseignement philos.* Bulletin de l'Assoc. des profess. de philos. de l'Enseign. public. N° janv.-fév. 1951.

Que faut-il conserver?... Que faut-il sacrifier?...

« Il y a diversité de tendances sur la place et l'importance de disciplines positives spécialisées, telles que la psychologie et la sociologie. Certains voudraient voir la philosophie s'orienter plus délibérément vers les sciences humaines; d'autres tiennent que la philosophie générale (c'est-à-dire, au fond, la métaphysique) doit continuer à orienter, à unifier et à couronner le cours de philosophie pour maintenir l'unité d'études que des spécialisations prématurées détourneraient de leur fin originale et irremplaçable (2). »

Oui. Diversité de tendances. C'est le moins que l'on puisse dire. Et si la décision finalement prise, en haut lieu, exauçait les vœux de ceux « que la phénoménologie ou l'existentialisme inspirent », d'autres regretteraient sans doute l'ancien programme, malgré ses défauts.

Nous en sommes là. Pour combien de temps encore? Je ne le sais, n'étant point dans le secret des dieux. Un programme trop étendu, tout le monde en convient. Un accord impossible. Une décision qui tarde, peut-être en raison même de ce que l'on hésite à imposer des dispositions qu'une minorité (pas tellement infime!) désapprouve... Il nous reste, en attendant, à faire de notre mieux en tous points, y compris la bienveillance à l'examen, pour les candidats qui écrivent en un français correct, qui s'expriment avec bon sens et n'ignorent pas trop de choses élémentaires.

●

Deux tendances antagonistes se manifestaient déjà vers la fin du XIX[e] siècle (environs de 1895). L'impérieux Durkheim — auquel répondait de son mieux le fin et conciliant Marcel Bernès — dénonçait en termes rudes, chez certains philosophes de son temps, « un désir d'originalité à tout prix qui va jusqu'au dédain de la science et même du sens commun ». Il voyait dans leur enseignement « une intention de briller, de l'habileté dialectique, une négligence affectée du savoir positif, l'abus d'une métaphysique transcendante » (etc.). Il allait jusqu'à parler, à ce propos, de simples « jeux de sophistes ». On sait qu'il avait coutume de donner, sans ménagements, de violents coups de boutoir, que beaucoup ne lui pardonnèrent jamais.

Vous pensez bien, après cela, que pour alléger le programme

(2) Georges Canguilhem, Inspecteur général. Cette citation et la suivante sont extraites du volume publié par l'UNESCO, 1953. (*L'Enseignement de la philosophie*) p. 123.

du Baccalauréat — il s'en préoccupait — c'est la philosophie générale qu'il aurait volontiers jetée, comme lest.

Et, justement, il me souvient, — mais quand on est seul à se souvenir, on fait figure d'halluciné — qu'un projet fut soumis au Conseil Supérieur, projet dans lequel la métaphysique était supprimée. A quelle date? Je ne saurais le dire. Et la question n'est pas assez importante pour que l'on procède à des recherches (3). Elle n'a qu'un intérêt rétrospectif. Tout ce que je puis fixer comme repère, à l'usage des curieux, c'est que, à cette occasion, apparurent pour la première fois, à la fin du programme de psychologie, ces mots qui, aujourd'hui, je ne l'ignore pas, intriguent quelques scrupuleux collègues : *Problèmes métaphysiques posés par la psychologie : la raison; la liberté...*

En effet, l'auteur du projet avait fait cette ultime concession à la métaphysique, pour ne point l'ensevelir tout entière dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts.

Au début même de la séance où ce projet devait être débattu, deux membres du Conseil, hostiles à pareille réforme, constatèrent avec détresse que Henri Bergson, souffrant, s'était fait excuser. Passant outre, ils alertèrent l'illustre penseur, qui se rendit à leur appel. Il vint, il parla; il séduisit. La métaphysique fut réinstallée en bonne place... On oublia simplement, ensuite, de couper l'appendice désormais superflu, et qui demeure, en 1954, comme un organe-témoin. Cependant, quelqu'un, sous Vichy, regardant d'un œil rond cette phrase insolite, et n'en comprenant pas l'opportunité, la voulut supprimer. C'était un esprit hardi. Toute réflexion faite, il laissa subsister : « *problèmes* (etc.)..., mais, d'un coup de francisque, il abattit : *la raison*; *la liberté*. Puis, en 1945, on rétablit pieusement la formule dans son entier....

Cette minuscule histoire — que je n'ai certes point rêvée — montre seulement combien les temps ont changé. Non seulement il n'est plus question de réserver la métaphysique pour l'enseignement supérieur, — mais encore on en veut faire la nourriture de base pour les candidats du bachot. Une initiation à la philosophie générale, a-t-il été dit (4), exige assez de temps et assez de peine (dans la classe d'examen) pour que *tout le reste* doive être tenu comme secondaire et subalterne... Aucun compromis n'est possible... etc...

(3) Si ces lignes tombent sous les yeux de quelque collègue qui puisse nous donner des précisions, je lui serai extrêmement reconnaissant de me les adresser.

(4) C'est ce que disait, avec une conviction que nous ne partageons pas, mais que nous respectons, notre regretté collègue Alexandre. Cf. *Rev. de l'Enseign. philo.* N° de juin-sept. 1952.

Aux exagérations d'autrefois correspondent, à mon humble avis, les exagérations d'aujourd'hui. La discussion autour des programmes se ramène trop souvent à un affrontement de préférences doctrinales, à des conflits idéologiques. On y souhaiterait voir paraître un bien plus modeste souci : donner un enseignement soigneusement adapté à la bonne moyenne des élèves, en tenant compte de ce qu'ils *sont* effectivement, de leur jeune âge, de leur degré de culture antérieure. Il ne devrait pas être sorcier de trouver un ensemble de notions de base, propres à des débutants, enseignables « sans séduction ni contrainte ». M. l'Inspecteur général Georges Canguilhem rappelait (5) que l'Association des professeurs a consacré, en 1950, plusieurs séances à une discussion serrée sur le problème suivant : *La philosophie peut-elle s'enseigner?...* J'aimerais de poser le problème sous une autre forme : La philosophie peut-elle être, au Baccalauréat, sanctionnée par des épreuves *telles* que le cours, attentivement et intelligemment suivi durant l'année scolaire, y ait, sans aucun doute possible, préparé les élèves?...; Que si c'est impossible, ne faisons pas, de la philosophie, une matière d'examen, mais seulement une matière d'enseignement.

Exigence bien prosaïque, pensera-t-on. Soit! Je m'obstine à ne pas la croire déraisonnable...

Achille Ouy.

Eloge de la Philosophie, par *Maurice Merleau-Ponty*. Un vol. de 92 p. in-16 jésus. Gallimard, Paris, 1953. Prix : 175 fr. — Ce livre nous apporte le texte de la leçon inaugurale faite au Collège de France, le 15 janvier 1953, par M. Merleau-Ponty. L'auteur y a joint, en fin de volume, trois notes qui n'auraient pu trouver place dans son exposé.

Dire que la lecture en est facile serait mentir. Et je tiens pour assuré que les plus attentifs auditeurs de cette magistrale « leçon » seront heureux de revoir, à tête reposée, tels passages spécialement importants, en y revenant même à plusieurs reprises. Nous ne sommes plus au temps où de belles et innombrables écouteuses goûtaient un vif plaisir aux cours d'Henri Bergson. Elles croyaient le comprendre, car il usait de métaphores. Et rien ne favorise l'illusion comme le langage imagé. Le maître était peu sensible à l'admiration de ces dames, mais celles-ci avaient bien des excuses, tant le charme de la voix — aux inflexions inoubliables — ajoutait de séduction à la poésie des expressions. Or, M. Merleau-Ponty nous montre, à propos du bergsonisme, — laissant de côté, naturellement, les interprétations futiles des gens du monde, — un aspect courant, et pour ainsi dire classique, de la doctrine, et cet aspect ne lui paraît pas valoir beaucoup mieux. « On dit : Bergson a restauré l'intuition contre l'intelligence ou la dialectique, l'esprit contre la matière, la vie contre le mécanisme. C'est ainsi que le comprenaient ses amis comme ses adversaires (...) Peut-être serait-il temps de chercher dans Bergson autre chose... » Et cet « autre chose », M. Merleau-Ponty nous en présente une vigoureuse analyse (impossible à résumer ici). Il loue M. Ed. Le Roy de ne s'être jamais mépris sur le sens véritable de la pensée bergsonienne, d'avoir « rendu à l'intuition la composante de négativité et d'ambiguïté sans laquelle elle serait aveugle »...

L'ambiguïté, notion essentielle au

(5) *Op. cit.*, p. 124.

regard de M. Merleau-Ponty, il en décèle la présence même dans l'œuvre de Louis Lavelle, auquel il rend hommage tout au début de sa « leçon ».

Après ses propos sur les éminents penseurs qui le précédèrent au Collège de France, l'auteur s'attache à faire l'éloge de ce beau tourment qu'est, selon lui, la philosophie. Il le fait avec une sincérité, une noblesse qui n'excluent pas quelque subtile ironie. Ironie qui, à l'image de l'ironie socratique, s'exerce « sur soi non moins que sur les autres »... Philosopher, c'est *chercher*. *Sképsis* qui ne conduit pas au scepticisme. Au cours de cette recherche, M. Merleau-Ponty est amené à méditer sur l'absolu (centre de polémiques) qui est Dieu, sous quelque nom qu'on lui donne. Puis, autre thème de discussions contemporaines : l'Histoire...

Tout cela mérite, je le répète, d'être lu et relu (avec autant de soin que ce fut écrit), jusqu'à l'ultime conclusion sur le destin du philosophe qui, au terme de sa réflexion, « trouve, non pas l'abîme du soi ou du savoir absolu, mais l'image renouvelée du monde, et lui-même planté en elle parmi les autres »...

Descartes selon l'ordre des raisons. Tome II. L'Ame et le Corps, par *Martial Guéroult*, Professeur au Collège de France. Un vol. de 336 p. in-8° carré, de la Collection « Philosophie de l'Esprit », dirigée par Louis Lavelle et R. Le Senne. Aubier, Editions Montaigne, Paris, importants volumes consacrés par 1954. Prix : 930 fr. — Les deux importants volumes consacrés par M. Martial Guéroult à Descartes selon l'ordre des raisons forment une œuvre d'ensemble dont l'intérêt n'a pas besoin, je pense, d'être souligné. L'analyse des *Méditations* y est conduite avec une scrupuleuse objectivité. Comme le notait l'auteur en l'Avant-Propos du tome I, le conflit des interprétations, au sujet de Descartes, provenait pour une bonne part de ce que, le plus souvent, on s'efforçait d'épiloguer sur le texte et de procéder à coup de références disjointes, lesquelles peuvent à volonté prouver blanc ou noir. Descartes a suffisamment insisté sur l'ordre et la liaison de ses idées, ou, ainsi qu'il le dit, de ses « raisons », pour que ce soit le trahir que de rompre l'enchaînement rationnel. Inversement, la précise restitution de l'ordre permet de fixer la signification profonde de la doctrine, et en décèle des aspects souvent ignorés.

Le premier volume de M. Guéroult analysait les cinq premières Méditations. C'est à la sixième Méditation que s'attache le second (L'âme et le corps). Cette sixième Méditation, achevant le déroulement de la chaîne des raisons, offre le maximum de complexité. La cinquième avait prouvé la réalité de l'essence des choses matérielles; la sixième va prouver celle de leur existence. Elle vise également à établir l'union substantielle de l'âme et du corps.

Dix chapitres (IX inclus à XVIII inclus) sont consacrés par M. Gueroult à suivre, pas à pas, cet itinéraire cartésien qui s'achève (chap. XIX et XX) par « quelques conséquences relatives à la médecine et à la morale ». Enfin le dernier chapitre (chap. XXI) apporte les conclusions. L'auteur y montre, notamment, que Descartes est le seul des grands philosophes rationalistes pré-kantiens à faire dépendre toute la philosophie du problème de la connaissance. A cet égard, Descartes serait proche du kantisme; mais, ne concevant pas de ce problème d'autre solution qu'une métaphysique que Kant jugerait éminemment dogmatique, il s'oppose à lui radicalement.

Bien d'autres passages seraient à mentionner : par exemple, les rapprochements de la philosophie cartésienne avec la phénoménologie de Husserl. D'une manière générale, M. Gueroult, au terme d'une si profonde et méthodique analyse, soutient que « de ce petit livre, dense et laconique, des *Méditations*, souvent mal compris en dépit — sinon à cause — de l'amas des commentaires, est sorti le fleuve aux multiples canaux de la philosophie moderne ». Cinq *appendices* (parmi lesquels je signale tout spécialement le n° 4 relatif aux thèses respectives de M. Thévenaz et de M. Heidegger, touchant une opposition entre le transcendantalisme et le cartésianisme); un index des noms propres; une table analytique, très détaillée, des matières, complètent cette œuvre magistrale.

Phénoménologie et Vérité, par *A. de Waelhens*. Un vol. de 168 p. in-16 jésus de la Collection « Epiméthée » (Essais philosophiques), dirigée par Jean Hyppolite. Presses Universitaires de France, Paris, 1953. Prix : 500 fr. — Dans cet ouvrage qui porte en sous-titre « Essai sur l'évolution de l'idée de vérité chez Husserl et Heidegger », A. de Waelhens a réuni une série de leçons faites au printemps de 1951, à la Sorbonne.

Si, dit-il dans son Avant-Propos, la notion de vérité trouve chez les phénoménologues français une expression (et peut-être plus qu'une

expression) nouvelle, on doit constater que celle-ci demeure jusqu'à présent implicite, — la vérité n'ayant pas encore fourni le thème d'une œuvre qui lui soit expressément consacrée. En attendant, voici, limitée à la philosophie de Husserl et de Heidegger, — et sans prétendre donner une vue d'ensemble sur la pensée de ces deux auteurs — un examen du problème de la vérité.

Deux parties : d'abord, l'idée de vérité dans l'œuvre de Husserl; puis le dévoilement de la vérité et la pensée de Heidegger.

Je n'ai certes pas l'ambition, qui serait ridicule, de résumer en peu de lignes un texte non pas obscur, mais terriblement ardu. L'auteur lui-même, je le crois, se refuserait à en fournir un « condensé »; car tout, ici, vaut par les détails précis et les nuances.

Je dirai donc simplement que, selon M. A. de Waehlens, Husserl a négligé de développer l'ontologie nécessaire à sa propre doctrine, et que Heidegger a comblé cette lacune (cf. pp. 57 et sq.). Dans son ensemble, la phénoménologie « marque le passage d'une notion statique de la vérité à une conception de celle-ci qui la relie étroitement à l'ontologie, c'est-à-dire à l'Etre, à l'homme et à la rencontre de l'homme et de l'étant dans l'Etre ». Heidegger, à l'inverse de Husserl, a compris *en profondeur* l'hégélianisme. Il sait ce qu'il lui doit, tout en s'en écartant, à sa manière, si personnelle. Si Hegel a montré la voie, voulant explorer l'irrationnel et l'intégrer à une raison élargie, cette intégration n'a de chance de réussite que si (avec Heidegger) la raison et l'esprit deviennent eux-mêmes *mouvement*. S'inspirant de Heidegger, et sans chercher à solliciter les textes de cet auteur dans le sens de ses propres préférences, M. A. de Waehlens conclut, pour son propre compte, que la phénoménologie dépasse à la fois l'absolutisme rationaliste et le relativisme empiriste, concernant l'idée de vérité. « Il s'agit de comprendre que la vérité est la révélation de la dimension de l'Etre où l'homme est placé et, pour notre part, nous dirions : où Dieu a placé l'homme. »

Anthropologie philosophique, par *Bernard Groethuysen*. Un vol. de 285 p. in-8° carré de la Collection « Bibliothèque des Idées ». Gallimard, Paris, 1953. Prix : 650 fr. — L'anthropologie philosophique nous apparaît, dans ce livre, comme l'effort de l'homme cherchant à se comprendre lui-même. L'homme veut savoir ce qu'il est, ce que signifie le fait d'être *homme*. Mais, d'autre part, il cherche aussi à comprendre sa vie et celle des autres, telle qu'elle se présente avec tout son contenu, c'est-à-dire telle qu'elle se déroule dans le temps. Il souhaite de parvenir à se donner une image de soi-même, une image de son prochain, vues sous l'angle de l'homme qui doit subir tel sort particulier, passer par telle expérience personnelle.

Cette considération amène M. Bernard Groethuysen à nous donner autre chose qu'une histoire de la philosophie ou une histoire des idées, au sens ordinaire de ces termes. Sans doute, nous trouvons ici Platon, Aristote, la philosophie gréco-romaine de la vie, Plotin, saint Augustin, maints auteurs de la Renaissance, Pétrarque, Boccace, Ficin, Pomponazzi, Machiavel, Léonard de Vinci, puis Nicolas de Cusa, Paracelse, Luther, enfin Erasme et Montaigne. Et chaque penseur nous est présenté avec de nombreuses et précises références. De même que, pour certaines œuvres d'art, un *éclairage* inattendu nous les révèle sous un aspect que nous ignorions, de même tous les grand esprits du passé étudiés par M. B. Groethuysen nous donnent d'eux-mêmes et de leur œuvre une image qui soudain renouvelle notre intérêt à leur égard.

On devine, au surplus, que ces lumières projetées sur l'anthropologie philosophique de l'Antiquité et du début des temps modernes ne bornent pas leur effet à une simple rétrospection. Les voies suivies par l'homme sur la méditation de soi ne sont pas closes. Comprendre sa vie et celle du monde est, pour le philosophe, une nécessité de toujours. Et plus encore maintenant qu'hier, sans doute...

Xénophon et le Socratisme, par *Jean Luccioni*, prof. à la Faculté des Lettres d'Alger. Publications de la Faculté des Lettres d'Alger, n° XXV. Un vol. de 180 p. grand in-8°. Presses Universitaires de France, Paris, 1953. Prix : 500 fr. — Dans un précédent ouvrage sur les idées politiques et sociales de Xénophon, l'auteur avait donné un aperçu du rôle que Socrate paraît avoir joué dans la formation de ces idées. Aujourd'hui, il se place à un point de vue plus général, reprend la question dans son ensemble. Il analyse le témoignage porté par Xénophon sur Socrate, examine la valeur de ce témoignage, et il détermine enfin les rapports de Xénophon avec le socratisme. L'œuvre de Xénophon est d'autant plus intéressante qu'elle n'est pas celle d'un spécialiste de la philoso-

phie. Elle a surtout un intérêt documentaire : elle fait apparaître la diffusion du socratisme sur un grand nombre de personnages de l'époque. D'autre part, Xénophon a contribué, dans une large mesure, à faire connaître Socrate tel qu'il fut. Vulgarisateur consciencieux, sans profondeur, mais très sincère, il occupe ainsi une place non négligeable dans l'histoire des idées. Ai-je besoin de dire que M. Jean Luccioni apporte à cette démonstration une élégante précision? Les notes en pied de page, les références, l'index bibliographique constituent un appareil critique irréprochable. Mais cette érudition n'alourdit jamais un exposé méthodique et clair, qui se lit avec autant d'agrément que de profit.

Epistémologie et logique, depuis Kant jusqu'à nos jours, par *Raymond Bayer*. Un vol. de 370 p. in-16 jésus, de la collection « Philosophie de la matière ». Presses Universitaires de France, Paris, 1954. Prix : 1.200 fr. — Dans la collection qu'il dirige, « Philosophie de la Matière », dont l'intention est de considérer, face aux matières, le travail pertinent de l'esprit, Raymond Bayer, professeur de philosophie générale à la Sorbonne, vient de publier lui-même un livre dont l'importance est considérable, et qui fera époque dans le monde de la pensée, — intéressant spécialement les savants et philosophes, au moins ceux qui, selon l'expression de notre regretté maître Emile Bréhier, « sont animés du même désir de rétablir un équilibre entre les données positives et la structure mentale »...

Tout l'esprit de la science moderne, dit Raymond Bayer (*Introduction*), est, en un sens, dominé — dans les deux siècles qui vont de Bacon à Kant — par le débat et par l'accord entre la science et la raison. L'épistémologie est née véritablement le jour où, selon la vue profonde d'Emile Boutroux, le centre de la réflexion critique n'a plus été l'Etre, mais l'Esprit, et où l'ontologie des essences et des natures l'a cédé à l'organisation systématique des phénomènes. L'effort critique de Kant, à certains égards, n'est qu'un compromis. Du moins faudrait-il lui reconnaître le mérite théorique d'avoir relevé le *Realgrund* en face de l'*Idealgrund*, la synthèse en face de l'analyse, et restauré, sur un point, la raison suffisante de l'édifice leibnizien face à la résorption logique de l'objet, et à la réduction au contradictoire du monde wolffien.

Or, depuis le XIX^e^ siècle, la recherche de l'*objet*, de l'objet authentique, aura creusé parfois le problème épistémologique de façon surprenante. L'épistémologie a connu, si j'ose ainsi résumer la pensée de l'auteur, une crise de croissance, accompagnée d'un état de continuelle anxiété.

Rien n'est plus étonnant, écrit-il, que nos révisions philosophiques de la notion de certitude, au début de notre siècle. Parallèlement, bien sûr, la notion d'objectivité a perdu cet aspect tranquille que lui donnait la référence au critère d'extériorité, en des temps où, en somme, l'objectivité consistait à admettre l'objet hors de sa référence à des sujets : une réalité indépendante de l'esprit qui la conçoit. Raymond Bayer montre, avec de grandes précisions, comment — quel que soit l'effort gnoséologique de notre siècle — nous n'en avons pas fini avec l'être. « Il nous donnera souvent, dit-il, des rappels à l'ordre »... Il y a quelque chose de profond dans le sens ontologique et primitif de la notion d'objectivité, quelque chose d'inéliminable, et qui, dans nos calculs, vient jouer. Ce quelque chose se laisserait-il réabsorber, qu'il faudrait encore à nos méthodes une définition nouvelle de l'objet.

Après ces considérations préliminaires sur la notion d'objet, viennent les analyses (1^re^ partie) des positions de Kant, de Laplace, de Cournot, de Boutroux, et celle du positivisme. Titre général : *Nécessité et contingence*. La seconde partie traite de *la notion de temps et d'évolution;* elle comprend des exposés critiques, concernant Lamarck, Darwin, Spencer, le pragmatisme. Enfin, la 3^e^ partie (*les conceptions contemporaines de la logique*) se subdivise en deux sections : *la logique et la science*, partant des Grecs pour arriver à la logique nouvelle; puis *la logique et l'homme* (les sciences et l'homme; critique des mouvements précédents et essais d'autonomie de la logique; logique de Couturat; critique du psychologisme et épistémologie de Meyerson; le logicisme : Husserl). La *conclusion* nous invite à méditer sur les perspectives paradoxales où s'engage le probabilisme contemporain. Plus d'un ouvrage récent, en particulier sur la microphysique, ajouterons-nous, donne bien ce sentiment d'ambiguïté que souligne Raymond Bayer quand il dit que la *matière* même dont vit la science semble conçue contradictoirement sur deux plans : l'un idéalistique, l'autre réaliste, « entre les normes d'événements, qui ne sont que régulatrices, et la substance corpusculaire et fibreuse des choses, qui demeure, elle, cons-

titutive »... Si bien que « la logique du probable était — avec le Cercle de Vienne, par exemple — une épistémologie cassée; c'est ici un monde cassé ».

Leçons de Sociologie. — Physique des Mœurs et du Droit, par *Emile Durkheim*. Avant-propos de Hüseyin Naïl Kubali, Doyen de la Faculté de Droit d'Istambul. Introduction de Georges Davy, Doyen de la Faculté des Lettres de Paris. Un vol. de la Bibl. de philos. contempor. Avec un portrait et un autographe en fac-similé hors texte. XLVII-264 p., grand in-8 carré (18×25 cm). Presses Universitaires de France, Paris, 1954. Prix : 800 fr. — Ce beau volume a été imprimé et édité en Turquie, sur l'initiative et par les soins de la Faculté de Droit d'Istambul. Il rassemble plusieurs cours inédits d'Emile Durkheim. M. Hüseyin Naïl Kabali, aujourd'hui Doyen de cette Faculté, avait entrepris, en 1934, à Paris, la préparation d'une thèse de doctorat en Droit sur « l'idée d'État chez les précurseurs de l'Ecole sociologique française ». Marcel Mauss, le neveu de Durkheim, lui confia une partie des manuscrits intitulés « Physique des Mœurs et du Droit ». C'était le cours professé par Durkheim entre 1890 et 1900 à Bordeaux, puis répétés à Paris (en 1904 et en 1912). Ces manuscrits, joints à ce qui fut retrouvé par Mme Jacques Halphen (fille d'Em. Durkheim), constituèrent un ensemble bien complet. Cet ensemble, grâce à la Faculté de Droit d'Istambul et à son Doyen, paraît aujourd'hui chez nous dans la collection célèbre fondée par Félix Alcan. Dans une lettre-préface, l'éminent Doyen de la Faculté des Lettres de Paris remercie l'Université turque d'avoir assumé les frais d'une telle publication. Après quoi, ayant établi une notice biographique et une bibliographie des œuvres de Durkheim, il a écrit une *Introduction* (36 pages) qui est une véritable *étude*, dégageant magistralement les thèmes majeurs et les préceptes essentiels de la méthode du fondateur de la sociologie française.

Je n'ai pas besoin de souligner l'intérêt que présentent ces leçons inédites d'Emile Durkheim, intérêt accru par les si remarquables pages de Georges Davy.

Peut-être puis-je ajouter, m'excusant de ce détail terre à terre, que le prix de vente, relativement très modique, se ressent des conditions spéciales de l'édition, généreusement réalisée par l'Université turque.

Le Souvenir, par *André Bridoux*. Un vol. de la collection « Initiation philosophique », dirigée par Jean Lacroix. 90 p. in-16. Presses Universitaires de France, Paris, 1954. Prix : 240 fr. — Sans aucune aridité, — avec même un délicieux talent d'écrivain auquel nous devons rendre hommage, — André Bridoux apporte, sur le *monde du souvenir, les problèmes du souvenir, la vie du souvenir*, tout ce qu'il importe de savoir et tout ce qui peut aider à comprendre une telle question. L'auteur, Inspecteur général de philosophie, a-t-il éliminé à dessein, dans ces pages, tout vocabulaire ingrat? Nous croyons que c'est plutôt, chez lui, — ses autres œuvres en témoignent, — chose naturelle. Fidèle à la pure tradition française, il est de ces auteurs (et Jean Lacroix aussi) qui jugent que la pensée la plus savante, la plus profonde parfois, *peut* s'exprimer en une langue claire, intelligible pour tout « honnête homme ». Précieuse pour un livre d' « initiation », cette qualité n'est pas moins appréciable pour tout lecteur, fût-il « du métier ». Nous trouvons, dans cette charmante étude, à la fois documentation, références, notes, en même temps qu'une façon vraiment personnelle de présenter les problèmes et d'esquisser les possibles solutions.

La personnalité névrotique de notre temps, par *Karen Horney*. Trad. de l'anglais par Jean Paris. Un vol. de 192 p. grand in-8° (14 × 22,5), n° 8 de la collection « Psyché », aux éditions de l'Arche. Paris, 1954. Prix : 585 fr. — J'ai eu l'occasion déjà (avril 52 et août 53) de signaler la valeur et l'intérêt des travaux de la regrettée doctoresse Karen Horney (décédée en déc. 1952). Ce récent ouvrage, dans l'excellente traduction de Jean Paris, ajoute de nouveaux motifs à notre admiration et à nos regrets. On peut supposer que, si elle avait vécu davantage, Karen Horney aurait plus délibérément marqué son affranchissement à l'égard du dogmatisme freudien. Sans doute, sur plus d'un point, — mais trop timidement encore, à notre gré, — elle s'en évade. Au lieu de chercher exclusivement dans les *traumas* infantiles la source des névroses, elle insiste sur l'importance de tant de conflits possibles chez l'adulte, dans une civilisation aussi tourmentée que la nôtre. Conflits entre les aspirations de l'individu et les contraintes multiples qu'il lui faut subir, conflits dont l'exagération constitue les névroses. L'ouvrage vaut surtout par les détails, *très finement analysés*, de cette opposition. Les névroses ne résultent de

ces conflits que dans la mesure où ils engendrent de l'angoisse; c'est pour combattre l'angoisse que le sujet cultive des tendances, des réactions de défense souvent bizarres. Etant bien entendu que ce que nous appelons un peu arbitrairement le « normal » varie avec les états de civilisation. Alors que l'individu « normal » peut venir à bout des difficultés sans dommage pour sa personnalité, les conflits se trouvent intensifiés chez le névrosé, à un degré tel que toute solution en devient impossible. Il est le « souffre-douleur » de notre civilisation.

Mirages et certitudes de la Civilisation, par *Georges Bastide*. Un vol. de 340 p. in-16 jésus. N° V de la collection « Nouvelle Recherche ». Etudes et Essais publiés sous la direction de Georges Hahn. Privat, éditeur. Presses Universitaires de France, Paris, 1954. Prix : 800 fr. — M. Georges Bastide, Doyen de la Faculté des Lettres de Toulouse, a donné précédemment, aux Presses Universitaires de France : *De la condition humaine* (1939); *le moment historique chez Socrate* (1939); *Méditations sur une éthique de la personne* (1953); et, chez Bordas, *les grands thèmes moraux de la civilisation occidentale* (1945). Voici aujourd'hui *Mirages et certitudes de la Civilisation*. Dans « les grands thèmes moraux », il écrivait déjà : « L'idée de Civilisation est l'un des mobiles les plus fréquemment invoqués dans le comportement des hommes, mais elle est probablement l'une des notions les plus obscures dans leur esprit... Les périodes où la Civilisation est le plus passionnément invoquée risquent fort d'être celles où elle est le plus profondément méconnue : la clarté de l'idée n'est pas en raison directe de son importance... » C'est donc sur cette question que revient l'auteur, en philosophe et en moraliste. Chargé, en effet, d'enseigner non seulement à la Faculté des Lettres, mais aussi à l'Institut d'Etudes Politiques dont s'honore Toulouse, l'éminent Professeur et Doyen a pensé que, spécialement pour les étudiants de sciences politiques, son cours pourrait utilement être « centré » sur l'idée de Civilisation.

Nous trouvons ici la substance d'une série de leçons magistrales. Un large public de gens cultivés — et non plus seulement un public d'étudiants — lira ce livre avec profit. On y remarque une solidité de construction, une rigueur méthodique, une clarté d'exposition qui sont bien précieuses en pareille matière. Deux parties : *les illusions admises; les évidences méconnues*. La conclusion comporte, non par ambition dogmatique, mais par souci de netteté, une *Charte éthique de la Civilisation*, en vingt *articles*, soulignés et commentés. L'auteur précise, d'ailleurs, qu'il ne s'agit pas d'enfermer ses idées dans le cadre figé de formules définitives, mais de reprendre et condenser les certitudes que son enquête a dégagées. Le *ton* général de l'ouvrage est d'une grande élévation, d'une grande noblesse...

Paganisme ou Christianisme. Etude sur l'athéïsme moderne, par *Emile Rideau*, docteur ès lettres. Un vol. de 256 p. grand in-8° (14,5 × 21). Casterman, Tournai et Paris, 1953. Prix : 600 fr. — Le but de cet ouvrage est de situer, dans leur opposition, le paganisme contemporain et le christianisme, en les étudiant chez certains auteurs-types où ils s'incarnent. Notre époque a pour caractère d'accroître singulièrement la tension entre les « options ». Le non-catholique sera peut-être réticent, devant cette division opérée en deux catégories d'esprits; réticent aussi à l'égard d'une critique centrée sur le problème religieux. On pourra discuter les appréciations portées sur les auteurs d'hier ou d'aujourd'hui, et s'accommoder mal du vocable « païen » qui, pris à la rigueur, impliquerait moins l'agnosticisme que je ne sais quel rattachement au polythéïsme ou à l'idolâtrie (encore que M. Em. Rideau se défende de l'employer en un sens péjoratif)... Mais il y a en ce livre un ensemble de qualités que personne ne refusera de reconnaître, et qui en rendent la lecture fort attachante. Il est remarquablement écrit et composé. Nous y trouvons une suite d'études qui va de Descartes à Mauriac, en passant par Kant, Hegel et Brunschvicg, Marx, Proudhon et Comte, Nietzsche, Jaspers, Heidegger, Sartre, Valéry, Gide, Saint-Exupéry, Malraux et Camus, Pascal, Kierkegaard, Bergson, Blondel, Laberthonnière, Lavelle, Le Senne, Gabriel Marcel, Péguy, Bernanos, Claudel...

Chacune de ces études, chacun de ces « portraits » sont d'une condensation, d'une sûreté de dessin qui émerveillent. Unissant à un rare talent d'écrivain et à une grande pénétration le souci d'*instruire*, l'auteur n'a rien négligé : ses notices bibliographiques sont accompagnées de sobres et clairs commentaires qui en doublent l'intérêt. « Engagé », selon l'expression en usage de nos jours, engagé en tant que chrétien, il montre — à défaut d'une neutralité impossible — une belle droiture.

L'Ecole des Intransigeants (Rébellion pour l'Ordre), par *Albert Caraco*. Un vol. de 292 p. grand in-8°. Edit. Nagel, Paris, 1952. Prix : 585 fr. — Du même auteur : *Le Désirable et le Sublime* (Phénoménologie de l'Apocalypse). Un vol. de 400 p. grand in-8°. Edit. de la Baconnière. (Distribué par la Société française du Livre et par la Maison du Livre français.) Boudry, Neuchâtel, 1952. Prix : 960 fr. — J'arrive bien tard pour parler de ces deux beaux ouvrages, dont l'éloge est vraiment superflu. Ils ont été salués par les personnalités les plus qualifiées, comme un événement. Mon excuse est d'avoir reçu ces livres au seuil de l'année 54. J'ai pris, à les lire, autant de plaisir que d'intérêt. S'il est toujours temps d'en parler, c'est qu'ils ne doivent rien à l' « actualité » et que leur contenu est inépuisable. Dans *l'Ecole des Intransigeants*, trois chapitres (touchant : l'état présent de l'homme, l'état perpétuel de l'homme, l'état final de l'homme) sont suivis du dialogue de l'Ame et de son Impossible, d'une assez farouche « Prière », puis de deux mille « Maximes et Sentences » (mille huit cent cinquante-quatre, exactement). Le tout est d'un *ton* pascalien, *voulu*, mais sans le plus léger soupçon de pastiche. Et, de même que je n'aimerais pas dire : les *maximes* de Pascal, je préférerais, à propos d'Albert Caraco, parler de *pensées*. Car ce sont bien de véritables, d'authentiques *pensées*, originales, souvent profondes, parfois ironiques, et qui témoignent tout à la fois d'une puissante vie intérieure et d'un rare talent d'expression. L'auteur, qui est Uruguayen, use de notre langue comme les meilleurs et plus classiques écrivains français.

Dans *le Désirable et le Sublime*, nous trouvons encore des pensées, mais d'une autre forme : moins courtes, et précédées d'un titre. Ainsi firent souvent André Suarès dans ses Essais (*Sur la vie*) et Paul Valéry.

Etablir un rapprochement entre un auteur contemporain et d'illustres devanciers tels que Pascal, Suarès, Valéry, c'est un assez beau compliment. Ceux — nombreux, je l'espère — qui liront ses œuvres, me diront si j'exagère...

La philosophie morale dans le néo-confucianisme (Tcheou Touen-Yi), par *Chow Yih-Ching*. Préface de Paul Demiéville, membre de l'Institut, professeur au Collège de France. Un vol. de XVI-232 p. in-8° carré, de la Bibl. de Philos. contempor. Presses Universit. de France, Paris, 1954. Prix : 1.200 fr. — Cet ouvrage, publié avec le concours du C. N. R. S., dans la section « Morale et Valeurs » (dirigée par René Le Senne) de la Bibliothèque de Philosophie contemporaine, est une thèse de doctorat d'Université, soutenue en 1952 à Paris. Paul Demiéville, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, a honoré le livre d'une préface qui en précise l'intérêt. L'éminent sinologue, après avoir clairement résumé ce qu'il faut entendre par néo-confucianisme, et situé dans l'histoire ce grand mouvement de réaction contre le bouddhisme et le taoïsme, écrit : « On trouvera dans ce livre une biographie pénétrante de Tcheou Touen-Yi, avec un tableau de l'ambiance historique dans laquelle sa pensée se développa, et une analyse détaillée de ses œuvres, dont les deux principales sont intégralement traduites et commentées en appendice. (...) Rédigé en un style vif et engageant, cet ouvrage apporte l'essentiel sur un épisode de l'histoire de la philosophie chinoise qui restait mal connu en Occident, et qui, même en Extrême-Orient, n'a jamais été, que je sache, traité de manière aussi approfondie. »

La poudre de sympathie. Un chapitre de la médecine magnétique. Par *Robert Amadou*. Un vol. de 172 p. in-16 jésus. Avec gravures hors texte. Edit. Gérard Nizet. (En vente à Sélection du Livre, 21, rue de Seine, Paris VI^e^.) 1953. — Parmi une dizaine d'ouvrages antérieurement écrits par Robert Amadou, la moitié environ est consacrée à des doctrines occultistes. Tous témoignent d'une sûre érudition et d'une pénétrante intelligence. Même les plus sourcilleux rationalistes, pour peu qu'ils soient curieux de l'histoire des idées, apprécieront le souci de documentation, les précises références, la bibliographie judicieusement choisie, qui font de ce livre tout autre chose qu'un travail d'amateur. Etrange figure que celle du Chevalier Digby, chancelier de la reine d'Angleterre. Ses conceptions sont ici rattachées à celles de précurseurs, replacées dans leur « climat » intellectuel. Nous ne voyons plus en lui, dès lors, exclusivement le créateur de la « poudre de sympathie », mais un esprit de qualité, apprécié des personnages les plus éminents de son temps, en Europe.

REVUES

Revue de Psychologie des Peuples, publiée avec le concours du C. N. R. S. Directeur : Abel Miro-

glio. Trimestrielle. Prix du n° : 200 fr.; abont : 750 fr. Boîte postale 258, Le Havre. CCP. Rouen 907-79. — 4e trimestre 1953. Noté au sommaire : Les Vénézuéliens vus par eux-mêmes (F. Oliver-Brachfekd) ; Points de mire et structures sociales (W. La Barre) ; Témoignages d'Extrême-Orientaux sur la psychologie de la colonisation (G. Bois) ; Présentation et élucidation, par Mikel Dufrenne, de la conception américaine du caractère national : un livre fondamental (Abel Miroglio). Bibliographie, Critique, Divers...

Culture humaine. Revue mensuelle de psychologie appliquée à la conduite de la vie. Directrice : France Oliven. Editions Oliven, Paris. Le n° : 165 fr. — N° 1. Janvier 1954. Noté au sommaire : Souvenirs sur Victor Pauchet (Ch. Oulmont) ; Culture cinématographique (P. Léglise) ; Contribution à une pratique de l'action quotidienne (F. Falavigna) ; Réussir dans les études (P. Daudu) ; Préparer un examen (A. Laussens) ; Ce que parler veut dire (Emile Moussat) ; Les débuts littéraires de Jack London (Micheline Peyrebonne), etc. Nombreuses chroniques. Ce n° 1 1954 contient en supplément un opuscule (illustré) du Dr Louis Coroman, sur les types morphopsychologiques dans la vie quotidienne et dans la littérature.

Le n° 2 (février 1954) contient une belle page du Dr P. Delore (Lyon) sur : le hasard, la fatalité et l'homme ; une intéressante étude, bien documentée, sur les Compagnons du Tour de France (J. Fondin) ; Esprit chimérique et volonté (J. des Vignes-Rouges) ; Les autres et nous (B. Warndorff) ; les tests, examens de demain (J. Denoin) et maints autres articles ou études.

S. E. T. *Structure et Evolution des Techniques.* 2, rue Mabillon, Paris VIe. 4e année. N° 33-34 (janv.-juin 1953), publié avec le concours du C. N. R. S. — Ce fascicule contient une étude d'André Leroi-Gourhan, professeur à l'Université de Lyon, directeur du Centre de Recherches Préhistoriques au Musée de l'Homme, sur : Origine et diffusion de la connaissance scientifique (15 p.) ; une note bibliographique relative à cette question ; des informations scientifiques touchant les études de Cybernétique (conférences sur ce sujet et abondants renseignements bibliographiques).

GAZETTE

Reliques de Verhaeren. — *Une des nièces de Verhaeren, Mme Gevers-Cranleux* (1), *— celle qu'il appelait affectueusement Rita, — a bien voulu nous montrer, lors d'une visite que nous lui fîmes dans sa propriété d'Edegem (Anvers), divers documents et souvenirs provenant du poète. Les uns sont des objets qu'il avait sur lui lors de l'accident où il trouva la mort, par exemple son portefeuille et sa montre, une oméga en argent. D'autres ont trait à son iconographie. S'y ajoute son testament.*

L'épouse d'Emile Verhaeren, Marthe Massin, avait un beau talent de peintre qu'elle cultiva encore après son mariage tout en s'effaçant peu à peu, avec une rare abnégation, devant l'homme génial dont elle voulait assurer à la fois le bonheur et l'entier développement. On connaît d'elle des tableaux qui représentent le site et l'ermitage du Caillou-qui-bique; mais la plupart des portraits qu'elle fit de Verhaeren sont ignorés.

L'un d'eux fut peint sur un panneau de bois dont les veines transparaissent intentionnellement sous un léger frottis de diverses couleurs. Le poète, doublé d'un historien de l'art comme en témoigne son Rembrandt, *compulse un volume de grand format où il semble puiser son information avant de se remettre à écrire. Tout à sa lecture, le nez chevauché par un binocle, il s'incline et se couche presque le long de la table qui lui sert de bureau.*

C'est encore un Verhaeren en train de lire que représente une esquisse largement exécutée à l'encre. Mais quelle différence! Sur le portrait peint, le poète, peut-être en séjour à Bornhem chez sa sœur Maria Cranleux, ou au Caillou, laisse voir une cravate négligemment nouée sous un col mou. Ici, au contraire, et bien que la moustache longue et épaisse pende sur le menton, se montre un citadin, le cou pris dans un faux-col rigide, et coiffé du haut de forme sans lequel, vers 1900, *nul bourgeois habitant Bruxelles ou Paris n'eût voulu sortir de chez lui. Cette esquisse, enlevée avec verve, a de l'accent; elle nous révèle un aspect typique, autant qu'inattendu, de l'auteur des* Forces Tumultueuses.

(1) Elle est la belle-sœur de Mme Marie Gevers, de l'Académie royale de Belgique.

Mme Gevers-Cranleux voulut bien nous communiquer aussi deux pièces d'un intérêt tout particulier.

Quand Verhaeren se rendit à Rouen, le samedi 25 novembre 1916, il avait dans son portefeuille un sauf-conduit délivré par les autorités militaires l'avant-veille.

« Motif du déplacement : conférence à Rouen. » La pièce est administrative à souhait. Quelle émotion se dégage d'elle, pourtant, lorsqu'on songe que les doigts du poète des Ailes rouges de la guerre *l'ont touchée, que ses yeux l'ont parcourue, qu'il l'a présentée aux guichets de la gare de Rouen pour un dernier visa, le 27 novembre en fin de journée, juste avant l'accident, et qu'il l'a replacée dans la poche intérieure de son veston où elle fut ensuite retrouvée!*

La veille de sa mort, dimanche 26, Verhaeren avait effectivement fait une conférence sur le prestige que la Flandre eut en Europe au siècle de Rubens, conférence organisée en faveur des mutilés belges.

Et ce jour-là, lundi 27, il allait tomber à son tour plus que grièvement blessé, hélas! — frappé à mort.

Il y avait foule sur le quai; la locomotive ayant surgi, trépidante au milieu de la fumée, Emile Verhaeren voulut monter dans un compartiment sans attendre l'arrêt complet. Gêné par la valise qu'il tenait, il tomba, glissa sous les roues du wagon et eut les deux jambes coupées au-dessus des chevilles.

Les derniers mots recueillis sur ses lèvres expirantes furent ceux-ci : « Je meurs; ma femme, ma patrie. »

Le poète des Heures claires *aimait profondément celle qui lui avait inspiré ces vers ravissants. Au printemps de 1912, à Saint-Cloud, il avait fait en sa faveur le testament que voici :*

« Je lègue tout ce que je possède (meubles et immeubles) et tout ce que je pourrai posséder à Marthe Massin, ma femme. Ceci fut écrit de ma main, le 28 mai 1912.

Emile VERHAEREN. »

Peu après la publication de la Vie de Verhaeren, *Mme Gevers-Cranleux voulut bien nous permettre de placer ce document autographe sous les yeux du public bruxellois, dans une vitrine de « L'Edition universelle », rue Royale. Publié ici, il parviendra à la connaissance des admirateurs du grand poète, où qu'ils soient dans le monde.*

A. MABILLE DE PONCHEVILLE.

Faire mieux la prochaine fois. — *En indiquant* (Mercure *du 1er décembre* 1953) *que M. de Brézé, grand maître des cérémonies sous la Restauration, avait usé de cette formule, devenue courante aujourd'hui chez les sportifs, pour s'excuser auprès de Charles X*

de quelques insuffisances de la pompe funèbre du roi Louis XVIII, nous lui en avions imputé la paternité.

A tort, veut bien nous le signaler un lecteur du Mercure, *M. le chanoine Dutroncy, qui nous renvoie à une anecdote contée par Saint-Simon, dont il a gardé le souvenir. Nous l'avons recherchée. La voici :*

« On a vu ici en son temps combien l'évêque de Marseille [Belsunce] s'était signalé à la peste et de ses biens et de sa personne. Quand elle fut tout à fait passée, M. de Lauzun demanda une abbaye pour lui à M. le duc d'Orléans. Il donna les bénéfices peu après et oublia M. de Marseille. M. de Lauzun voulut l'ignorer et demanda à M. le duc d'Orléans s'il avait eu la bonté de se souvenir de lui. Le Régent fut embarrassé. Le duc de Lauzun, comme pour lever l'embarras, lui dit d'un ton doux et respectueux : Monsieur, il fera mieux une autre fois, *et avec ce sarcasme, rendit le Régent muet, et s'en alla en souriant.*

« Le mot courut fort, et M. le duc d'Orléans, honteux, répara son oubli par l'évêché de Laon, et sur le refus de M. de Marseille de changer d'épouse il lui donna une grosse abbaye, quoique M. de Lauzun fût mort. »

La drôlerie de la formule de M. de Brézé résidait dans l'étourderie qui l'inspirait, parlant à un futur « client ». Elle ne saurait être comparée à la leçon d'impertinence raffinée du duc de Lauzun. A lui donc, jusqu'à plus ample informé, la paternité de l'expression.
— ROBERT LAULAN.

Un monument à Villiers de l'Isle-Adam. — *Dans une note de la Gazette du* Mercure *du 1er janvier, nous disions que Villiers n'avait pas, que nous sachions, sa statue en France. C'était une erreur que nous nous empressons de rectifier; d'après notre confrère et ami M. Chesnier du Chesne, qui connaît Saint-Brieuc, ville natale de l'auteur d'*Axël, *Villiers y a son monument, et même un médaillon sur sa maison natale. Mais, bien entendu, ce monument n'est pas celui que lui destinait le sculpteur Frédéric Brou, et que nous avons sommairement évoqué, pour l'étonnement de nos lecteurs.*
— R. L.

Le catholicisme de Villiers de l'Isle-Adam. — *M. André Lebois, professeur à la Faculté des Lettres d'Alger, nous écrit :*

« M. W. M. Blows me fait l'honneur de me nommer, p. 371 *du* Mercure *de février. Mais c'est, — hélas! — parmi les critiques qui, « s'ils ne nient pas tout court à Villiers le droit de se dire catholique, ne l'acceptent comme tel qu'avec des réserves qui le rendraient inacceptable aux orthodoxes ». Ennemi des idées reçues, M. Blows préfère « reconnaître clairement les accents de la foi du charbonnier » dans l'œuvre de Villiers.*

« J'avais pourtant écrit ceci, qui ne semble prêter à aucune confusion :

*« Je parlerai de son catholicisme comme s'il était inattaquable : « c'est qu'il l'est, malgré mainte page peu orthodoxe et des curio- « sités suspectes. Malgré le premier acte et le dénouement d'*Axël. *« Métaphysique du devenir, spiritisme, magies blanche et noire, « philosophies d'Extrême-Orient n'entamèrent jamais sérieusement « chez Villiers la foi atavique du charbonnier. Catholique tour- « menté, instable, mais d'autant plus combatif, jusqu'à la réunion « électorale, au libelle séditieux, au panégyrique de Veuillot. Cette « œuvre difficile, aux intentions souvent obscures, aux recoins sul- « fureux, ne s'en dresse pas moins comme une des colonnes de la « nef. Elle ne s'éclaire qu'aux lueurs des cierges. Aucune synthèse « cohérente n'en est possible en dehors de ce point de vue, qui per- « met au contraire d'en découvrir l'unité réelle et profonde »* (Villiers de l'Isle-Adam, révélateur du Verbe, *p.* 13).

« Rien dans les 250 *pages qui suivent, ne me paraît infirmer cette déclaration initiale. S'il y a « tradition établie » et idées reçues en la matière, je n'aurais pas écrit un livre pour la transmettre et les reproduire.*

« Ce qui déconcerte les timides, et même Léon Bloy (« Villiers qui se croyait catholique... » Exégèse des Lieux Communs, *art.* Inquisition), *ce sont les féroces portraits de religieuses opaques, de prêtres bornés, cruels et simoniaques, fréquents chez Villiers. Mais la sévérité des fidèles à l'égard du clergé n'est pas rare en Bretagne, qu'Yves Le Febvre appelle « la terre des prêtres » : on n'y confond pas les contenants et le contenu, c'est tout !*

« Cela dit, des « catholiques et Bretons toujours », il y en eut dans toutes les Révolutions, surtout lorsqu'elles se doublaient d'une résistance à l'ennemi. La conception du monde de Villiers est celle d'un socialiste chrétien : je crois l'avoir aussi démontré. Il a très bien pu, sans se contredire, montrer, à un moment donné, une sympathie agissante pour la Commune. J'ai longuement traité des écrivains et de la Commune dans mon Elémir Bourges, *chapitre* III : L'historien devant la politique : de l'anarchisme à Georges Sorel, *p.* 70 *à* 112, *et, dans le* Mercure *de septembre* 1948 : Mallarmé et la politique. *La plupart de ceux qui formeraient, quinze ans plus tard, le Symbolisme, ont incontestablement applaudi aux premiers efforts de la Commune.*

« Il reste que je ne croirai pas, jusqu'à preuve *du contraire, que Villiers soit l'auteur du déplorable texte publié par M. Bornecque. »*

Au Mercure de France. — L'ouvrage poétique de Pierre Jean Jouve, *Langue,* a été annoncé à la *Bibliographie de la France* le 5 mars. Les premiers exemplaires étaient en vente depuis le 2. Le tirage « de tête » est limité à 50 exemplaires numérotés sur vélin de Lana.

★

La nouvelle édition d'*Exégèse des Lieux communs*, de Léon Bloy, a été retenue comme « réimpression importante » par la Société des Lecteurs (sélection de février).

Rappelons que cette nouvelle édition réunit en un seul volume le texte intégral des deux tomes des anciennes éditions.

★

La réimpression des *Contes* d'Andersen a fait l'objet de la même distinction pour le mois de mars.

Le tome II est sous presse. La publication des tomes III et IV est prévue pour l'année 1954.

Cette traduction — complète en quatre volumes — est la seule en France qui donne la collection complète des 156 contes d'Andersen.

★

Paul Pilotaz, planteur en Guinée, vient d'être nommé Chevalier de la Légion d'Honneur, au titre du Ministère de la France d'Outre-Mer.

Les Editions du Mercure de France ont publié de lui deux romans : *La Part de Ciel* en 1951 et *Combat avec l'Homme* en 1952.

Légion d'Honneur. — Au titre du Ministère de la France d'Outre-Mer, M. Paul Pilotaz vient d'être nommé Chevalier de la Légion d'Honneur. Parti très jeune pour la Guinée, il y connut des débuts difficiles avant d'y fonder la plus importante plantation de bananiers. Deux romans ont illustré sa dure expérience guinéenne : *La Part de Ciel* qui, en mai 1952, reçut le Grand Prix Littéraire de l'A.O.F. décerné par l'Association des Ecrivains de Mer et d'Outre-Mer, et *Combat avec l'Homme*, tous deux édités au Mercure.

TABLE DES SOMMAIRES

DU TOME CCCXX

N° 1085. — 1er JANVIER 1954

RENÉ BRAY..... *Molière sur les tréteaux*..... 5
ALEXANDRE ARNOUX..... *Le Seigneur de l'heure* (fin)..... 16
de l'Académie Goncourt.
ALAIN JOUFFROY..... *Le Conquérant du Séjour*, poèmes.... 54
ARMEL GUERNE..... *Demi-rêve de la tentation*..... 59
GEORGES PIROUÉ..... *Rulita*, nouvelle 72
JOSEPH BOLAND..... *Sentier des âmes*, poèmes..... 88
ANDRÉ MASSON..... *Ebauche et pastiche d'une Lettre persane* 91
PIERRE ESCOUBE..... *Diableries indiennes*..... 99

MERCVRIALE. — PIERRE MAC ORLAN, *de l'Académie Goncourt :* **Le Mois de Paris**, p. 112. — MAX-POL FOUCHET : **Lettres**, p. 115. — PHILIPPE CHABANEIX : **Poésie**, p. 122. — DUSSANE : **Théâtre**, p. 129. — JEAN QUEVAL : **Cinéma**, p. 132. — LUCIE MAZAURIC : **Arts**, p. 141. — RENÉ DUMESNIL : **Musique**, p. 144. — J.-F. ANGELLOZ : **Lettres germaniques**, p. 148. — JACQUES VALLETTE : **Lettres anglo-saxonnes**, p. 156. — NINO FRANK : **Italie**, p. 161. — ROBERT LAULAN : **Institut et Sociétés savantes**, p. 166. — JACQUES LEVRON : **Sociétés savantes de province**, p. 169.

GAZETTE. — *Fernand Chapouthier* (1899-1953), par Pierre Demargne. — *Les « Adieux » de Dussane à la Comédie-Française.* — *L'or de Naples.* — *La maison de Paul Valéry à Sète.* — *Un monument à Villiers de l'Isle-Adam*, par Robert Laulan. — *Hector d'Aure, Ordonnateur en chef de l'expédition de Saint-Domingue et héros balzacien*, par Loïc de la Londe. — *Au Mercure de France.*

N° 1086. — 1er FEVRIER 1954

PIERRE-JEAN JOUVE..... *En Miroir*..... 193
HENRI POURRAT..... *Les voleurs volés*..... 209
JEAN-JACQUES MORVAN..... *Poèmes* 223
EMILE HENRIOT..... *Idée d'un XVIIe siècle* (I)..... 229
de l'Académie Française.
SVEN LOLLIK..... *Ma femme au Danemark*..... 254
PAUL DE CHÈVREMONT..... *Poèmes* 268
S. DE SACY..... *Montaigne voyage*..... 271

MERCVRIALE. — PIERRE MAC ORLAN, *de l'Académie Goncourt :* **Le Mois de Paris**, p. 292. — MAX-POL FOUCHET : **Lettres**, p. 295. — RAYMOND SCHWAB : **Poésie**, p. 301. — DUSSANE : **Théâtre**, p. 307. — JEAN QUEVAL : **Cinéma**, p. 310. — RENÉ DUMESNIL : **Musique**, p. 318. — J.-F. ANGELLOZ : **Lettres germaniques**, p. 321. — JACQUES VALLETTE : **Lettres anglo-saxonnes**, p. 328. — ROGER BASTIDE : **Brésil**, p. 336. — ROBERT LAULAN : **Institut et Sociétés savantes**, p. 340. — ACHILLE OUY : **Philosophie**, p. 343. — MATILA GHYKA, PAUL HUNZIKER, GÉRARD-GAILLY, JEAN BONNEROT : **Variétés**, p. 354.

GAZETTE. — *Mérimée à la Nationale*, par H. G. — *« Le patrimoine des écrivains ».* — *Villiers de l'Isle-Adam et les « idées reçues » de la critique*, par W. M. Blows. — *Enfin « Tête d'Or » !* — *Sur Yves Bonnefoy.* — *Au Mercure de France.*

N° 1087. — 1er MARS 1954

PIERRE MAC ORLAN..... *Ballade de la protection*, blues..... 385
de l'Académie Goncourt.
A. DE CHAMISSO..... *La Fable adalbertine*..... 387
EMILE HENRIOT..... *Idée d'un XVIIe siècle* (fin)..... 393
de l'Académie Française.
PIERRE SCHNEIDER..... *Avant le Printemps*..... 412
SUZAN ALLEN..... *De mémoire d'homme*, poèmes..... 423
HÉLÈNE DE WENDEL..... *Divers séjours*..... 428
MARTIN ARMSTRONG..... *Match nul*, nouvelle..... 442
JEAN PARIS..... *Stefan George*..... 464

MERCVRIALE. — PIERRE MAC ORLAN, *de l'Académie Goncourt :* **Le Mois de Paris**, p. 488. — MAX-POL FOUCHET : **Lettres**, p. 491. — PHILIPPE CHABANEIX : **Poésie**, p. 499. — DUSSANE : **Théâtre**, p. 506. — JEAN QUEVAL : **Cinéma**, p. 509. — LUCIE MAZAURIC : **Arts**, p. 514. — RENÉ DUMESNIL : **Musique**, p. 518. — YVES FLORENNE : **Disques**, p. 522. — J.-F. ANGELLOZ : **Lettres germaniques**, p. 525. — JACQUES VALLETTE : **Lettres anglo-saxonnes**, p. 534. — RAYMOND SCHWAB : **Orient**, p. 539. — Dr G. CONTENAU : **Archéologie orientale**, p. 545. — GEORGES MONGRÉDIEN : **Histoire**, p. 548. — ROBERT LAULAN : **Institut et Sociétés savantes**, p. 557.

GAZETTE. — *Rabelais à Montpellier; le lévrier de M. de Meurles*, par Jean Claparède. — *« L'Immoraliste » sur la scène à New-York. — Noces d'argent à Lausanne. — « Exégèse des lieux communs ». — « L'Or de Naples ». — Au Mercure de France.*

N° 1087. — 1er AVRIL 1954

JEAN COCTEAU..... *Poèmes*..... 577
GIUSEPPE MAROTTA..... *L'Or de Naples*..... 581
MARIE-JEANNE DURRY..... *Poèmes*..... 601

★

RABELAIS

H. DE BOUILLANE DE LACOSTE... *La première Navigation de Pantagruel.* 604
RAYMOND LEBÈGUE..... *La pensée de Rabelais dans Gargantua*..... 630
V.-L. SAULNIER..... *Le festin devant Chaneph*..... 649
CHARLES SAMARAN..... *Le Paris de Rabelais*..... 667
de l'Institut.

MERCVRIALE. — PIERRE MAC ORLAN, *de l'Académie Goncourt :* **Le Mois de Paris**, p. 690. — **Lettres**, p. 693. — RAYMOND SCHWAB : **Poésie**, p. 698. — DUSSANE : **Théâtre**, p. 705. — JEAN QUEVAL : **Cinéma**, p. 706. — RENÉ DUMESNIL : **Musique**, p. 710. — J.-F. ANGELLOZ : **Lettres germaniques**, p. 713. — JACQUES VALLETTE : **Lettres anglo-saxonnes**, p. 722. — NINO FRANK : **Italie**, p. 728. — ROBERT LAULAN : **Institut et Sociétés savantes**, p. 734. — ACHILLE OUY : **Philosophie**, p. 737.

GAZETTE. — *Reliques de Verhaeren*, par A. Mabille de Poncheville. — *Faire mieux la prochaine fois*, par Robert Laulan. — *Un monument à Villiers de l'Isle-Adam*, par R. L. — *Le catholicisme de Villiers de l'Isle-Adam*, par André Lebois. — *Au Mercure de France.*

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 0514
Dépôt légal : 2e trimestre 1954.

MERCVRE DE FRANC

26, RUE DE CONDÉ — PARIS VI^e

RAPPEL

Henri QUEFFÉLEC

TEMPÊTE SUR DOUARNENE

***ROMAN* (480 fr.)**

Un authentique chef-d'œuvre (*Le Télégramme de Brest*). Emouvante histoire d'amour... puissant documentaire (*Nouvelles Littéraires*). D'une santé vigoureuse (*Dernières Nouvelles d'Alsace*). La poésie se joint à la vérité (*Education Nationale*). Langue vigoureuse et imagée (*Etudes*). Beau récit empoignant (*Ici Paris*). Tout est juste et vivant (*France-Dimanche*). Un ouvrage de grande classe (*Reflets*, Lyon). Une peinture vigoureuse et savante (*Liberté de Normandie*). La plus passionnante expression du salubre (*Ce Matin*). Beau roman, dense (*Modes de Paris*). Magnifiquement salubre (*La Croix*). Un des rares livres bretons qu'un breton puisse lire sans rougir (*Rivarol*). Style vert et vif (*Nord Industriel*). Comme nous voilà loin des titillements cérébraux qui occupent toute une littérature (*France-Asie*). Un âpre, net et généreux documentaire (*La Voix du Nord*). Le titre est sans duperie (*Ouest-France*). Pages inimitables sur les tempêtes de l'Océan (*Feuillets bibliographiques*, Belgique). Cette mer dont Queffélec a peint les fascinantes violences (*Les Œuvres Libres*). Ses tempêtes valent celles de Joseph Conrad (*Réalités*). Toujours Queffélec a le mot, le ton juste (*La Nouvelle République de Tours*). Un véritable chef-d'œuvre (*Maroc-Monde*). D'une grandeur fruste mais salubre (*Dépêche du Midi*). Un roman « vrai » (*Journal des Maires et des Conseils Municipaux*). Essai sociologique (*Nouvelles de Bretagne*). Document saisissant (*Mercure de France*). Evocation épique (*L'Ecole et la Vie*). Langue si pleine, si savoureuse, si belle (*Vie Intellectuelle*). Roman d'une âpre poésie (*Action Sociale des Forces Armées*). Documentaire extrêmement vivant, coloré (*Aux Ecoutes*). Goût de ce qui est droit, sain, humain (*Nord-Eclair*). Des personnages d'une franche saveur (*Le Populaire de l'Ouest*). Un maître-livre (*L'Equateur*). Chef-d'œuvre d'observation, de composition et de style (*La Bretagne à Paris*). Humble épopée gravée d'un burin sûr (*Dauphiné Libéré*). Le meilleur roman paru cette saison (*Massalia*). Œuvre saine et constructive... vigoureuse vérité... un romancier solide qui a compris que sa mission n'est pas de dissoudre mais d'édifier (*Notre Métier*). Un roman passionnant, bien charpenté (*L'Effort Algérien*). Ecrivain de grande classe (*Quarante-Quatre*, Agen). Authentique romancier (*Contacts*). Queffélec a gagné la partie (*Bulletin des Lettres*, Lyon).

DU MEME AUTEUR

PAS TROP VITE, S. V. P. (*nouvelles*)..... 300
AU BOUT DU MONDE, *roman (Prix du Renouveau français)*..... 300
FRANÇOIS MALGORN, SEMINARISTE, *récits*..... 360

MERCVRE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VI^e)

Henri QUEFFÉLEC

UN HOMME D'OUESSANT

ROMAN

n volume in-16 double-couronne de 216 pages. . . . . **360** fr.

Il a été tiré 50 *exemplaires sur vélin de Rives*. . . . . **900** fr.

On croit y être et on est pris. (Emile Henriot, *Le Monde*.)

Ce n'est pas le premier roman qu'ait inspiré Ouessant (...) Pour la rudesse, le mystère, la poésie, celui d'Henri Queffélec l'emporte incontestablement. (André Billy, *Le Figaro*.)

...Après les étincellements précieux ou les fièvres romantiques de la génération précédente, son écriture marque l'amour du romancier pour les choses simples et rudes, pour la vie quotidienne, pour le visage dénudé de l'homme. (Paul-André Lesort, *Combat*.)

Une source véhémence habite le roman. Les passions y sont en même temps simples et furieuses. On voit monter la brume, on entend la pluie tomber sur les maisons basses et l'on sent frémir les maigres arbustes du creux de Lampoul. C'est un pays vraiment rude et solitaire qu'Henri Queffélec pousse au delà de son livre avec sa force, sa poésie, sa précision (Kléber Haedens, *Paris-Presse*.)

« Un homme d'Ouessant » est un beau livre et, probablement, le beau sujet d'un prochain film. (Alain Palante, *La France catholique*.)

...L'écriture serrée soutient ce drame des forces païennes et chrétiennes qui s'affrontent et qui doit remporter beaucoup de succès. (*Carrefour*.)

Le livre tout entier est excellent, mais il faut y signaler un des plus beaux récits de tempête de la littérature maritime — qui en compte pourtant plusieurs de premier ordre (...) Le meilleur de ses romans (Claude Roy, *Libération*.)

OUVRAGES DISPONIBLES DE

LAFCADIO HEARN

Au Japon spectral, in-16. . . . . **300**

Esquisses japonaises, in-16. . . . . **300**

Études bouddhistes et Rêveries exotiques, in-16. . . . **300**

Fantaisies créoles, *suivies de* **Rêveries floridiennes,** in-16. . . . . **300**

Feuilles éparses de Littératures étranges *(Feuilles éparses, Histoires redites d'après la littérature hindoue et bouddhiste, Les runes du Kalewala, Contes du pays musulman, Traditions redites d'après le Talmud),* in-16 . . . . . **300**

Lettres japonaises (1890-1893), in-16. . . . . **300**

Pèlerinages japonais, in-16 . . . . . **300**

Le roman de la Voie lactée, in-16. . . . . **300**

Trois fois bel conte, *avec le texte original en créole antillais, et une préface de Charles-Marie Garnier,* in-16. . **300**

Un voyage d'Été aux Tropiques, in-16. . . . . **300**

Voyage au Pays des Dieux, *Fêtes, temples et coutumes du Japon,* in-16. . . . . **300**

Youma, *roman martiniquais,* in-16 . . . . . **300**

Tous ces ouvrages ont été traduits par

Marc Logé

sauf *Trois fois bel conte*, traduit par Serge Denis

HENRY JAMES

CARNETS

Un recueil de notes, de projets, où l'on voit s'ébaucher et se parfaire l'œuvre du grand romancier. Un ouvrage capital pour la connaissance du Tour d'Écrou, des Ambassadeurs et de Washington Square.

D'ENOEL

PLON

JULIEN GREEN

L'ENNEMI

Pièce en 3 actes et 4 tableaux
créée par MARIA CASARÈS aux Bouffes-Parisiens

390 fr.

•

JEAN CASSOU

TROIS POÈTES

RILKE MILOSZ
MACHADO

330 fr.

PLON

MERCVRE DE FRANC
26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VI^e)

CONTES D'ANDERSEN

Édition intégrale. Tome I^er

Traduction de P.-G. LA CHESNAIS

Un volume 14×22 cm de 312 pages, imprimé en Bodoni corps 10 s
un magnifique vélin blanc épais, broché, couverture deux couleurs.

Prix : **600** fr.

★

Le tome II est sous presse

★

La seule édition française des *Contes d'Andersen* qui donne, en quatre volumes, la collection complète de 156 contes.

AUBIER, ÉDITIONS MONTAIGNE, 13, QUAI DE CONTI, **PARIS**

CHARLES CHASSÉ

LES CLÉS DE MALLARMÉ

Où se trouve la clef? Dans Littré. « La démonstration me paraît lumineuse et convaincante » dit Albert Dauzat. *Un volume*..... **540 fr.**

BERNARD SHAW

LA MILLIARDAIRE

Comédie de caractères contemporains, esquissés avec la férocité satirique habituelle à Bernard Shaw. *Un volume*..... **390 fr.**

JULIAN MARIAS

PHILOSOPHES ESPAGNOLS DE NOTRE TEMPS

Étude rigoureuse sur quatre penseurs de notre siècle qui expriment l'essentiel de ce que la philosophie a produit en Espagne à notre époque, après trois siècles d'absence quasi totale. *(Coll. Philosophie de l'Esprit.) Un volume*..... **525 fr.**

JACQUES PALIARD

PROFONDEUR DE L'AME

Regard d'un homme sincère sur sa propre destinée en sa phase la plus tragique. Le lecteur qui aimera l'homme comprendra sa philosophie. *(Collect. Philosophie de l'Esprit.) Un volume*..... **495 fr.**

MARYSE CHOISY

LE SCANDALE DE L'AMOUR

C'est la première étude profonde sur ce sujet qui ait jamais été écrite par une femme. *Un volume.* **600 fr.**

G. ZINK

LE CYCLE DE DIETRICH

Morceaux choisis avec introduction, notes et glossaire. *(Bibliothèque de Philologie germanique). Un volume*..... **960 fr.**

A. VALENSIN

LA VIE INTÉRIEURE D'UN JÉSUITE

Le journal spirituel du P. Albert Valensin, avec une introduction par son frère le P. Auguste. *(Coll. Vie Intérieure). Un vol...* **495 fr.**

JEAN RIMAUD

DE L'ÉDUCATION RELIGIEUSE

Écrit pour les parents, ce livre retiendra aussi l'attention des prêtres et de tous les éducateurs chrétiens. *Un volume*..... **540 fr.**

MERCVRE DE FRANC

26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VI^e)

LÉON BLOY

EXÉGÈSE

DES

LIEUX COMMUNS

PREMIÈRE SÉRIE ET SECONDE SÉRIE
RÉUNIES EN UN VOLUME

Un volume in-16, de 400 pages, broché : **570** francs

J'espère beaucoup de ce livre qui est, indiscutablement, ce que j'ai fait de plus original.

LÉON BLOY.

DU MÊME AUTEUR

LE DÉSESPÉRÉ	**480**
LA FEMME PAUVRE	**360**
LE SALUT PAR LES JUIFS	**300**
LE MENDIANT INGRAT, 2 volumes. Chaque volume	**300**
CELLE QUI PLEURE (N.-D. DE LA SALETTE)	**300**
PAGES CHOISIES, par R. MARITAIN	**480**

UNE BIOGRAPHIE EXHAUSTIVE

JOSEPH BOLLERY

LÉON BLOY

I. ORIGINES, JEUNESSE & FORMATION

(1846-1882)

Un volume in-8, illustré. . . . . 432 fr.

II. SES DÉBUTS LITTÉRAIRES

du " Chat Noir " au " Mendiant Ingrat "

(1882-1892)

Un volume in-8, illustré. . . . . 634 fr.

Vient de paraître :

III. SA MATURITÉ - SA MORT

du " Mendiant Ingrat " à la " Porte des Humbles "

(1892-1917)

Un volume in-8, illustré. . . . . 980 fr.

Le " Vieux Lion " aussi redoutable — pour tant de Chrétiens — dans la tendresse que dans la fureur.

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

TEXTES INÉDITS
DE LA PLUS GRANDE IMPORTANCE

MERCVRE DE FRANC
26, RUE DE CONDÉ — PARIS VI^e

YVES BONNEFOY

DU MOUVEMENT ET DE L'IMMOBILIT

DE DOUVE

POÈMES

L'édition originale est épuisée
Nouvelle édition : 300 fr.

Il faut aujourd'hui saluer la naissance d'un poète (*Journal de la Société des Lecteurs*).

Au premier mot on rompt avec le banal, et l'on sent bi que ce n'est pas par vanité littéraire, mais par un acte d'auth tique élévation... La poésie très dense d'Yves Bonnefoy ne lai pas éteindre sa résonance en quelques vibrations. Plus on relit, plus on éprouve une richesse interne dont le rayonnem ne finit pas de se développer... Chaque fois qu'on rouvre s livre pour y entrer davantage, on prend mieux la mesure de grandeur peu commune. (ANDRÉ ROUSSEAUX, *Le Figaro lit raire.)*

Depuis *La Jeune Parque,* il n'est sans doute pas d'ouvrage de poésie qui témoigne d'une ambition plus vaste et mieux *fondée* que le livre d'Yves Bonnefoy... (MAURICE SAILLET, *Les Lettres Nouvelles.*)

Il faudra se souvenir de ce que, cette année, a paru le p mier recueil d'un grand poète : Yves Bonnefoy... On n'oubli plus cette voix qui, du premier coup, s'est imposée... Il fa marquer d'une pierre blanche l'avènement d'Yves Bonnefoy le nouveau départ qu'il a fait prendre à la poésie moder (MAURICE NADEAU, *L'observateur d'aujourd'hui.)*

Un son de voix qui n'a pas d'hésitation et ne saurait tromper, — quelqu'un, là, poussant la porte des apparences, est entré. (...) Au premier rendez-vous d'Yves Bonnefoy une poésie neuve a promis ses fêtes. (...) Le premier livre d'Yves Bonnefoy fait à son époque cette tranquille violence : l'apport d'une beauté intraitable et pourtant délectable. (RAYMOND SCHWAB, *Mercure de France.*)

Au tout premier rang des nouveaux poètes, on plac M. Yves Bonnefoy... Nul amateur de poèmes, aujourd'hui, peut se dispenser de faire la connaissance de « Douve » et M. Bonnefoy. (ROBERT KANTERS, *Samedi-Soir.)*

ALBERT
CAMUS

L'ÉTÉ

essai

MERCVRE DE FRANC
26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VI^e)

RENÉ BRAY
Professeur à l'Université de Lausanne

MOLIÈRE

HOMME DE THÉATRE

Un volume in-16 double-couronne de 400 pages, broché. Prix. **660** fra
Il a été tiré 25 exemplaires numérotés sur Rives à **1.800** *francs*

Molière était un homme de théâtre et n pas un homme de lettres.

Pour la première fois, un critique s'attac à tirer toutes les conséquences de ce fait.

Il renouvelle ainsi profondément l'interpr tation de notre plus grand dramaturge.

DANS LA MÊME COLLECTIO

JEAN PRÉVOST. — **LA CRÉATION CHEZ STENDHAL.** **480**
" Une date dans les annales du Stendhalisme. " (**Émile Henr**

JEAN PRÉVOST. — **BAUDELAIRE.** **600**
" Un guide désormais indispensable. " (**R. Kanters**, *Samedi-S*

J.-F. ANGELLOZ. — **GOETHE.** **360**
" Un chef-d'œuvre, par la clarté, la pertinence, la densit l'exposé. " (*La Tribune de Ge*

J.-F. ANGELLOZ. — **RILKE.** **540**
" Nous disposons donc, désormais, d'un beau et bon livre fran sur Rilke. " (**R. Kemp**, *Les Nouvelles Littéra*

IENT DE PARAITRE

COLLECTION « LES GRANDES BIOGRAPHIES

FERNAND GREGH

de l'Académie française

VICTOR HUGO

SA VIE — SON ŒUVRE

Un vol. **950** fr.

JULES RENARD

de l'Académie Goncourt

CORRESPONDANCE

1864-1910

Un vol. **950** fr.

PAUL MORAND

HÉCATE ET SES CHIENS

Roman Un vol. **375** fr.

COLLECTION « L'HISTOIRE »

JACQUES VIVENT

LA GUERRE DE CENT ANS

Un vol. **850** fr.

COLLECTION « L'AVENTURE VÉCUE »

PAUL BRICKHILL

LES BRISEURS DE BARRAGES

Traduit de l'anglais

PRÉFACE DE ***CLOSTERMANN*** Un vol. ill. **600** fr.

FLAMMARION

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

Philosophie

● MAX PICARD
LE MONDE DU SILENCE
600 Fr.

● ALPHONSE DE WAEHLENS
PHÉNOMÉNOLOGIE ET VÉRITÉ
500 Fr.

Psychiatrie - Psychanalyse

● JEAN DELAY
ÉTUDES DE PSYCHOLOGIE MÉDICALE
768 Fr.

● SIGMUND FREUD
5 PSYCHANALYSES
1.000 Fr.

● EDWARD GLOVER
FREUD OU JUNG?
600 Fr.

Science politique

● JACQUES MARITAIN
L'HOMME ET L'ÉTAT
712 Fr.

Littérature

● PAUL ROBERT
DICTIONNAIRE *alphabétique et analogique* **DE LA LANGUE FRANÇAISE**
Tome I : A.-C : 8.000 Fr.

● GABRIEL GERMAIN
GENÈSE DE L'ODYSSÉE
1.600 Fr.

● GEORGES MAY
DIDEROT ET " LA RELIGIEUSE "
900 Fr.

● VICTOR BROMBERT
STENDHAL ET LA VOIE OBLIQUE
600 Fr.

Économie

● JEAN ROMEUF
LE NIVEAU DE VIE EN U.R.S.S.
540 Fr.

CATALOGUES ACTUELLEMENT EN DISTRIBUTION

PHILOSOPHIE - PSYCHOLOGIE - PSYCHOLOGIE DE L'ENFANT - RELIGIONS
HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE - SCIENCES ÉCONOMIQUES ET SOCIALES
SCIENCES PURES ET APPLIQUÉES - LITTÉRATURE

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN — PARIS, 6e

MERCVRE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ — PARIS VI^e

PIERRE JEAN JOUVE

LANGUE

POÈME

Un volume 14 × 19 cm. de 76 pages, couverture deux couleurs. **360** fr.

IL A ÉTÉ TIRÉ 50 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR VÉLIN DE LANA, SOUS COUVERTURE REMPLIÉE, A 2.000 FRANCS

l'édition ordinaire n'est pas numérotée

Extrait du catalogue :

YVES BONNEFOY : **DU MOUVEMENT ET DE L'IMMOBILITÉ DE DOUVE.** Nouvelle édition (300 fr.).

ALBERT HENRY : **LANGAGE ET POÉSIE CHEZ PAUL VALÉRY** (360 fr.).

HÖLDERLIN : **HYMNES, ÉLÉGIES ET AUTRES POÈMES,** trad. Armel Guerne (360 fr.).

ALFRED JARRY : **LA REVANCHE DE LA NUIT** (360 fr.). — **L'AMOUR ABSOLU,** suivi de *L'autre Alceste* (360 fr.). — Préfaces de Maurice Saillet.

HENRI MICHAUX : **NOUVELLES DE L'ÉTRANGER** (450 fr.).

PERICLE PATOCCHI : **L'ENNUI DU BONHEUR** (330 fr.).

HENRI PICHETTE : **ROND-POINT** (300 fr.). — **LE POINT VÉLIQUE** (360 fr.). — **APOÈMES** (150 fr.). — **LES EPIPHANIES** (450 fr.).

PIERRE REVERDY : **MAIN-D'ŒUVRE** (540 fr.). — **LE LIVRE DE MON BORD** (300 fr.).

MAURICE SAILLET : **SAINT-JOHN PERSE** (360 fr.).

MERCVRE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ — PARIS VI^e

CADEAUX DE PAQUES

ÉDITIONS DE BIBLIOTHÈQUE

Format 15 × 21 cm. — Beau papier — Couverture deux couleurs
Exemplaires numérotés

Rudyard KIPLING

KIM

Un volume 1.200

DANS LA MÊME COLLECTION

RUDYARD KIPLING. — **Les Livres de la Jungle.**
1 volume. 1.200
Le livre de la Jungle et *Le second livre de la Jungle* réunis en un volume.

G. DUHAMEL. — **Récits des temps de Guerre.**
2 volumes. Ensemble. 2.400
Vie des martyrs. Civilisation. Lieu d'asile. Entretiens dans le tumulte. Les sept dernières plaies. Quatre ballades.

G. DUHAMEL. — **Vie et aventures de Salavin.**
2 volumes. Ensemble. 2.400
Confession de minuit. Nouvelle rencontre. Deux hommes. Journal de Salavin. Le Club des Lyonnais. Tel qu'en lui-même.

G. DUHAMEL. — **Les livres du Bonheur.**
1 volume. 1.200
Les plaisirs et les jeux. Les Érispaudants. Mon royaume. Fables de mon jardin. Le bestiaire et l'herbier.

ARTHUR RIMBAUD. — **Œuvres.**
1 volume. 900

HORS COLLECTION

G. DUHAMEL. **Le Japon.** 18 × 54 cm. 60 photos hélio. 750

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET C^ie. — MESNIL (EURE). — 1954